

Le Train Bleu

Agatha Christie

CHAPITRE PREMIER

L'HOMME AUX CHEVEUX BLANCS

Vers minuit, un homme arpentait la place de la Concorde.

Malgré son magnifique manteau de fourrure, il paraissait chétif et misérable.

Ce personnage à tête de rat semblait incapable d'occuper une situation importante dans la société. Cependant, il jouait un rôle prépondérant dans les destinées du monde. Au sein d'un empire dévoré par les rats, il était le roi des rongeurs.

En ce moment même, dans une ambassade, on l'attendait. Mais certaines affaires personnelles réclamaient d'abord des soins : affaires ignorées de son ambassade, du moins officiellement. Les rayons lunaires éclairaient son visage pâle et faisaient ressortir la ligne légèrement courbée de son nez mince. Son père, un juif polonais, modeste ouvrier tailleur, eût certainement rempli avec joie la mission qui, cette nuit, amenait son fils à Paris.

L'étranger traversa la Seine, longea les quais et s'engagea dans un des quartiers les plus mal famés de Paris. Il s'arrêta devant une grande maison délabrée et monta l'escalier jusqu'au quatrième étage. À peine eut-il frappé que la porte s'ouvrit et une femme apparut sur le seuil. De toute évidence, elle l'attendait. Sans lui adresser le moindre salut, elle l'aida à enlever son manteau et le conduisit dans un salon au mobilier prétentieux. Un abat-jour rose aux volants poussiéreux atténuait la clarté de la lumière électrique et adoucissait les traits de la jeune femme, sans toutefois dissimuler l'épaisse couche de fard qui les couvrait ni l'expression de sa physionomie. La

profession d'Olga Demiroff et sa nationalité se devinaient aisément.

— Voyons, petite, tout va bien ?

— Oui, tout va très bien, Boris Ivanovitch.

— Je ne crois pas avoir été suivi, murmura-t-il.

Cependant sa voix trahissait une sorte d'inquiétude.

Il alla vers la fenêtre, écarta les rideaux avec précaution, et jeta un coup d'œil en bas. Vivement, il recula.

— Deux hommes stationnent sur le trottoir d'en face. Il me semble...

Il se tut et rongea ses ongles, selon son habitude lorsqu'il se trouvait embarrassé.

La jeune Russe le rassura.

— Ils étaient là avant votre arrivée.

— Cependant ils paraissent surveiller cette maison.

— Possible, dit la femme d'un air indifférent.

— Eh bien, alors...

— Et après ? Admettons qu'ils *sachent*, ce n'est pas *vous* qu'ils suivront.

Un sourire cruel tordit les lèvres de l'homme.

— Ma foi, non.

Puis, après une minute de réflexion, il ajouta :

— En somme, ce sacré Américain peut se débrouiller seul.

— Je crois bien.

L'homme alla vers la fenêtre et marmotta.

— Des clients pas commodes ! Ils doivent être connus de la police, ces gars-là, je leur souhaite bonne chance !

Olga Demiroff hocha la tête.

— Si le Yankee est l'homme qu'on prétend, il ne se laissera pas rouler par ces deux coquins. Je me demande...

— Quoi donc ?

— Rien... écoutez : deux fois dans la soirée un homme a passé dans la rue... un homme à cheveux blancs.

— Et alors ?

— Arrivé à hauteur de ces individus, il a laissé tomber son gant. Un d'eux l'a ramassé et le lui a remis. C'est le truc classique.

— Vous voulez dire que cet homme aux cheveux blancs est... leur patron ?

— Quelque chose de ce genre.

Le Russe paraissait inquiet.

— Êtes-vous bien certaine que le paquet est en sûreté ? Personne n'y a touché ? Il y a eu tellement de bavardages !

De nouveau il rongea ses ongles.

— Jugez-en par vous-même.

Olga se pencha vers la cheminée et écarta vivement les cendres, découvrant des journaux à demi carbonisés. Du centre de ce foyer éteint, elle tira un petit paquet de forme oblique enveloppé d'un journal grasseyé et le tendit au vieillard.

— Voilà une ingénieuse cachette, remarqua celui-ci.

— On a fouillé deux fois l'appartement et crevé mon matelas...

— Je le disais bien. Il y a eu trop de bavardages... trop d'hésitations et de marchandages.

Il déploya le journal au milieu duquel se trouvait un écrin enveloppé de papier brun. Il en vérifia le contenu et rapidement refit le paquet. À cet instant, le timbre de la porte sonna.

— L'Américain est ponctuel, remarqua Olga en jetant un coup d'œil à la pendule.

Elle sortit de la pièce, et une minute après introduisit un visiteur, un homme très grand, aux puissantes épaules, de toute évidence un Américain.

Son regard vif allait de l'un à l'autre.

— Monsieur Krassnine ? demanda-t-il poliment.

— Lui-même, monsieur, répondit Boris. Excusez-moi de vous donner rendez-vous dans un lieu aussi mal choisi, mais la discrétion s'impose et je ne veux pour rien au monde qu'on connaisse mon rôle en cette affaire.

— Bien, répondit l'autre.

— Vous m’avez promis de ne divulguer aucun détail de cette transaction. C’est du reste une des conditions de la... vente.

L’Américain acquiesça d’un signe de tête.

— C’est une affaire entendue. Voulez-vous me montrer l’objet ?

— Vous avez l’argent... en billets de banque ?

— Parfaitement.

Cependant l’Américain n’esquissait aucun geste. Après un moment d’hésitation, Krassnine désigna de la main le petit paquet posé sur la table.

L’Américain le prit et défit les papiers. Il en examina minutieusement le contenu à la lumière d’une petite lampe électrique. Satisfait, il tira de sa poche un gros portefeuille et prit une liasse de billets qu’il tendit au Russe. Celui-ci les compta lentement.

— Est-ce bien votre compte, monsieur Krassnine ?

— Oui, monsieur, c’est bien cela, je vous remercie.

Le Yankee fourra négligemment dans sa poche le petit paquet et salua la jeune femme.

— Bonsoir, mademoiselle. Bonsoir, monsieur Krassnine.

Il s’en alla, refermant la porte derrière lui. Les regards de l’homme et de la femme se rencontrèrent. Boris Krassnine passa sa langue sur ses lèvres sèches.

— Je me demande... s’il rentrera sain et sauf à son hôtel ? murmura-t-il.

D’un commun accord, tous deux allèrent à la fenêtre. Ils arrivèrent juste à temps pour voir l’Américain sortir dans la rue et tourner à gauche en marchant d’un bon pas.

— Il arrivera certainement à bon port, dit Olga. N’ayez à son sujet aucune crainte... ou aucun espoir...

— Pourquoi croyez-vous qu’il arrivera ? demanda Krassnine intrigué.

— Un homme qui a ramassé tant d’argent n’est sûrement pas un imbécile. Et, à propos d’argent...

Elle jeta un regard significatif à Krassnine.

— Hein ?

— Ma part, Boris Ivanovitch.

À contrecœur, Krassnine lui remit deux billets. Elle remercia de la tête, sans exprimer aucun sentiment de gratitude et fit disparaître les billets dans ses bas.

— Tout va bien, remarqua-t-elle, l'air satisfait.

— Vous ne regrettez rien, Olga Vassilovna ?

— Regretter quoi ?

— Cet objet confié à votre garde. Certaines femmes, et elles sont nombreuses... seraient devenues folles devant pareil trésor.

Elle réfléchit.

— Oui. La plupart des femmes ont la toquade des bijoux. Moi, pas. Je me demande à présent...

— Quoi ?

— L'Américain n'a rien à craindre... Je ne m'inquiète pas à son sujet. Mais après...

— Que voulez-vous dire ?

— Il fera cadeau de ce bijou à une femme, dit Olga d'une voix grave. Qu'arrivera-t-il par la suite ?

D'un geste nerveux, elle haussa les épaules et courut à la fenêtre. Soudain, elle poussa une exclamation et appela son compagnon.

— Regardez ! Le voilà qui descend la rue.

Tous deux se penchèrent et virent une silhouette mince et élégante, vêtue d'un pardessus noir ; l'individu passait lentement près d'un bec électrique, la lumière éclaira une mèche de cheveux au bord de son chapeau.

CHAPITRE II

MONSIEUR LE MARQUIS

L'homme aux cheveux blancs continua son chemin sans se presser. L'air indifférent, il prit la première rue à droite, puis tourna sur la gauche. De temps à autre, il fredonnait un refrain.

Soudain il s'arrêta net et tendit l'oreille. Il venait de percevoir une détonation. Était-ce l'éclatement d'un pneu ou... un coup de revolver ? Un étrange sourire éclaira momentanément sa physionomie.

Puis il reprit sa paisible promenade.

Au coin d'une rue, il vit un petit rassemblement. Un représentant de la loi, un calepin en main, interrogeait les passants attardés. L'homme aux cheveux blancs s'adressa poliment à l'un d'eux.

— Que s'est-il donc passé ?

— Deux voyous ont attaqué un vieil Américain.

— L'ont-ils blessé ?

— Oh ! non, monsieur ! Le Yankee avait un revolver sur lui ; sans perdre un instant, il a tiré sur les bandits qui ont pris la fuite. La police est arrivée trop tard.

— Ah ! fit l'interlocuteur.

Son visage n'exprimait aucune émotion. Il poursuivit sa promenade nocturne. Bientôt il retraversa la Seine et entra dans un des riches quartiers de Paris.

Après vingt minutes de marche, il s'arrêta dans une rue tranquille et aristocratique, devant un magasin de dimensions restreintes et de modeste apparence : D. Papopoulos, le fameux antiquaire, n'avait nul besoin de publicité et ses affaires ne se traitaient guère devant le comptoir de sa boutique.

À cette heure tardive, on se serait plutôt attendu à trouver M. Papopoulos dans le splendide appartement qu'il habitait avenue des Champs-Élysées. Cependant l'homme aux cheveux blancs, certain du succès de sa démarche, jeta un rapide coup d'œil du haut en bas de la rue et pressa le bouton placé dans l'obscurité.

Sa certitude ne fut point déçue... la porte s'ouvrit et un homme au teint cuivré, portant des anneaux d'or aux oreilles, se présenta sur le seuil.

— Bonsoir, dit le visiteur. Votre maître est-il là ?

— Oui, mais il ne reçoit pas à cette heure de la nuit, grommela le domestique.

— Peut-être me recevra-t-il. Annoncez-lui la visite de son ami, M. le Marquis.

Tout en parlant, l'homme qui prenait ce titre se cachait le visage de la main. Bientôt le serviteur revint lui dire que M. Papopoulos le recevrait avec plaisir.

Ce domestique, doué d'esprit d'observation, ou fort bien stylé, ne trahit aucune surprise devant le petit masque de satin noir qui recouvrait à présent le visage du visiteur. Il conduisit l'homme au fond du vestibule, ouvrit une porte et annonça dans un respectueux murmure :

— M. le Marquis !

Un vieillard d'allure imposante se leva pour accueillir le nouveau venu. Le front haut, la barbe blanche, ce personnage aux manières onctueuses, offrait un aspect vénérable et patriarcal.

— Mon cher ami ! dit M. Papopoulos qui parlait le français d'une voix chaude et bien timbrée.

— Excusez-moi d'arriver chez vous à une pareille heure.

— Pas du tout, pas du tout ! dit M. Papopoulos. Je suis moi-même un noctambule. Vous venez sans doute de passer une intéressante soirée ?

— Pas précisément.

— Pas précisément, répéta M. Papopoulos. Y a-t-il du nouveau ?

M. Papopoulos jeta vers son visiteur un regard qui n'avait rien de patriarcal, ni de bienveillant.

— L'attentat a échoué. Je m'y attendais un peu, avoua M. le Marquis.

— Peuh ! La violence !

D'un geste de la main, M. Papopoulos exprima son mépris pour la violence sous toutes ses formes. Il n'y avait rien de brutal dans l'aspect de ce marchand d'antiquités. Il était très connu dans la plupart des cours d'Europe. Les rois l'appelaient familièrement Démétrios et son exquise discrétion, la distinction de ses manières, lui assuraient la préférence dans certaines transactions équivoques.

— L'attaque directe... fit M. Papopoulos en hochant la tête. Cette méthode atteint rarement son but.

L'autre haussa les épaules.

— On y gagne du temps et, quand on échoue, cela ne coûte rien... ou si peu ! L'autre plan réussira.

— Ah ! fit M. Papopoulos, regardant attentivement son interlocuteur, puis il ajouta : je fonde le plus grand espoir sur votre... euh... réputation.

M. le Marquis esquissa un sourire.

— Je me permets d'affirmer que vous ne serez point déçu.

— Vous tenez en main des atouts formidables, déclara M. Papopoulos, une lueur d'envie dans la voix.

— Je ne néglige rien, déclara M. le Marquis.

Il se leva et prit son pardessus qu'il avait négligemment posé sur le dossier d'un fauteuil.

— Monsieur Papopoulos, je vous tiendrai au courant de l'affaire. J'espère que de votre côté il n'y aura pas d'anicroche.

M. Papopoulos semblait peiné.

— De mon côté tout ira bien, assura-t-il.

L'autre sourit et, sans proférer un mot d'adieu, il sortit, refermant la porte derrière lui.

Pendant un moment l'antiquaire demeura songeur et caressa sa vénérable barbe blanche, puis il alla vers une

porte qui s'ouvrait sur l'intérieur de la pièce. Lorsqu'il tourna la poignée, une jeune femme qui devait s'appuyer sur la porte, l'oreille tout contre la serrure, tomba en avant, la tête la première. M. Papopoulos ne manifesta aucune surprise.

— Eh bien, Zia ? demanda-t-il.

— Je ne l'ai pas entendu partir, expliqua Zia.

Grande et bâtie comme une Junon avec des yeux noirs pleins de flamme, elle ressemblait tant à M. Papopoulos qu'on devinait tout de suite leur lien de parenté.

— C'est ennuyeux qu'on ne puisse voir à travers la serrure et écouter en même temps, remarqua-t-elle, vexée.

— J'ai moi-même, plus d'une fois, éprouvé cet ennui, avoua M. Papopoulos avec une grande simplicité.

— Ainsi c'était M. le Marquis père ? Porte-t-il toujours un masque ?

— Oui, toujours.

Il y eut une pause.

— Il vient sans doute pour les rubis ?

— Oui. Que penses-tu de lui, ma chère enfant ? demanda l'autre, un regard amusé dans ses yeux de jais.

— Je pense, répondit lentement Zia, qu'il est très rare de rencontrer un Anglais distingué parlant aussi correctement le français.

— Ah ! tu crois ?

Selon son habitude, il ne se compromettait point, mais il regarda Zia d'un air approbateur.

— J'ai aussi remarqué que sa tête avait une forme bizarre.

— Un peu massive, n'est-ce pas, Zia ? La perruque produit toujours cet effet-là.

Le père et la fille échangèrent un regard entendu et tous deux sourirent.

CHAPITRE III

« CŒUR DE FEU »

Rufus Van Aldin passa par la porte tournante du Savoy et se dirigea vers le bureau de réception.

— Je suis heureux de vous voir de retour, monsieur Van Aldin, lui dit le chef de réception avec un sourire aimable.

Le millionnaire américain lui répondit d'un petit salut de la tête et lui demanda :

— Est-ce que tout va bien ?

— Oui, monsieur. Le major Knighton est là-haut.

— Y a-t-il du courrier pour moi ?

— On l'a monté, monsieur Van Aldin. Oh ! une minute !

L'employé plongea sa main dans le casier et en retira une lettre.

— On vient de l'apporter, expliqua-t-il.

Rufus Van Aldin prit la lettre. À la vue de l'écriture - une grande écriture de femme - son visage changea d'expression. Ses traits se radoucirent et les contours de sa bouche se relâchèrent. Il paraissait un autre homme. La lettre en main et un sourire sur les lèvres, il alla vers l'ascenseur.

Dans le salon de son appartement, un jeune homme, assis devant un bureau, dépouillait le courrier avec l'aisance acquise par la pratique. Il se leva à l'entrée de Mr Van Aldin.

— Bonjour, Knighton !

— Bonjour, monsieur. Vous avez fait un bon voyage ?

— Pas trop mauvais, répliqua le millionnaire. À présent, Paris foisonne de pickpockets. Cependant... Je rapporte ce que je suis allé chercher.

— Le contraire m'étonnerait, remarqua en souriant le secrétaire.

Le millionnaire se débarrassa de son lourd pardessus et s'approcha du bureau.

— Rien d'urgent.

— Je ne crois pas, monsieur. Jusqu'ici c'est le courrier habituel. Mais je n'ai pas encore tout vu.

Van Aldin exprimait rarement un reproche ou un compliment à ses employés. Du reste, il usait envers eux d'une méthode fort simple. Il les mettait à l'essai et renvoyait immédiatement ceux qui se montraient au-dessous de leur tâche.

Deux mois auparavant, il avait fait la connaissance de Knighton dans une station hivernale de Suisse. Cet homme lui inspirait confiance et il trouva sur son livret militaire l'explication de sa légère boiterie. De son côté, Knighton lui apprit qu'il cherchait du travail et, timidement, demanda au millionnaire s'il ne connaissait pas un poste vacant. Van Aldin, un sourire amusé aux lèvres, se souvint de l'ahurissement du jeune homme lorsqu'il lui offrit de devenir son secrétaire.

— Mais... je ne possède aucune connaissance en affaires, avait balbutié Knighton.

— Peu importe, avait répondu Van Aldin. J'ai déjà trois secrétaires qui s'occupent de mon courrier commercial. Mais je compte rester un mois à Londres et il me faut un Anglais au courant des usages et capable de régler pour moi les questions mondaines.

Van Aldin se félicitait de son choix. Knighton, doué d'une intelligence vive, savait se rendre utile et possédait un certain charme et de la distinction.

Le secrétaire indiqua trois ou quatre lettres mises à part sur un coin du bureau.

— Peut-être feriez-vous bien de jeter un coup d'œil sur celle-ci, monsieur. La première lettre concerne le contrat Colton.

Rufus Van Aldin protesta d'un geste de la main.

— Je ne m'occuperai de ce courrier que demain matin. Ce soir, je ne lirai que ceci, déclara-t-il en regardant la

lettre qu'il tenait dans sa main.

De nouveau un sourire transforma le visage du millionnaire.

Richard Knighton eut un regard de sympathie.

— De Mrs Kettering ? murmura-t-il. Elle a téléphoné hier et ce matin. Elle désirait vous voir tout de suite, monsieur.

— Ah ! Elle veut me voir !

Le millionnaire ouvrit l'enveloppe qu'il tenait en main et lut la lettre de sa fille. Son visage s'assombrit, sa bouche prit le pli dur et menaçant si bien connu à Wall Street, et ses sourcils se rapprochèrent.

Knighton, plein de tact, détourna la tête et se plongea dans le dépouillement du courrier. Le millionnaire marmotta un juron et frappa la table de son poing fermé.

— Je ne supporterai pas cela ! dit-il entre ses dents. Pauvre petite ! Heureusement que son vieux père est encore là.

Pendant quelques minutes, l'air soucieux, il arpenta la pièce, Knighton s'absorbait toujours dans son travail. Soudain Van Aldin s'arrêta et prit son pardessus.

— Vous sortez, monsieur ?

— Oui, je vais voir ma fille.

— Si la maison Colton téléphone...

— Envoyez-la à tous les diables !

— Bien, monsieur, répondit le secrétaire sans s'émouvoir.

Van Aldin enfonça son chapeau sur sa tête et se dirigea vers la porte. La main sur la poignée, il se retourna.

— Knighton, j'apprécie votre discrétion, vous ne me tourmentez pas lorsque vous me voyez énervé !

Knighton se contenta de sourire.

— Ruth est mon unique enfant et personne ne sait à quel point je l'aime.

Il glissa sa main dans sa poche.

— Voulez-vous que je vous montre quelque chose ? dit-il en revenant vers son secrétaire.

De sa poche il tira un paquet enveloppé d'un papier marron. Il le défit et mit à jour un écrin de velours rouge tout défraîchi, au centre duquel s'entrelaçaient des initiales surmontées d'une couronne. Il ouvrit l'écrin et le secrétaire ne put cacher sa surprise...

Sur le blanc terni de l'intérieur, les pierres ressemblaient à des gouttes de sang.

— Sont-elles véritables ?

Van Aldin fit entendre un ricanement amusé.

— Votre question ne m'étonne pas. Parmi ces rubis se trouvent les trois plus gros qui existent dans le monde entier. Catherine de Russie les a portés. Celui du milieu est connu sous le nom de « Cœur de Feu ». Ce rubis est d'une pureté parfaite.

— Mais cela vaut une fortune !

— Oui. Quatre ou cinq cent mille dollars, outre la valeur historique du bijou, expliqua Van Aldin d'une voix indolente.

— Et vous les portez dans votre poche !

— Naturellement, répondit le millionnaire. Je vais offrir ce petit cadeau à ma fille.

— Ah ! je comprends maintenant l'inquiétude de Mrs Kettering au téléphone, murmura le secrétaire.

Van Aldin secoua la tête et son visage reprit une expression sévère.

— Vous faites erreur. Elle ne sait pas que je rapporte ce collier. Je lui réserve cette surprise.

Refermant l'écrin, il refit le paquet.

— On n'en fait jamais trop pour ceux qu'on aime, Knighton. Si Ruth m'en manifestait le désir, je lui offrirais une partie de la terre. Je puis lui mettre ce joyau autour du cou et lui procurer quelques moments de joie, mais...

Il hochâ tristement la tête.

— Quand une femme n'est pas heureuse dans son foyer...

Il n'acheva pas la phrase.

Le secrétaire fit un petit signe de la tête. Mieux que personne il connaissait la réputation de l'honorable Derek Kettering. Van Aldin poussa un soupir. Il remit le paquet dans la poche de son pardessus, salua Knighton et sortit.

CHAPITRE IV

CURZON STREET

L'honorable Mrs Derek Kettering vivait dans Curzon Street. Le domestique qui ouvrit la porte reconnut Rufus Van Aldin et lui adressa un respectueux sourire de bienvenue. Il conduisit l'Américain dans le grand salon du premier étage.

Une femme assise près de la fenêtre se leva en poussant un cri de surprise.

— Oh ! Papa ! Que je suis contente de te voir ! J'ai téléphoné toute la journée à Mr Knighton pour essayer de te parler, mais il ne savait pas au juste quand tu arriverais.

Ruth Kettering avait vingt-huit ans. Sans être belle, ni même jolie au sens ordinaire du mot, elle arrêtait les regards à cause de la couleur de sa chevelure et de la délicatesse de son teint. Autrefois on surnommait Van Aldin le « Rouquin » ou « Poil de Carotte » et les cheveux de Ruth était d'une rare nuance châtain clair.

Ses yeux très sombres aux longs cils noirs, sa taille souple et élancée lui donnaient l'air d'une Madone de Raphaël, au premier coup d'œil.

Mais en la considérant longuement, on remarquait que la ligne du menton et de la mâchoire ressemblait fort à celle de Van Aldin et trahissait une volonté inflexible. Si cette dureté du bas du visage convenait à un homme, elle n'était point faite pour embellir une femme.

Dès sa plus tendre enfance, Ruth Van Aldin avait agi suivant sa fantaisie et ceux qui avaient essayé de contrecarrer ses projets s'étaient vite aperçus que la fille de Rufus Van Aldin ne cédait jamais.

— Knighton m'a dit que tu lui avais téléphoné, dit Van Aldin. J'arrive de Paris il y a à peine une demi-heure. Que

signifie cette histoire au sujet de Derek ?

La figure de Ruth Kettering s'empourpra de colère.

— Il dépasse les bornes ! Il ne veut plus m'écouter ! s'écria-t-elle d'une voix où l'on sentait l'étonnement aussi bien que la fureur.

— Je te certifie qu'il m'écouterà, moi ! dit le millionnaire.

— Je le vois à peine depuis un mois. Il s'exhibe partout avec cette femme.

— Quelle femme ?

— Mireille ! Tu sais bien, la danseuse du Parthénon. La semaine dernière, j'ai été voir lord Leconbury. Il s'est montré très aimable et m'a promis de faire la leçon à Derek.

— Ah !

— Papa, que veut dire ce « Ah ! » ?

— Oh ! tu connais mon opinion sur ton beau-père. Le pauvre lord Leconbury se laisse mener par le bout du nez. Naturellement il t'a témoigné de la sympathie et a essayé de te consoler. Heureux de voir son fils unique marié à la fille d'un des hommes les plus riches des États-Unis, il ne tient nullement à voir se gâter la situation. Chacun sait qu'il a déjà un pied dans la tombe et tous les conseils qu'il pourra donner à Derek ne serviront pas à grand-chose.

— Et toi, papa, ne pourrais-tu l'amener à composition ? demanda Ruth.

— Peut-être, fit le millionnaire. Je pourrais user de certains moyens, mais il n'en existe qu'un de vraiment efficace. Le tout est de savoir si tu possèdes l'énergie nécessaire...

Elle le regarda d'un air interrogateur.

— Oui, te sens-tu capable d'admettre devant le monde que tu as commis une erreur ? À mon avis, Ruth, la seule solution est de rompre ton mariage.

— Hein ? Tu veux dire...

— Divorcer !

— Divorcer.

— Tu répètes ce mot comme si tu l’entendais pour la première fois. Pourtant, tous les jours, tes amies divorcent.

— Oh ! Je sais bien. Mais...

Elle se mordit les lèvres.

Son père devina sa pensée.

— Je te comprends, ma petite Ruth, cela t’ennuie de te séparer de ce qui t’appartient. L’expérience t’apprendra qu’en certaines circonstances c’est la seule décision à prendre. Évidemment, je trouverais trente-six façons de rappeler ton mari à ses devoirs. Je n’ai qu’à siffler et il vient se coucher à tes pieds comme un chien. À quoi cela servirait-il ? C’est un débauché, un propre à rien ! Je me repens d’avoir consenti à ce mariage ! Ton choix semblait irrévocable et je croyais à ses bonnes résolutions... et puis... je t’avais déjà contrariée une première fois...

Il prononça ces dernières paroles sans regarder sa fille. S’il l’avait observée, il aurait vu une rougeur subite monter à ses joues.

— Je m’en souviens assez, dit-elle d’une voix sèche...

— Je ne me sentais pas la force de contrecarrer une seconde fois tes projets. Maintenant, je le regrette. Tu as beaucoup souffert durant ces dernières années, ma petite Ruth.

— L’existence ne m’a pas été très... agréable, acquiesça Mrs Kettering.

— C’est pourquoi il faut en finir ! déclara le père en frappant la table de son poing. Peut-être te reste-t-il un peu d’amour pour cet homme ? Essaie d’oublier. Affronte carrément la réalité : Derek Kettering t’a épousée pour ton argent. Reprends ta liberté, Ruth.

Elle regardait à terre et dit, sans relever la tête.

— Et s’il ne voulait pas me la rendre ?

Van Aldin demeura étonné.

— Il n’aura pas la parole dans cette affaire.

La jeune femme rougit.

— Non... évidemment. Je voulais dire...

Elle s’arrêta. Son père l’observait avec insistance.

— Que disais-tu ?

Ruth choisit ses mots pour répondre.

— Peut-être n'acceptera-t-il pas cette solution aussi aisément que tu le crois.

Le menton du millionnaire s'avança.

— Qu'il se défende s'il peut. Mais là, tu te trompes. Il n'en fera rien. Tous les hommes de loi lui diront qu'il a perdu d'avance.

— Par pure méchanceté contre moi, il pourrait... mettre des bâtons dans les roues.

Son père hocha la tête.

— Il lui faudra produire une raison valable.

Mrs Kettering ne répondit point.

— Voyons, Ruth, as-tu des ennuis ? Raconte-moi ça.

— Ce n'est rien, papa, rien du tout, répondit-elle d'une voix mal assurée.

— Tu redoutes la publicité, n'est-ce pas ? Laisse-moi agir. Je m'y prendrai de telle façon que tout marchera comme sur des roulettes.

— Bon, papa, si réellement tu crois que c'est le meilleur parti à prendre...

— Tu l'aimes toujours, Ruth ?

— Non, je ne l'aime plus.

Ces mots, prononcés d'une voix calme, rassurèrent Van Aldin. Il donna à sa fille une tape affectueuse sur l'épaule.

— Tout se passera bien, ma petite fille. Ne te tourmente plus. Laissons cela de côté et parlons d'autre chose. Je te rapporte un petit souvenir de Paris.

— Joli ?

— J'espère, du moins, que tu le trouveras à ton goût.

Il lui tendit le petit paquet. Elle le développa précipitamment et ouvrit le coffret. Une longue exclamation s'échappa de ses lèvres. Ruth Kettering adorait les bijoux.

— Oh ! papa ! Quelle merveille !

— Ils sortent de l'ordinaire, hein ? dit le millionnaire, tout heureux de la joie de sa fille.

« Ce bijou te plaît ?

— S'il me plaît ? Ces rubis sont admirables. Où les as-tu achetés, papa ?

— Ah ! ça, c'est mon secret J'ai dû me les faire apporter en cachette, naturellement. Ce collier est connu. Regarde la pierre du milieu. Peut-être en as-tu entendu parler. C'est un joyau historique : le « Cœur de Feu ! »

Elle enleva le collier de son écrin et le posa sur sa poitrine. Le millionnaire l'observait tout en songeant aux autres femmes qui avaient porté ce joyau. « Cœur de Feu », comme tous les bijoux fameux, entraînait à sa suite tout un cortège de meurtres et de violences, de jalousies et de désespoirs. Dans la main de Ruth Kettering, il semblait perdre toute malignité. Cette femme de l'Occident, calme et décidée, semblait à l'abri des tragédies passionnelles.

Ruth replaça le collier dans l'écrin et, rayonnante de joie, sauta au cou de son père.

— Merci ! Mille fois merci, papa. Ces pierres sont magnifiques ! Tu m'offres toujours de merveilleux présents.

— Tant mieux si ce bijou te fait plaisir, ma petite Ruth ! Je n'ai plus que toi à choyer.

— Tu dînes avec moi, n'est-ce pas, papa ?

— Impossible. Tu te disposais à sortir, il me semble ?

— Oui, mais je puis facilement remettre ce rendez-vous. Rien de bien agréable, du reste.

— Sors, puisque tu en avais l'intention. J'ai moi-même beaucoup à faire ce soir. Je te reverrai demain. Si je te téléphonais, tu pourrais me répondre chez Galbraitt.

Messrs Galbraitt, Cuthbertson étaient les avoués de Van Aldin à Londres.

— Bien, papa.

Puis, après une seconde d'hésitation, elle ajouta :

— Tout cela ne m'empêchera pas sans doute de partir pour la Riviera ?

— Quand pars-tu ?

— Le quatorze.

— Tu peux t'en aller tranquille. Ces sortes d'affaires traînent souvent en longueur. Écoute, Ruth, à ta place, je

ne porterais pas ces rubis en voyage. Dépose-les à la banque.

Mrs Kettering acquiesça de la tête.

— On pourrait t'assassiner pour te voler le « Cœur de Feu », prophétisa le millionnaire sur le ton de la plaisanterie.

— Tu le portais bien dans ta poche ! répliqua sa fille.

— Mais...

L'hésitation de Van Aldin éveilla l'attention de Ruth.

— Qu'y a-t-il, papa ?

— Rien, je songe à une petite aventure qui m'arriva à Paris.

— Une aventure ?

— Oui. La nuit où je portais ce bijou sur moi. D'un geste il désigna le collier.

— Oh ! raconte-moi cela !

— Ce n'est rien de bien sensationnel. Quelques rôdeurs ont voulu se jeter sur moi. J'ai tiré un coup de revolver et ils ont pris la fuite. Voilà tout !

La jeune fille considéra son père avec fierté.

— Tu es effrayant, papa !

— N'est-ce pas, Ruth ?

Il embrassa tendrement sa fille et s'en alla.

De retour à l'hôtel Savoy il donna un ordre bref à Knighton.

— Mettez-vous en communication avec un certain Goby dont vous trouverez l'adresse dans mon carnet. Qu'il soit ici demain matin à neuf heures et demie.

« Je désire également voir Mr Kettering. Tâchez de mettre la main dessus. Demandez-le à son club... Arrangez-vous pour que je le voie demain matin. Pas trop tôt, vers midi : les gens de son espèce ne se lèvent jamais de bonne heure.

Le secrétaire signifia qu'il avait compris. Alors Van Aldin se livra aux soins de son valet de chambre. Allongé dans son bain, il songeait à l'entrevue qu'il venait d'avoir avec sa fille. En somme, il n'avait qu'à se louer de sa décision.

Depuis longtemps, il envisageait le divorce comme la seule issue possible. Ruth avait accepté sa suggestion plus facilement qu'il n'avait osé l'espérer. Mais il conservait une sorte de malaise. L'attitude de sa fille ne lui semblait point naturelle. Il fronçait les sourcils.

— Après tout, se dit-il, je me fais peut-être des idées. Cependant, je parie que ma petite Ruth me cache quelque chose.

CHAPITRE V

UN HOMME DE RESSOURCES

Rufus Van Aldin achevait son habituel déjeuner de café et de biscottes, lorsque Knighton entra.

— Mr Goby attend en bas, monsieur.

Le millionnaire jeta un coup d'œil à la pendule.

Elle marquait exactement neuf heures et demie.

— Bien ! Qu'il monte !

Une ou deux minutes plus tard, Mr Goby arriva. Ce petit vieillard mal vêtu examinait les quatre coins de la pièce, sans jamais regarder son interlocuteur.

— Bonjour, monsieur Goby, lui dit le millionnaire. Asseyez-vous.

— Merci, monsieur Van Aldin.

Mr Goby s'assit, les mains posées sur les genoux et les yeux rivés sur le radiateur.

— Je vais vous confier une petite mission.

— Bien, monsieur Van Aldin.

— Ma fille a épousé l'honorable Derek Kettering, comme vous le savez peut-être.

Mr Goby promena son regard du radiateur au tiroir de gauche du bureau et un sourire modeste erra sur son visage. Mr Goby savait une quantité de choses, mais il ne l'admettait qu'à contrecœur.

— Sur mon conseil, elle va tenter une instance en divorce. Cette formalité regarde naturellement un homme de loi. Cependant, pour des raisons personnelles, je désire me procurer les renseignements les plus complets...

Mr Goby leva les yeux au plafond et murmura :

— Sur Mr Kettering ?

— Oui, sur mon gendre.

— Fort bien, monsieur.

Mr Goby se leva.

— Quand pourrez-vous me les fournir ?

— Êtes-vous pressé, monsieur ?

— Je le suis toujours, répondit le millionnaire.

Mr Goby tourna vers la cheminée un regard souriant.

— À deux heures cet après-midi, cela vous conviendrait-il, monsieur Van Aldin ?

— À merveille ! Au revoir, Goby.

— Au revoir, monsieur Van Aldin.

— Voilà un homme de ressources ! déclara le millionnaire, comme Goby sortait, et que le secrétaire entra. C'est un as dans sa profession.

— Que fait-il ?

— Il tient une agence de renseignements. Donnez-lui vingt-quatre heures et il se fait fort de vous dévoiler la vie intime de l'archevêque de Canterbury.

— En effet, c'est un homme intéressant à connaître.

— Par deux fois, j'ai eu recours à ses services, et je m'en suis félicité ; Knighton, me voilà prêt à travailler.

Durant les quelques heures qui suivirent, ils liquidèrent une copieuse besogne. À midi et demi la sonnerie du téléphone retentit et on prévint Mr Van Aldin que Mr Kettering demandait à le voir.

— Priez Mr Kettering de monter.

Knighton leva les yeux vers Van Aldin, interpréta les signes de tête de son patron, ramassa ses papiers et sortit. Sur le seuil de la porte il se trouva nez à nez avec le visiteur. Derek Kettering se mit de côté pour laisser passer le secrétaire, puis il entra et referma la porte derrière lui.

— Bonjour, monsieur. Vous désirez me voir, paraît-il ?

Sa voix traînante, empreinte d'une certaine ironie, réveilla les souvenirs de Van Aldin. D'un œil scrutateur, il observa son gendre.

Âgé de trente-quatre ans, grand et mince, Derek Kettering conservait un charme juvénile dans son fin visage au teint bronzé.

— Asseyez-vous, dit Van Aldin d'un ton bref.

Kettering se laissa choir dans un fauteuil. Il dévisageait son beau-père d'un œil amusé.

— Voilà au moins deux ans qu'on ne s'est vu, dit-il enfin. Ruth sait-elle que vous êtes à Londres ?

— Je l'ai vue hier soir, fit Van Aldin.

— Elle se porte bien, n'est-ce pas ?

— Comment pouvez-vous le savoir ? demanda Van Aldin.

Derek Kettering leva les sourcils.

— Oh ! Je l'aperçois de temps à autre, le soir, dans une boîte de nuit, dit-il d'un ton détaché.

— Je n'irai pas par quatre chemins. Voici en deux mots pourquoi je vous ai fait appeler. Sur mon conseil, Ruth va demander le divorce.

Derek Kettering demeurerait impassible.

— Mes compliments ! vous allez vite en besogne. Puis-je fumer ?

Il alluma sa cigarette et lança un nuage de fumée. Puis il ajouta nonchalamment :

— Qu'en pense votre fille ?

— Elle se dispose à suivre mes recommandations.

— Ah !!!

— C'est tout ce que vous trouvez à dire ? demanda Van Aldin.

Kettering secoua le bout de sa cigarette dans la cheminée.

— À mon avis, elle commet une grosse erreur.

— C'est vous qui le dites.

— Ne cherchons pas midi à quatorze heures et ne perdons pas de temps à nous faire des reproches. En ce moment je pense seulement à Ruth. Comme vous le savez, mon pauvre vieux père n'en a plus pour longtemps, selon l'opinion de tous ses médecins. Que votre fille patiente encore deux ans et je serai lord Leconbury. Elle deviendra la châtelaine de Leconbury, ce pourquoi elle m'a épousé.

— Trêve de vos insolences ! rugit Van Aldin.

Derek Kettering sourit sans s'émouvoir.

— D'accord. Mon idée semble désuète. De nos jours, les titres ne comptent plus. Toutefois, Leconbury est un vieux domaine charmant et nous sommes une des familles les plus anciennes d'Angleterre. Peut-être un jour Ruth se mordra-t-elle les doigts en apprenant qu'une autre femme règne à sa place à Leconbury.

— Je parle sérieusement, jeune homme.

— Moi aussi. Pour l'instant, mes finances sont très mal en point et le divorce me jetterait dans un terrible embarras. Après avoir attendu dix années, pourquoi Ruth n'attendrait-elle pas encore plus longtemps ? Ma parole d'honneur, le vieux lord ne peut durer plus de dix-huit mois, et comme je vous le disais tout à l'heure, ce serait dommage que Ruth n'obtînt pas le titre pour lequel elle m'a épousé.

— Vous prétendez que ma fille vous a épousé pour votre rang social ?

Derek Kettering fit entendre un rire où l'on découvrait autre chose que de l'amusement.

— Vous ne pensez pas que ce fut un mariage d'amour ?

— Vous parliez un langage tout différent il y a dix ans, à Paris, remarqua Van Aldin.

— Vraiment ? Cela se peut. Ruth était très jolie, elle ressemblait à un ange ou à une sainte descendue d'un vitrail. À cette époque, je prenais moi-même la noble résolution de changer de conduite et de vivre selon les principes traditionnels de la famille anglaise, auprès d'une épouse délicieuse. Sans doute n'avez-vous jamais pris ma promesse au sérieux ? dit-il en éclatant de rire.

— Vous avez épousé ma fille pour son argent, voilà ce qu'il y a de plus clair.

— Et elle m'aurait épousé par amour ? demanda Derek avec ironie.

— Vous osez en douter ?

Derek Kettering observa son beau-père pendant une minute ou deux, puis il hocha la tête d'un air pensif.

— Ainsi vous le croyez toujours. Moi aussi je l'ai cru. Sachez, mon cher beau-père, que je n'ai pas gardé longtemps mes illusions.

— Je ne sais pas où vous voulez en venir, dit Van Aldin, et je n'ai pas envie de le savoir. Vous avez traité Ruth de façon indigne.

— Je l'admets, acquiesça Kettering, mais elle n'est pas commode non plus. Ruth a de qui tenir. Sous une apparente douceur, elle cache un cœur de pierre. Vous avez la réputation d'un homme dur, mais votre fille est encore plus cruelle que vous. Vous, tout au moins, vous aimez quelqu'un plus que vous-même. Ruth ne pense qu'à elle.

— Il suffit. Je voulais simplement vous faire part de mes projets. Ma fille a droit au bonheur et sachez que je la soutiendrai par tous les moyens.

Derek Kettering se leva et s'appuya contre le marbre de la cheminée. Il jeta sa cigarette dans le foyer et parla d'une voix très calme.

— En somme, que désirez-vous de moi au juste ?

— Que vous n'essayiez pas de défendre votre cause. Cela vaudra mieux pour vous.

— Oh ! Est-ce une menace ?

— Prenez-le comme il vous plaira.

Kettering approcha une chaise de la table et s'assit en face du millionnaire.

— Et si, par amour de la chicane, je voulais me défendre ?

Van Aldin haussa les épaules.

— Il faudrait pouvoir le faire, jeune fou que vous êtes ! Consultez vos hommes de loi et ils vous diront tous comme moi. Votre conduite défraie les conversations de tout Londres.

— Ruth vous a sans doute bâti une histoire à propos de Mireille. Ce n'est guère adroit de sa part. Je ne me mêle pas de ses amis, moi !

— Qu'insinuez-vous ?

Derek Kettering éclata de rire.

— Je vois que vous ignorez beaucoup de choses, monsieur ! Naturellement, vous avez l'esprit prévenu contre moi.

Il prit son chapeau et sa canne, puis se dirigea vers la porte.

— Je n'ai point par habitude de donner des conseils, déclara-t-il avant de partir. Toutefois, dans cette affaire, une entière franchise entre vous et votre fille me paraît recommandable.

Il quitta précipitamment la pièce et referma la porte au moment où le millionnaire bondissait pour le rattraper.

— Je me demande ce qu'il a voulu me laisser entendre ? dit Van Aldin en se rasseyant.

Toute son inquiétude revenait. Décidément, on lui cachait quelque chose. Le téléphone se trouvait à côté de lui. Il saisit le récepteur et demanda le numéro de sa fille.

— Allô ! Allô ! Mayfair 81907 ? Mrs Kettering est-elle là ? Oh ! elle est sortie ? Elle déjeune en ville ? À quelle heure rentrera-t-elle ? Vous ne savez pas ? Bon !

D'un geste de dépit, il raccrocha l'appareil. À deux heures, il arpentait sa chambre en attendant Goby. À deux heures dix, celui-ci se présenta.

— Eh bien ? hurla le millionnaire.

Le petit Mr Goby n'aimait pas qu'on le bousculât. Il s'assit devant la table et tira de sa poche un calepin crasseux où il se mit à lire d'une voix monotone. Le millionnaire l'écouta attentivement, l'air satisfait. Goby, sa lecture terminée, fouilla des yeux la corbeille à papiers.

— Tout a été vérifié, dit Mr Goby, le regard fixé sur un fauteuil de bois doré.

— À court d'argent, il essaie de lever un emprunt, dites-vous ? Il a déjà engagé l'héritage paternel. Une fois la nouvelle du divorce répandue, il ne trouvera pas un centime. Nous le tenons, Goby. Il ne peut nous échapper.

D'un air triomphant, il frappa un coup de poing sur la table.

— Les renseignements vous paraissent-ils satisfaisants ? dit timidement Mr Goby.

— Oui, je vous remercie, monsieur Goby. Voilà du bon travail.

Un pâle sourire de gratitude éclaira la face du petit bonhomme.

— Merci, monsieur Van Aldin. Je fais toujours de mon mieux.

Van Aldin se décida à aller voir sa fille. Mais avant de se rendre à Curzon Street, il fit deux visites intéressantes, à son point de vue.

Van Aldin marchait dans Curzon Street lorsqu'un homme sortit du n°160, remonta la rue et le croisa sur le trottoir. Tout d'abord le millionnaire crut reconnaître Derek Kettering : il avait à peu près la même taille et la même allure. Mais lorsque l'autre passa près de lui, il s'aperçut de son erreur. Cependant le visage de cet individu éveillait dans l'esprit de Van Aldin un souvenir... il ne retrouvait pas l'identité de cet homme qui venait de chez sa fille.

Furieux de cette absence de mémoire, il secouait nerveusement la tête.

Ruth Kettering attendait son père. Dès qu'il entra, elle courut vers lui et l'embrassa.

— Eh bien, papa, quoi de nouveau ?

— Tout va bien. Je voudrais seulement te dire quelques mots.

Un changement se produisit dans l'attitude de Ruth. Une certaine réserve remplaça presque insensiblement la chaleureuse spontanéité de la minute précédente. Elle s'assit dans un grand fauteuil...

— J'ai vu ton mari ce matin.

— Tu as parlé à Derek ?

— Oui. Il m'a débité un tas d'insolences. Au moment de partir, il a ajouté quelque chose que je n'ai pas compris. Il m'a dit qu'une entière franchise entre toi et moi semblait indispensable en cette affaire. Qu'entendait-il par-là, Ruth ?

Mrs Kettering s'agita dans son fauteuil.

— Comment veux-tu que je le sache, papa ?

— Mais si ! tu le sais. Il a fait allusion à tes amis...
Qu'insinuait-il ? Explique-le-moi, Ruth.

Van Aldin s'assit.

— Écoute, ma fille. Je ne veux pas me lancer dans cette histoire de divorce les yeux fermés. Cela ne m'étonnerait pas de voir ton mari provoquer un scandale. Pour l'instant, je puis le réduire au silence, mais *je* veux savoir s'il est indispensable d'employer les grands moyens ; que signifie cette allusion ?

Mrs Kettering haussa les épaules.

— Je possède un tas d'amis et je ne vois pas ce qu'il peut y trouver à redire.

— Si, tu le sais.

Il parlait à présent sur le même ton dont il discutait d'affaires avec un concurrent.

— Réponds simplement à cette question : qui est cet homme ?

— Quel homme ?

— Celui dont parlait Derek. Un de tes amis. Voyons, ma chérie, ne t'effraie pas. Je sais bien que ce sont des racontars ; mais il faut tout prévoir si on s'adresse aux tribunaux. Je veux savoir qui est cet homme et quel est votre degré d'intimité.

Ruth ne répondit pas. Ses mains se tordaient nerveusement.

— Voyons, ma petite chérie, dit Van Aldin d'une voix plus douce, aie confiance en ton papa. Je n'ai jamais été bien sévère... pas même cette fois... à Paris...

Il s'arrêta net, puis il murmura :

— J'y suis à présent. Il me semble savoir de qui il s'agit.

— Je ne comprends pas...

Le millionnaire traversa la pièce à grandes enjambées et saisit sa fille par le poignet.

— Dis-moi, Ruth, tu as reçu cet individu ?

— Qui donc ?

— Cet homme avec qui tu voulais te marier il y a des années. Tu sais très bien de qui je parle.

Elle hésita.

— Tu veux dire le comte de la Roche ?

— Le comte de la Roche ! répéta Van Aldin d'une voix ironique. Je t'ai pourtant dit autrefois que ce n'était qu'un vulgaire escroc. J'ai eu bien de la peine à t'arracher de ses griffes.

— Oui, et ensuite j'épousai Derek Kettering.

— Tu y tenais absolument.

Elle haussa les épaules.

— Et tu revois ce filou après tous mes avertissements ! Il est venu ici aujourd'hui même. Je l'ai rencontré dans la rue, et j'ai hésité à le reconnaître sur le moment.

Ruth Kettering recouvrait son calme.

— Papa, permets-moi de te dire que tu te trompes sur la valeur d'Armand... du comte de la Roche. Oh ! je sais bien qu'il a commis des folies de jeunesse. Il me les a avouées. Il m'a toujours beaucoup aimée et son cœur s'est brisé lorsque tu nous as séparés, et maintenant...

Son père l'interrompit par un cri d'indignation.

— Voyons, toi ! ma fille ! Tu aimes ce gremlin ? Il leva les bras au ciel.

— Dieu que les femmes sont folles !

CHAPITRE VI

MIREILLE

Derek Kettering sortit si précipitamment de chez son beau-père qu'il bouscula une dame dans le corridor. Il lui demanda pardon. Elle accepta ses excuses avec une bonne grâce souriante et continua son chemin, laissant le jeune homme sous le charme d'une personnalité aimable et de deux jolis yeux gris.

Son entrevue avec son beau-père l'affectait plus qu'il ne désirait se l'avouer. Il déjeuna légèrement, et seul, ennuyé, se rendit à l'appartement somptueux qu'habitait Mireille. Une femme de chambre le reçut avec force sourires.

— Entrez donc, monsieur, Madame se repose.

Elle l'introduisit dans le grand salon aux meubles élégants qu'il connaissait si bien ; Mireille, étendue sur le sofa, se prélassait sur une pile de coussins, tous de nuance ambrée, en harmonie avec son teint ocre. Le visage de Mireille, sous un masque de fard jaune, offrait un attrait singulier. De ses lèvres couleur orange, elle sourit à Derek Kettering.

Il s'assit dans un fauteuil.

— Qu'as-tu fait ce matin ? Tu viens sans doute de te lever ?

— Non, répondit la danseuse. J'ai travaillé.

De sa fine main blanche, elle désigna le piano couvert de morceaux de musique.

— Ambroise est venu me jouer les airs de la nouvelle pièce.

Kettering s'intéressait peu à Claude Ambroise et à la pièce d'Ibsen, *Peer Gynt*, où Mireille devait se faire applaudir dans la danse d'Anitra.

— Je veux y mettre toute la passion du désert, murmura-t-elle. Je danserai couverte de bijoux... À propos, mon chéri, j'ai vu, hier, dans Bond Street, une perle... une perle noire !

Elle le regarda, épiant sa réponse.

— Ma chère petite, le moment est mal choisi pour venir me parler des perles noires ! Ça va de mal en pis.

Elle se redressa, ouvrant tout grands ses yeux sombres.

— Que se passe-t-il donc ?

— Mon estimable beau-père a mis le feu aux poudres.

— Tu dis ?

— Il veut que Ruth divorce.

— Pour quelle raison ?

— À cause de toi.

Mireille haussa les épaules.

— Tu veux rire !

— Non, c'est sérieux !

— Que vas-tu faire ?

— Que veux-tu que je fasse ? D'un côté, un Yankee millionnaire, de l'autre, un homme criblé de dettes...

— Quels types extraordinaires, ces Américains ! Passe encore si ta femme t'aimait !

— Dis-moi, Mireille. Quelle sera ton attitude à mon égard ?

Elle leva sur lui des yeux interrogateurs. Il s'approcha d'elle et lui prit la main.

— Tu ne m'abandonneras pas, au moins ?

— Que veux-tu dire ? Après...

— Oui. Après... lorsque les créanciers se jetteront sur moi comme une bande de loups affamés. Mireille, tu ne me lâcheras pas, dis ?

Elle lui retira les mains.

— Tu sais bien que je t'adore, Derek.

Mais cet aveu sonnait faux. Derek s'en rendit compte.

— Alors, tu me quitteras comme les rats abandonnent le navire en perdition ?

— Ah ! Derek !

— Parle ! s'écria-t-il, tu vas me lâcher ? Réponds-moi !

Elle haussa les épaules.

— Je t'aime, mon ami. Je t'aime beaucoup. Tu es un homme charmant, un beau garçon, mais pas pratique pour un sou.

— Allons donc, tu n'aimes que les gens matelassés de billets de banque.

Elle sourit :

— Je t'aime tout de même bien, Derek.

Lui tournant le dos, le jeune homme regardait par la fenêtre. Bientôt la danseuse l'observa avec curiosité.

— À quoi penses-tu, mon ami ?

Par-dessus son épaule, il lui lança un sourire étrange.

— Je pensais justement à une femme.

— Ah ! Tu pensais à une autre femme, n'est-ce pas ?

— Ne te tourmente pas. Ce n'est qu'une vision.

« Portrait d'une dame aux yeux gris ! »

— Quand l'as-tu rencontrée ?

Derek Kettering fit entendre un rire ironique.

— Je me suis heurté à cette personne dans le corridor de l'hôtel Savoy.

— Et qu'a-t-elle dit ?

— Autant que je me le rappelle, je lui ai dit ? « Pardon », et elle m'a répondu : « Il n'y a pas de mal », ou quelque chose d'approchant.

— Et ensuite ? insista la danseuse.

— « Image d'une femme aux yeux gris ! » murmura Derek. Heureusement que nous ne nous reverrons plus.

— Pourquoi ?

— Elle me porterait la guigne... comme toutes les femmes.

Mireille se leva vivement :

— Tu es stupide, Derek. Je t'adore, mais je ne puis accepter la pauvreté. Non, décidément, je ne saurais me contenter d'une existence médiocre. Écoute-moi. Il faut que tu te remettes d'accord avec ta femme.

— Pour le moment, cela ne servirait à rien.

— Pourquoi donc ?

— Van Aldin ne sera pas dupe. Il est de ces individus qui, une fois leur décision prise, vont droit au but.

— J'ai entendu parler de lui, dit la danseuse. Il est immensément riche, n'est-ce pas ? Un des hommes les plus opulents d'Amérique. Voilà quelques jours, à Paris, il a acheté le plus beau rubis du monde : « Le Cœur de Feu ! »

Kettering ne répondit point. La danseuse reprit.

— C'est un bijou magnifique... un joyau qui devrait appartenir à une femme comme moi. J'adore les bijoux, Derek. Ah ! Porter un rubis comme le « Cœur de Feu » !

Elle poussa un petit soupir, puis redevint une femme pratique.

— Derek, tu ne peux pas comprendre ces choses. Tu n'es qu'un homme. Van Aldin offrira sans doute ce bijou à sa fille. Est-elle son unique enfant ?

— Oui.

— Alors, quand il mourra, elle héritera de toute sa fortune. Elle sera riche.

— Elle l'est déjà, dit sèchement Derek. Il lui a donné deux millions de dollars le jour de son mariage.

— Deux millions ! Si elle mourait subitement, tout cet argent te reviendrait ?

— Actuellement, oui. Je ne sache pas qu'elle ait fait un testament.

— Mon Dieu ! s'exclama la danseuse. Si elle mourait, cela arrangerait tout.

Après un moment de pause, Derek éclata de rire.

— Ta façon ingénue de prévoir les circonstances est tout simplement admirable, Mireille, mais je crains que ton désir ne se réalise pas de si tôt. Ma femme possède une santé excellente.

— Eh bien, et les accidents ?

Il la dévisagea sans répondre.

— Tu as raison, mon petit. Nous devons chercher autre chose que des éventualités. Le mieux est de ne plus parler de divorce. Il faut que ta femme abandonne cette idée.

— Et si elle refuse de m'écouter ?

— Elle t'écouterait... par peur du scandale. Tu sais une ou deux petites histoires qu'elle ne voudrait pas voir publier dans les journaux. Que penseraient ses bonnes amies ?

— Que veux-tu dire ?

Mireille, la tête rejetée en arrière, éclata de rire.

— Parbleu, il y a l'affaire du comte de la Roche. Je connais toute l'idylle. Souviens-toi que je suis une Parisienne. Avant de t'épouser, elle l'aimait, n'est-ce pas ?

Kettering prit la femme par les épaules.

— Tu mens ! Je te prie de te souvenir qu'il s'agit de ma femme.

Mireille se calma.

— Vous êtes extraordinaires, vous autres, Anglais ! Peut-être as-tu tout de même raison. Les Américains sont si froids, n'est-ce pas ? Toutefois, permets-moi de te dire que ta femme était amoureuse de cet homme avant de t'épouser. Son père est intervenu et a envoyé promener le comte. La petite miss a obéi à son papa en versant beaucoup de larmes. Tu admettras tout de même que, maintenant, c'est différent. Ils se voient presque tous les jours et le quatorze elle va le rejoindre à Paris.

— Comment le sais-tu ? demanda Kettering.

— Oh ! J'ai à Paris des amis qui connaissent le comte intimement. Tout est prévu. Elle raconte qu'elle part pour la Riviera, mais en réalité ils vont se retrouver à Paris et... qui sait ? Crois-moi, tout est arrangé d'avance.

Derek Kettering demeurait impassible.

— Si tu es adroit, ronronna la danseuse, tu la tiens dans le creux de ta main. Tu peux la réduire à ta merci.

— Oh ! Pour l'amour de Dieu, tais-toi. Langue de vipère !

Mireille se jeta sur les coussins en riant.

Kettering prit son chapeau et son pardessus et quitta l'appartement en faisant claquer la porte.

Contente de la besogne qu'elle venait d'accomplir, la danseuse souriait toujours.

CHAPITRE VII

DES LETTRES

Mrs Samuel Harfield présente ses compliments à miss Catherine Grey et, dans la circonstance présente...

Mrs Harfield, ayant écrit ces quelques mots au courant de sa plume, s'arrêta brusquement devant la difficulté de s'exprimer à la troisième personne.

Après une minute ou deux d'hésitation, elle déchira le papier et recommença :

Chère miss Grey,

Tout en appréciant la façon dont vous vous êtes acquittée de votre tâche auprès de ma cousine Emma (dont la mort récente nous a cruellement frappés), je ne puis que...

De nouveau, Mrs Harfield s'arrêta. Une fois de plus la feuille fut jetée au panier. Ce fut seulement après quatre débuts maladroits que Mrs Harfield composa une missive à son goût. L'ayant dûment cachetée et affranchie, elle l'adressa à miss Catherine Grey, Little Crampton, St Mary Mad, Kent.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, cette même lettre se trouvait près de l'assiette de miss Grey avec une autre plus importante dans une longue enveloppe bleue.

Catherine Grey ouvrit tout d'abord le message de Mrs Harfield, rédigé en ces termes :

Chère miss Grey,

Mon mari et moi tenons à vous remercier des bons soins que vous avez prodigués à notre pauvre cousine Emma. Sa mort nous a cruellement frappés. Nous savions que depuis longtemps elle ne jouissait plus de toutes ses facultés. Il paraît que ses dernières dispositions testamentaires sont très bizarres et ne sauraient tenir devant aucun tribunal. Je ne doute point qu'avec votre bon sens habituel vous ne vous en soyez déjà rendu compte. D'après mon mari, il serait préférable de régler cette affaire à l'amiable. Nous nous ferons un plaisir de vous fournir les meilleures références pour vous permettre de trouver une situation équivalente à celle que vous occupiez auprès de Mrs Harfield, et nous espérons que vous accepterez de nous un petit présent.

Croyez, chère miss Grey, à mes meilleurs sentiments.

Marie-Anne Harfield.

Catherine Grey lut ces lignes jusqu'au bout, puis recommença. Un sourire amusé détendit les traits de son visage.

Elle ouvrit l'enveloppe bleue.

Ayant rapidement parcouru cette dernière lettre, elle la posa sur la table et regarda devant elle. Cette fois elle ne souriait plus. Il eût été difficile à un observateur de deviner les émotions qui se cachaient derrière ces yeux calmes et pensifs.

Catherine Grey, âgée de trente-trois ans, descendait d'une famille honorable, mais son père ayant perdu toute sa fortune de bonne heure, elle dut travailler pour gagner sa vie. À vingt-trois ans, elle devint dame de compagnie de Mrs Harfield.

Tout le monde savait que Mrs Harfield était une vieille femme « difficile ». Chez elle, les dames de compagnie ne faisaient que passer. Elles arrivaient débordant d'espoir, mais s'en allaient les yeux pleins de larmes. Cependant, dès l'instant où Catherine Grey mit le pied à Little Crampton,

voilà dix ans, la paix régna dans la maison, personne n'aurait su expliquer pourquoi. On naît charmeur de serpents, Catherine Grey possédait le don inné d'apprivoiser les vieilles dames, les chiens et les garçonnets.

À vingt-trois ans, c'était une jeune fille paisible, aux beaux yeux gris ; à trente-trois, elle demeurait toujours aussi calme et ses mêmes yeux gris considéraient la vie avec une heureuse sérénité que rien ne parvenait à troubler. De plus, elle était née avec une gaieté et une belle humeur inaltérables.

Assise à sa petite table, elle finissait de déjeuner quand on sonna à la porte d'entrée. Une minute après, la servante lui annonçait :

— Le docteur Harrison.

Le médecin du village, un gros homme d'âge mûr, respirant l'énergie et la santé, entra.

— Bonjour, miss Grey.

— Bonjour docteur Harrison.

— Je viens vous voir de bonne heure avant que vous ne receviez un mot de la famille Harfield... entre autre, une certaine Mrs Harfield, un vrai poison.

Sans dire un mot, Catherine prit sur la table la lettre de Mrs Harfield et la tendit au médecin. Très amusée, elle l'observait pendant qu'il parcourait l'épître. Les sourcils froncés, poussant des grognements de mépris, il lança la feuille sur la table.

— C'est indigne ! s'écria-t-il. Mais ne vous tourmentez pas outre mesure. Ces gens ne savent pas ce qu'ils disent. Mrs Harfield avait la tête aussi solide que vous et moi, et personne ne pourra prouver le contraire. Cette menace de faire casser le testament par un tribunal est un bluff, et voilà pourquoi ils essaient de vous amadouer. Ne vous laissez pas prendre à leurs paroles mielleuses. N'allez pas vous imaginer que vous leur devez quelque argent et ne vous laissez pas toucher par une fausse sentimentalité ou des scrupules de conscience.

— Je vous avoue que je n'ai aucun scrupule en ce qui les concerne. Ces gens-là sont des parents éloignés du mari de Mrs Harfield, et ils ne s'inquiétaient point d'elle de son vivant.

— Voilà une parole sensée ! approuva le docteur Harrison. Mieux que quiconque, je sais ce que vous avez enduré pendant dix ans. Vous avez bien le droit de jouir des petites économies de la vieille dame.

— Des petites économies ! répéta Catherine. Docteur, vous n'avez aucune idée du chiffre de sa fortune ?

— Ma foi... Cinq cents livres de rentes, je suppose ?

— C'est ce que je pensais. Lisez plutôt ceci.

Elle lui tendit la lettre qu'elle avait retirée de l'enveloppe bleue. Il la parcourut et poussa une exclamation de surprise.

— Impossible !

— Mrs Harfield était une des premières actionnaires de Murtauld. Depuis quarante ans, elle devait toucher une rente de huit ou dix mille livres et ne dépensait guère plus de quatre cents livres par an. Elle était si parcimonieuse que je la croyais obligée de compter à un penny près.

— En attendant, ses revenus se sont accumulés en intérêts composés. Ma chère petite, vous allez devenir une femme extrêmement riche.

— Oui, me voilà riche, maintenant.

Elle parlait d'un air détaché, comme s'il se fût agi de quelque autre personne.

— Je vous présente toutes mes félicitations, lui dit le docteur Harrison. Quant à Samuel Harfield, ajouta-t-il en donnant un coup de pouce à la lettre, n'en tenez aucun compte, non plus que de son odieuse missive.

— Je n'y trouve rien d'odieux, répliqua Catherine avec son indulgence habituelle. Étant donné les circonstances, sa démarche me semble naturelle.

— Parfois, vous m'inspirez de graves inquiétudes, prononça le docteur.

— Pourquoi ?

— Tant de choses vous paraissent naturelles !

Catherine Grey sourit.

À l'heure du déjeuner, le docteur Harrison raconta la nouvelle sensationnelle à sa femme. Celle-ci en demeura tout abasourdie.

— Est-ce possible ? La vieille Mrs Harfield possédait tant d'argent ! Je suis heureuse qu'elle l'ait laissé à Catherine Grey. Cette jeune fille est une sainte.

Le docteur fit la grimace.

— Je me suis toujours imaginé les saintes comme des gens peu commodes. Catherine Grey est trop humaine pour être une sainte.

— C'est une sainte avec beaucoup de bon sens et de belle humeur. Et peut-être ne l'as-tu pas remarqué, elle est très jolie.

— Qui ça, Catherine Grey ? demanda le docteur, surpris. Elle a certes, de beaux yeux...

— Oh ! les hommes sont aveugles comme des chauves-souris. Catherine a tout ce qu'il faut pour faire une belle femme. Il lui manque seulement un peu de toilette.

— Que lui reproches-tu ? Moi je la trouve toujours gentiment habillée.

Mrs Harrison, exaspérée, poussa un soupir. Le médecin se leva pour aller visiter ses malades.

— Tu pourrais aller la voir, Polly, suggéra-t-il.

— Certainement, répondit Mrs Harrison.

Vers trois heures, elle sonnait à la porte de miss Grey.

— Ma chère petite, je suis bien contente de la bonne nouvelle que m'a apprise mon mari, dit-elle très cordialement, en serrant la main de Catherine. Tous les gens du village s'en réjouiront également.

— Vous êtes bien aimable de venir me l'apprendre. À propos, que devient Johnnie ?

— Oh ! Johnnie. Eh bien...

Johnnie était le plus jeune fils de Mrs Harrison. Celle-ci se lança dans un long bavardage où il n'était question que des amygdales et des végétations de Johnnie. Catherine

l'écoutait avec sympathie. L'habitude est une seconde nature, et, depuis dix ans, le rôle de miss Grey avait été d'écouter les autres.

— Ma chérie, disait Mrs Harfield, vous ai-je raconté ce bal des officiers de marine à Portsmouth ? Cette fois, où lord Charles admira ma robe ?

Aimablement, Catherine répondait :

— Peut-être, madame Harfield, mais je ne m'en souviens plus. Racontez-moi encore, voulez-vous ?

Et alors, la vieille dame n'en finissait plus, s'embrouillait, s'arrêtait, évoquait d'infimes détails. Catherine écoutait d'une oreille et répondait machinalement lorsqu'elle pouvait placer un mot.

En ce moment, elle écoutait Mrs Harrison. Au bout d'une demi-heure, la femme du docteur s'en aperçut et s'exclama soudain :

— Je ne m'occupe que de moi alors que j'étais venue pour vous féliciter et vous parler de vos projets !

— Je n'y ai pas encore songé.

— Vous n'allez tout de même pas rester dans ce trou ?

Le ton horrifié de la dame amusa beaucoup Catherine.

— Non. Je voyagerai. Je ne connais pas du tout le monde.

— En effet, vous avez dû souffrir terriblement de demeurer ainsi enfermée pendant tant d'années.

— Ma foi, non, dit Catherine. J'avais beaucoup de loisirs...

Mrs Harrison la regarda d'un air étonné.

— Cela doit vous paraître stupide. Évidemment, je ne jouissais pas de beaucoup de liberté au sens strict du mot.

— Vos jours de congé étaient plutôt rares, remarqua Mrs Harrison.

— Oui, mais le fait d'être constamment retenue près d'une infirme vous laisse beaucoup d'indépendance mentale.

— Je ne vous comprends pas, dit Mrs Harrison en hochant la tête.

— Si vous aviez été à ma place, vous vous seriez habituée comme moi à vivre par la pensée. Tout de même, un changement me serait agréable. Je veux voir du nouveau, évoluer dans un milieu où il se passe quelque chose... même si je ne dois en être que le témoin. Rien n'arrive à St Mary Mad.

— Non, en vérité. Ici, tout est d'une monotonie écœurante.

— J'irai d'abord à Londres, fit Catherine, puis, après avoir rendu visite au notaire, je partirai pour l'étranger.

— À la bonne heure !

— D'abord, il me faudra... monter ma garde-robe.

— Comme c'est drôle ! Je le disais justement ce matin à Arthur ! s'écria la femme du médecin. Si vous vouliez, Catherine, vous pourriez être superbe.

— Oh ! je ne serai jamais une beauté, mais il me plairait de m'habiller avec quelque élégance.

Mrs Harrison la regarda malicieusement.

— Cette existence va vous paraître tout à fait nouvelle !

Avant de quitter le village, Catherine fit ses adieux à la vieille miss Viner. Cette demoiselle, de deux ans plus âgée que Mrs Harfield, considérait comme un succès personnel le fait d'avoir survécu à son amie.

— Vous n'auriez jamais cru ça, hein ? demandait-elle, triomphante. Nous avons été ensemble à l'école. Elle est partie et moi je reste. Qui l'eût pensé ?

— C'est que vous avez toujours mangé du pain noir à votre dîner, miss Viner ! murmurait Catherine machinalement.

— Vous vous souvenez de cela, chère petite ! Si Emma Harfield avait pris une tranche de pain noir et un petit stimulant à son repas du soir, elle serait peut-être encore parmi nous aujourd'hui.

La vieille demoiselle hocha fièrement la tête, puis ajouta :

— Alors, il paraît que vous héritez d'une grosse fortune ? Prenez bien soin de ne pas la gaspiller. Vous allez vous

amuser à Londres ? Ne comptez pas surtout trouver un mari du jour au lendemain. Vous n'êtes pas une femme à aguicher les hommes. En outre, vous n'êtes plus toute jeune. Quel âge avez-vous ?

— Trente-trois ans.

— Ma foi, il n'est pas encore trop tard. Évidemment, vous avez perdu votre première fraîcheur...

— Hélas ! dit Catherine, nullement froissée de cette brutale franchise.

— Mais vous êtes encore très séduisante ! Vous feriez mieux le bonheur d'un homme qu'une de ces écervelées qui montrent leurs jambes jusqu'aux genoux. Au revoir, ma chère Catherine, je vous souhaite beaucoup de bonheur, mais ne vous faites pas d'illusions : tout n'est pas rose dans la vie.

Réconfortée par ces aimables prophéties, Catherine s'en alla : la moitié des gens du village l'accompagnèrent à la gare. Alice, la petite bonne de Little Crampton, se trouvait là, et, le visage baigné de larmes, elle offrit un bouquet de fleurs à miss Grey.

— On ne voit pas beaucoup de personnes aussi gentilles, disait Alice quand le train s'éloigna. Oh ! elle était sévère et détestait la poussière, mais dès qu'on frottait plus que d'habitude, elle savait le reconnaître. J'aurais fait n'importe quoi pour lui plaire. Voilà comment Catherine quitta St Mary Mad.

CHAPITRE VIII

LA LETTRE DE LADY TAMPLIN

— Ah ! par exemple !

Lady Tamplin lâcha le *Daily Mail* et contempla les eaux bleues de la Méditerranée. Une branche de mimosa en fleurs se courbait au-dessus de sa tête, formant un cadre approprié à un tableau aussi charmant : une femme aux cheveux d'or et aux yeux bleus, vêtue d'un élégant déshabillé. L'or des cheveux et le rose du visage provenaient indubitablement de l'artifice, mais le bleu des yeux était un don de la nature et, à quarante ans, lady Tamplin pouvait encore passer pour une jolie femme.

Pour une fois, cette belle personne ne pensait pas à elle-même, ou plutôt elle songeait à autre chose qu'à son visage ou à sa toilette. Un grave sujet préoccupait son esprit.

Lady Tamplin était connue sur la Riviera et les soirées qu'elle donnait à la villa Marguerite étaient célèbres à juste titre. Cette femme possédait beaucoup d'expérience et avait eu quatre maris. Elle évitait de parler du premier qui avait passé dans sa vie comme un mauvais rêve et avait eu la bonne idée de mourir peu après leur union. En secondes noces, elle épousa un riche fabricant de boutons. Après trois ans de mariage, celui-ci partit pour un autre monde... à la fin d'une soirée de bamboche. Son successeur, le vicomte Tamplin, porta Rosalie dans les hautes sphères où elle désirait régner par sa beauté. Quand elle se remaria, elle conserva son titre de lady ; elle s'était jetée dans cette dernière aventure par amour du plaisir. Mr Charles Evans, un jeune homme de vingt-sept ans, aux manières agréables et avec cela très sportif, appréciait les biens de ce monde, mais ne possédait pas un sou vaillant.

Lady Tamplin ne se plaignait pas de la vie en général, mais, de temps à autre, elle éprouvait quelque embarras d'argent. La fortune considérable laissée à la veuve par le fabricant de boutons se trouvait amoindrie par la dépréciation des valeurs à la suite de la guerre et aussi par les extravagances du feu lord Tamplin. Cependant, Rosalie Tamplin vivait encore dans une très confortable aisance. Mais cette situation ne la satisfaisait guère.

Aussi, un matin de janvier, elle écarquilla ses yeux bleus en lisant un petit entrefilet dans le journal. Près d'elle, sur la terrasse de la villa, se trouvait sa fille, l'honorable Lenox Tamplin : une vraie épine au cœur de lady Tamplin, cette gamine sans aucun tact qui portait plus que son âge et dont les boutades sarcastiques exaspéraient les nerfs de sa mère.

— Figure-toi, ma chérie... dit lady Tamplin.

— Qu'y a-t-il ?

Lady Tamplin prit le *Daily Mail* et le tendit à sa fille en indiquant d'un doigt nerveux le paragraphe intéressant.

Lenox le lut sans témoigner la moindre émotion et rendit le journal à sa mère.

— Que vois-tu de drôle là-dedans ? demanda-t-elle. Ces choses-là arrivent tous les jours. De vieilles avars meurent dans des trous de campagne en laissant des millions à leurs dames de compagnie.

— Oh ! je le sais bien, dit la mère. J'ajouterai même que la fortune n'est pas aussi importante qu'ils le prétendent. Les journaux sont si mal informés. Toutefois, même en la diminuant de moitié...

— Ce n'est pas à nous qu'elle échoit.

— Pas précisément, ma chère Lenox, mais cette dame de compagnie, Catherine Grey, est ma cousine. Ma cousine germaine du côté des Worcestershire Grey.

— Ah ! Ah !

— Et je me demande...

— Ce qui pourrait vous en revenir, acheva sa fille avec un petit sourire de travers qui demeurait énigmatique pour

sa mère.

— Oh ! ma chérie, fit Lady Tamplin, un léger reproche dans la voix. Je me demande si... Oh ! bonjour, mon gros chéri. Vous allez jouer au tennis ?

Le « gros chéri » lui sourit gentiment et, pour la forme, lui adressa un compliment :

— Ce déshabillé couleur pêche vous va à ravir, ma chère. Puis Chubby Evans descendit l'escalier.

— Le cher petit ! dit affectueusement lady Tamplin, regardant s'éloigner son mari. Voyons, Lenox, je te disais... ah ! oui, je me demandais...

— Pour l'amour de Dieu, achève !

— Je songeais à écrire à cette chère Catherine pour la prier de venir passer quelque temps près de nous. Naturellement, elle ne connaît pas le monde et elle aimerait être introduite dans la société par sa propre famille. Cette combinaison présenterait certains avantages pour elle et pour nous.

— Combien crois-tu pouvoir lui soutirer ? demanda Lenox.

Sa mère lui adressa un regard lourd de reproches et murmura :

— Évidemment, nous arriverons à un arrangement financier. Nous ne sommes pas riches : la guerre... et puis ton pauvre père...

— Sans compter ton gros chéri. C'est un luxe qui te coûte cher.

— Autant que je m'en souviens, Catherine était une personne calme, aimable, modeste, ajouta lady Tamplin, poursuivant son idée. Ce n'est ni une beauté, ni une intrigante.

— Elle laissera donc ton « gros chéri » tranquille...

— Chubby n'oserait jamais... protesta la mère.

— Certes non ! Il sait trop bien où trouver son bifteck. Excuse-moi, dit Lenox.

Lady Tamplin ramassa son journal, son sac à main et sa correspondance.

— Je vais écrire tout de suite à cette chère Catherine. Je lui rappellerai le bon vieux temps.

L'air décidé, elle rentra dans la maison.

Contrairement à Mrs Samuel Harfield, elle remplissait les pages sans hésitation et lorsqu'elle relut sa longue lettre, elle n'y fit aucune rature.

Catherine reçut cette missive le lendemain de son arrivée à Londres. Sut-elle lire entre les lignes ? Cela est une autre histoire. Elle glissa l'enveloppe dans son sac et se rendit chez les avocats de Mrs Harfield dont les bureaux étaient situés à Lincoln's Inn Fields.

Après quelques minutes d'attente, on l'introduisit dans le bureau du directeur, un aimable vieillard, aux yeux bleus et intelligents, à l'air paternel.

Pendant quelques instants, ils étudièrent les clauses testamentaires de Mrs Harfield et certaines personnes légales. Ensuite Catherine tendit à l'homme de loi la lettre reçue de Mrs Samuel.

— Je crois utile de vous communiquer cette lettre, bien que je la trouve ridicule.

Il la lut et un sourire effleura ses lèvres.

— Cela me paraît plutôt une grossière tentative de chantage, miss Grey. Je n'ai pas besoin de vous dire que ces gens n'ont aucun droit à l'héritage, et s'ils essaient de faire annuler le testament, aucun tribunal ne leur donnera raison.

— C'est ce que je pensais.

— Certaines gens manquent totalement de psychologie. À la place de Mrs Harfield, je me serais plutôt adressé à votre bon cœur.

— Je voulais justement aborder ce sujet et abandonner une partie de la fortune en faveur de la famille de Mrs Harfield.

— Rien ne vous y oblige.

— Je le sais.

— Ils interpréteront mal votre générosité, et croiront que vous voulez ainsi les réduire au silence. Ce qui ne les

empêchera pas d'accepter votre argent.

— Je m'en doute, mais que faire ?

— Je vous conseille, miss Grey, de bannir cette idée de votre esprit.

Catherine hocha la tête.

— Vous avez tout à fait raison ; cependant, je veux leur donner quelque chose.

— Ils se jetteront sur votre argent et ne désarmeront pas pour autant.

— Cela m'est égal. Chacun prend son plaisir où il le trouve. Après tout, ce sont les seuls parents de Mrs Harfield. Durant toute sa vie, ils ont dédaigné leur cousine parce qu'ils la croyaient pauvre, mais à mon avis il serait injuste de leur refuser toute part d'héritage.

Malgré l'obstination du notaire, elle finit par lui faire adopter son point de vue. Bientôt elle se retrouva dans les rues de Londres, satisfaite à la pensée que, désormais, elle pouvait dépenser sans compter et échafauder toutes sortes de projets. Elle songea tout d'abord à se rendre dans une grande maison de couture.

Elle fut reçue par une Française svelte et élégante, gracieuse comme une princesse de rêve. Catherine s'adressa à elle en toute candeur :

— Madame, je voudrais me confier à votre bon goût. Toute ma vie j'ai été très pauvre et j'ignore tout de la mode actuelle. Je viens d'hériter d'une fortune et je tiens à faire bonne figure dans la haute société.

La Française se montra charmée de cette aubaine. Le matin même, une Argentine, épouse d'un roi de la viande, avait mis son tempérament d'artiste à une rude épreuve : cette grosse femme avait exigé les robes qui convenaient le moins à son genre de beauté rutilante.

La couturière détailla sa nouvelle cliente d'un œil professionnel.

— Avec grand plaisir. Mademoiselle est bien faite, les lignes simples lui conviendront à merveille. Mademoiselle a le type très anglais. Cette remarque déplairait à certaines

personnes, mais je vois que Mademoiselle ne s'en formalise pas. Rien n'est si délicieux qu'une belle Anglaise.

L'aimable vendeuse abandonna ses airs de princesse lointaine et cria ses ordres aux différents mannequins de la maison.

— Clotilde, Virginie ! Vite, mes mignonnes ! le petit tailleur gris clair et la robe de soirée « Soupir d'Automne ». Marcelle, mon enfant, mettez la toilette de crêpe de Chine couleur mimosa.

La matinée était splendide. Marcelle, Clotilde et Virginie, ennuyées et de mauvaise humeur, avançaient lentement en faisant des contorsions suivant l'allure classique des mannequins. La dame, debout près de Catherine, prenait des notes sur un carnet.

— Mademoiselle a bon goût et j'approuve son choix. Rien ne pourrait mieux l'habiller que ces jolies toilettes si, comme je le suppose, elle se rend cet hiver à la Riviera.

— Montrez-moi encore cette robe de soirée mauve, demanda Catherine.

Virginie revint et, tourna lentement sous les yeux de la cliente.

— C'est la plus jolie de toutes, remarqua Catherine. Comment appelez-vous cela ?

— « Soupir d'Automne ». Cette robe semble faite exprès pour Mademoiselle.

Quel sens recelaient ces paroles, qui attristèrent Catherine lorsqu'elle eut quitté la maison de couture ?

« Soupir d'Automne ». Cette robe semble faite exprès pour Mademoiselle. L'automne ! Catherine était déjà à l'automne, elle qui n'avait connu ni le printemps ni l'été. Ces saisons ne reviendraient plus. Pendant ces années de servitude à St Mary Mad, la vie avait fui irrémédiablement.

— Je suis stupide, se dit Catherine. Que me faut-il donc ? Il y a un mois, je me trouvais plus heureuse qu'aujourd'hui.

Elle tira de son sac à main la lettre reçue le matin même de lady Tamplin. Catherine saisit les nuances de cette lettre et la raison du regain d'affection de lady Tamplin envers

une cousine longtemps oubliée ne lui échappa point. Cette parente espérait surtout y trouver son profit. Pourquoi pas ? Il y aura profit des deux côtés, se dit Catherine, décidée à accepter l'invitation.

Elle descendit Picadilly et entra chez Cook pour prendre les dispositions nécessaires en vue du voyage. Elle dut attendre quelques minutes. L'homme qui la précédait partait lui aussi pour la Riviera. Il semblait à Catherine que tout le monde courait vers la Riviera. Pour la première fois de sa vie, elle ferait comme tout le monde.

L'homme quitta le guichet et elle prit sa place. Elle formula sa requête à l'employé, mais une autre idée occupait son esprit. Où donc avait-elle vu cet homme ?... Tout à coup elle s'en souvint. Elle l'avait croisé ce matin même, dans le corridor de l'hôtel Savoy. Quelle bizarre coïncidence les mettait en présence l'un de l'autre deux fois dans la même journée ? En proie à une gêne inexplicable, Catherine jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. L'homme, debout dans l'encadrement de la porte, la regardait. Un frisson glacial la parcourut. Elle pressentit une tragédie imminente.

Avec son bon sens naturel, elle repoussa ce mauvais présage et concentra toute son attention sur ce que lui disait l'employé.

CHAPITRE IX

UNE PROPOSITION REPOUSSÉE

Derek Kettering se laissait rarement emporter par la violence. Doué d'un tempérament insouciant, il attendait les événements sans jamais rien prendre au tragique. À peine eut-il quitté l'appartement de Mireille, que sa colère s'apaisa. Pour l'instant, il traversait une mauvaise passe et avait besoin de tout son calme pour réfléchir.

Plongé dans ses pensées, il marchait à l'aventure. Les sourcils froncés, il avait abandonné cet air nonchalant qui le caractérisait si bien.

On eût pu dire de Derek Kettering qu'il n'était pas aussi fou qu'il le paraissait. Plusieurs issues s'offraient à lui et il se demandait laquelle choisir. Il ne se faisait aucune illusion sur son beau-père et connaissait d'avance comment se terminerai la lutte. En lui-même il maudit l'argent et la puissance qu'il confère.

D'un pas tranquille, il remonta St James Street et se dirigea vers Picadilly Circus. En passant devant les bureaux de Cook & Sons, il ralentit le pas. Cependant il continua son chemin, l'esprit préoccupé. Enfin, il fit demi-tour, si brusquement qu'il se jeta dans un couple qui le suivait. Cette fois, il entra dans les bureaux Cook, et se présenta au guichet.

— Je voudrais aller à Nice la semaine prochaine et je désire quelques renseignements.

— Quel jour voulez-vous partir, monsieur ?

— Le quatorze. Quel est le meilleur train ?

— Le meilleur train est ce qu'on appelle « Le Train Bleu ». En prenant ce train-là, vous évitez les ennuis de la douane à Calais.

Derek acquiesça d'un signe de tête.

— Le quatorze, murmura l'employé. C'est un peu juste. Pour cette date presque toutes les places sont retenues sur « Le Train Bleu ».

— Voyez s'il vous reste une couchette. Sinon...

L'employé s'éclipsa et revint au bout de quelques minutes.

— C'est entendu, monsieur. Il reste encore trois couchettes. Je vous en garde une. Quel nom ?

— Pavett, répondit Derek. Puis il donna l'adresse de son appartement de Jermyn Street.

L'employé inscrivit le nom et l'adresse, salua Derek poliment et s'occupa du client suivant.

— Je désire partir pour Nice... le quatorze de ce mois. N'y a-t-il pas ce jour-là un train appelé « Le Train Bleu » ?

Derek regarda la femme qui venait de parler à l'employé.

Coïncidence vraiment étrange. Il évoqua les paroles prononcées devant Mireille : « Vision d'une femme aux yeux gris ! Je ne la reverrai sans doute pas ! » Mais il la revoyait et, chose encore plus bizarre, elle partait pour la Riviera le même jour que lui.

Il demeura stupéfait. Légèrement superstitieux, il se rappela avoir dit en riant que cette femme pourrait lui porter malheur. Si c'était vrai !

Arrivé à la porte de sortie, il la regarda encore une fois. Sa première impression ne l'avait point trompé. Cette personne, ni très jeune, ni très jolie, possédait une grande distinction naturelle, c'était une grande dame dans toute l'acceptation du terme... avec ses yeux gris peut-être trop observateurs. Toujours est-il que cette femme lui faisait peur.

De retour dans son appartement de Jermyn Street, il appela son valet de chambre.

— Pavett, prenez ce chèque. Demain, dès la première heure, vous irez le toucher et vous passerez chez Cook à Picadilly. Ils auront certains billets à votre nom, vous paierez et vous me les apporterez.

— Bien, Monsieur.

Pavett se retira.

Derek prit quelques lettres posées sur une petite table. Il ne connaissait que trop cette correspondance : des factures, des petites et des grosses, qui toutes attendaient le règlement. Le ton des lettres demeurait encore assez courtois. Derek savait que cette politesse commerciale disparaîtrait si... si certaines nouvelles devenaient publiques.

Il se jeta dans un immense fauteuil de cuir. Dans quel guêpier s'était-il fourré ! Les moyens d'en sortir ne lui souriaient guère.

Pavett entra faisant entendre une toux discrète.

— Un monsieur voudrait vous voir... le major Knighton...

— Knighton ? Que diable peut-il me vouloir à cette heure ? marmotta Kettering.

— Faut-il le faire entrer, Monsieur ?

— Oui.

Quand Knighton entra dans le salon, il se trouva en présence d'un hôte charmant.

— Vous êtes bien aimable de venir me voir, dit Derek.

Knighton se sentait mal à l'aise.

Derek s'en aperçut tout de suite et en conclut que le secrétaire était chargé d'une mission difficile.

Knighton répondait machinalement. Il refusa le whisky que lui offrait Kettering et se montra de plus en plus gêné.

Derek le tira enfin d'embarras.

— Que me veut donc mon estimé beau-père ? lui demanda-t-il. C'est lui qui vous envoie, n'est-ce pas ?

Knighton ne se dérida pas.

— En effet, dit-il. J'aurais préféré qu'il eût choisi quelqu'un d'autre.

Derek affecta un grand étonnement.

— C'est donc si terrible ? Parlez sans crainte, Knighton. J'ai le dos large.

— Voici.

Et il fit une pause.

— N'hésitez pas, insista Derek d'un ton encourageant. J'imagine que les missions de mon beau-père sont parfois difficiles à remplir.

Knighton s'éclaircit la voix et parla en essayant de dissimuler son embarras.

— Mr Van Aldin me charge de vous faire une proposition.

— Une proposition ?

Derek ne put cacher sa surprise. Il ne s'attendait nullement à ces paroles du secrétaire.

Il offrit une cigarette à Knighton, en prit une lui-même et s'enfonça dans son fauteuil en murmurant d'une voix sardonique :

— Une proposition ? Voilà qui devient intéressant.

— Dois-je continuer ?

— Certes. Excusez ma surprise, mais il me semble que mon cher beau-père a un peu baissé ses prétentions depuis notre entretien de ce matin... Ce changement d'attitude ne s'accorde guère avec l'idée que l'on se fait de ces « Napoléon » de la finance. Sans doute ne se trouve-t-il pas en aussi bonne posture qu'il l'aurait cru tout d'abord ?

Knighton écouta poliment les railleries de Derek sans rien laisser paraître de ses sentiments. Il attendit que son hôte se tût puis il dit, sans regarder son interlocuteur :

— Voici en quelques mots la proposition de votre beau-père : Mrs Kettering doit demander le divorce. Si l'affaire passe au tribunal sans que vous fassiez de scandale, vous toucherez cent mille livres le jour où le divorce sera prononcé.

Derek Kettering qui allumait sa cigarette, s'arrêta net.

— Cent mille livres !

Pendant deux minutes il réfléchit. Cent mille livres, c'était la vie douce et insouciant. Van Aldin savait donc quelque chose. Il ne lâchait pas son argent pour rien.

Derek se leva et s'appuya au marbre de la cheminée.

— Et si je refusais cette offre magnifique ? demanda-t-il, affectant une politesse froide.

Knighton esquissa un geste d'excuse.

— Croyez bien, monsieur Kettering, que c'est bien malgré moi que je remplis cette mission.

— Je m'en rends compte, Knighton. Je sais que vous n'y êtes pour rien. Voulez-vous répondre à la question que je vous ai posée.

Knighton se leva à son tour et parla avec une répugnance très visible.

— Au cas où vous repousseriez sa proposition, Mr Van Aldin m'a chargé de vous dire qu'il se propose de vous écraser. Telles sont ses propres paroles.

— Rien de moins ! dit Kettering. Je sais qu'il en est capable. À quoi bon essayer de lutter contre un millionnaire américain ! Cent mille livres ! Si on veut acheter un homme, il ne faut pas regarder au prix. Et si je vous disais de répondre à mon beau-père que pour deux cents mille livres, je consentirais à suivre sa volonté ?

— Je lui transmettrais votre message, dit Knighton. Est-ce là votre dernier mot ?

— Non... Retournez plutôt près de mon beau-père et dites-lui qu'il aille au diable avec son argent. Est-ce clair ?

— Entendu !

Knighton hésita, puis rougit.

— Je... Monsieur Kettering, voulez-vous me permettre de vous féliciter de cette réponse.

Derek se tut. Quand le secrétaire fut parti, il demeura une minute ou deux plongé dans ses pensées.

Un sourire étrange effleura ses lèvres.

— Les dés sont jetés, murmura-t-il.

CHAPITRE X

DANS LE TRAIN BLEU

— Papa !

Mrs Kettering sursauta. Ce matin-là elle était un peu nerveuse. Vêtue d'un élégant manteau de zibeline et coiffée d'un petit chapeau rouge, elle s'absorbait dans ses pensées, en suivant le quai de la gare Victoria, où la foule se pressait. L'apparition inopinée de son père venu pour lui dire au revoir produisit sur lady Kettering un effet imprévu.

— Tu m'as l'air surprise, Ruth ?

— Je ne m'attendais pas à te voir ce matin, papa. Hier au soir, en me faisant tes adieux, tu m'as dit que tu avais une réunion à cette heure.

— En effet, mais toutes les réunions du monde ne sauraient me retenir à l'heure de ton départ, puisque je ne te reverrai d'ici longtemps.

— Tu es très gentil, papa, et je voudrais t'emmener avec moi.

— Et si je te prenais au mot ?

Il plaisantait. Une vive rougeur empourpra les joues de Ruth et son père crut voir dans les yeux de sa fille une lueur de consternation. Celle-ci lui expliqua avec un petit rire forcé :

— Un moment j'ai cru que tu parlais sérieusement.

— Aurais-tu été contente ?

— En voilà une question !

— C'est bon.

— Oh ! notre séparation sera courte, papa. Tu viendras me rejoindre le mois prochain.

— J'ai bien envie d'aller voir un bon médecin. Je suis certain qu'il me conseillerait sans tarder le grand air et le soleil.

— Un peu de patience, dit Ruth. Le mois prochain il fera bien meilleur sur la Côte d'Azur. Tu ne pourrais abandonner tes affaires en ce moment.

— Tu as raison, soupira Van Aldin. Monte dans le wagon, Ruth. Où est ta place ?

Ruth Kettering jeta un vague regard vers la tête du train. À la porte d'une des voitures du pullman se tenait une mince silhouette noire : la femme de chambre de Mrs Kettering. Elle se rangea en voyant venir sa maîtresse.

— J'ai placé la valise de Madame sous la banquette pour le cas où Madame en aurait besoin.

— Bien, Mason. Maintenant allez prendre votre place.

La femme de chambre s'éloigna.

Van Aldin monta avec Ruth dans le pullman et posa des journaux et des revues sur la table placée devant sa fille. Une jeune femme occupait le siège d'en face. L'Américain jeta un coup d'œil vers la compagne de voyage de Ruth, et vit une jeune personne aux beaux yeux gris, vêtue d'un élégant costume tailleur.

Le millionnaire s'attarda auprès de sa fille, lui répétant les mille riens que l'on dit au moment où le train va emporter un être cher. Le sifflet se fit entendre. Van Aldin regarda sa montre.

— Il faut que je m'en aille. Au revoir, ma chérie. Ne te tourmente pas, je m'occuperai de ton affaire.

— Oh ! Papa !

Van Aldin se retourna brusquement, frappé de la note étrange qu'il percevait dans la voix de sa fille.

C'était presque un cri de désespoir et Ruth s'était jetée vers son père en un geste impulsif. Mais l'instant d'après, elle était redevenue maîtresse d'elle-même.

— À bientôt ! fit-elle d'un ton joyeux.

Deux minutes plus tard, le train partait.

Ruth, demeurée assise, se mordit la lèvre inférieure pour retenir les larmes prêtes à jaillir de ses yeux. Une tristesse angoissante l'oppressait. Elle eût voulu sauter du train et revenir en arrière, mais il était trop tard. Pour la

première fois de sa vie, cette femme si calme, si sûre d'elle-même, se sentait comme une feuille emportée par le vent du destin. Si son père avait su... qu'aurait-il pensé ?

C'était de la folie ! Dominée par la passion, Ruth courait à sa perte. Fille de Van Aldin, elle reconnaissait sa propre démesure, et la condamnait, mais, justement parce que Ruth était la fille de Van Aldin, elle possédait une volonté de fer et une fois sa résolution prise, elle n'en démordait point. Dès le berceau, elle s'était montrée volontaire et les circonstances de la vie n'avaient fait que développer sa personnalité. En ce moment, elle se laissait impitoyablement guider par son caprice. Les dés étaient jetés, impossible de reculer.

Elle leva la tête et son regard rencontra celui de la voyageuse assise en face d'elle. Elle s'imagina aussitôt que cette femme devinait ses pensées. Ruth Kettering lut, dans les yeux gris de sa voisine, de la compréhension et de la pitié.

Ce ne fut qu'une impression fugitive. Les visages des deux femmes reprirent aussitôt l'expression impassible des gens bien éduqués. Mrs Kettering choisit une revue et Catherine Grey regarda par la fenêtre le défilé interminable des rues tristes des faubourgs londoniens.

Ruth ne parvenait pas à concentrer ses pensées sur la revue qu'elle lisait. Une foule de pressentiments assaillaient son esprit. Elle avait agi comme une insensée ! Semblable en cela à toutes les personnes ordinairement calmes et pondérées, lorsqu'elle perdait la tête, elle devenait incapable de tout raisonnement.

Était-il trop tard ? Voyons, peut-être était-il encore temps de revenir sur sa décision ? Elle n'en savait rien. Si seulement elle pouvait se fier à quelqu'un, demander conseil ! Jamais, jusque-là, elle n'avait ressenti un tel besoin de recourir au jugement d'autrui.

Que se passait-il chez elle ? Était-ce de l'affolement, une panique ? Ruth Kettering ne trouva d'autre explication à son état d'esprit actuel.

À la dérobée, elle observa sa compagne de voyage. Si elle connaissait un être calme et doux, comme cette personne à l'air si réservé, elle lui ferait ses confidences. Mais on ne saurait adresser la parole à une inconnue. Ruth sourit à cette idée et reprit sa lecture pour se donner une contenance.

Après tout, elle avait réfléchi avant de prendre sa décision et elle partait de son plein gré. « Pourquoi me priverais-je d'un bonheur que la vie m'a jusqu'ici refusé ? Qui le saura ? » se disait Ruth Kettering.

En un rien de temps, le train arriva à Douvres. Ruth douée du pied marin, détestait le froid et gagna l'abri douillet de la cabine qu'elle s'était réservée à bord.

Bien qu'elle ne se l'avouât point, Ruth était superstitieuse et certaines coïncidences ne manquaient jamais de l'affecter. En débarquant à Calais, elle s'installa avec sa femme de chambre dans un double compartiment du Train Bleu, puis elle se rendit au wagon-restaurant. Quelle ne fut pas sa surprise de se trouver précisément assise en face de la jeune personne aux yeux gris qui avait été son vis-à-vis dans le Pullman ? Un sourire effleura les lèvres des deux femmes.

— Quelle coïncidence ! dit Mrs Kettering.

— En effet, c'est bizarre, remarqua Catherine.

Un garçon s'avança avec la merveilleuse agilité des employés de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits et plaça devant elles deux assiettes de potage. Lorsque vint l'omelette, les deux femmes causaient aimablement ensemble.

— Il me tarde de revoir le soleil éblouissant du Midi ! soupira Ruth.

— Certes, l'impression sera délicieuse.

— Vous connaissez bien la Riviera ?

— Non ; je m'y rends pour la première fois.

— Oh ! pour la première fois ?

— Vous y allez tous les ans, sans doute ? demanda Catherine.

— Oui, presque. Je fus Londres pendant les mois de janvier et février.

— J'ai toujours habité la campagne. Ces mois d'hiver n'y sont guère attrayants. Toujours de la boue !

— Quelle raison vous pousse subitement à voyager ?

— L'argent ! dit Catherine. Durant dix ans, j'ai rempli les fonctions de dame de compagnie et je possédais juste de quoi me chausser solidement pour la campagne. Je viens d'hériter ce qui me semble à moi, une fortune. Peut-être ne l'estimeriez-vous pas ainsi ?

— Pourquoi cela ?

Catherine sourit.

— Je ne saurais le dire. On se fait parfois des idées à première vue. Je vous ai tout de suite classée dans mon esprit comme une personne très riche. Peut-être me suis-je trompée ?

— Non, vous êtes dans le vrai, dit Ruth, devenue soudain très grave. Je désirerais savoir quelles autres impressions j'ai pu produire sur vous.

— Je...

— Oh ! je vous en prie, dites-le-moi ! À notre départ de Victoria, je vous ai étudiée et j'ai cru comprendre que vous deviniez ce qui se passait dans mon esprit.

— Rassurez-vous, je ne possède pas le don de lire dans la pensée d'autrui, répondit Catherine en riant.

— Non, mais dites-moi tout de même quelle a été votre impression.

L'insistance de Ruth était si sincère que Catherine céda.

— Puisque vous le voulez... mais ne me taxez point d'impertinence. Je me suis figurée que, pour une raison quelconque, vous étiez en proie à une grande détresse morale et je vous plaignais en moi-même.

— Vous tombez juste, très juste. Je me débats dans de terribles ennuis. Vous m'êtes sympathique et cela me soulagerait énormément de vous en parler, si je ne vous importune pas trop.

« Mon Dieu, pensa Catherine, les gens sont partout les mêmes ! À St Mary Mad chacun me racontait ses petites histoires et voici que cela recommence. Peu m'importe le tracas des autres ! »

Mais elle répondit poliment :

— Je vous en prie, madame.

Elles achevaient leur déjeuner. Ruth vida sa tasse de café, se leva, et sans même remarquer que Catherine n'avait pas encore trempé les lèvres dans sa tasse, elle lui dit :

— Venez avec moi dans mon compartiment.

C'était un double compartiment avec une porte de communication. Dans celui du fond, la maigre femme de chambre que Catherine avait déjà entrevue à Londres, sur le quai de la gare Victoria, était assise et se renait rigide sur la banquette. Elle serrait sur ses genoux un sac de maroquin rouge portant les initiales R. V. K. Mrs Kettering referma la porte et s'assit. Catherine prit place à côté d'elle.

— Je ne sais quelle décision prendre pour me tirer d'embarras. J'aime un homme à la folie. Nous nous connaissons depuis notre enfance, et on nous a séparés de façon brutale et injuste. À présent, nous nous revoyons.

— Et alors ?

— Je vais... je vais le rejoindre. Peut-être seriez-vous tentée de me mal juger... Mais j'ai un mari odieux. Il se conduit envers moi de façon ignoble...

— Continuez, encouragea Catherine.

— Ce qui me tourmente le plus, c'est que j'ai dû mentir à mon père... C'est lui que vous avez vu aujourd'hui à la gare Victoria. Il veut que je divorce et ne se doute nullement que je vais retrouver mon ami. S'il le savait, il me traiterait de folle.

— À mon avis, il aurait raison.

— Peut-être...

Ruth Kettering considéra ses mains : elles tremblaient comme des feuilles.

— Impossible de reculer maintenant.

— Pourquoi pas ?

— Il m'attend et s'il ne me voyait pas, son cœur se briserait.

— N'en croyez rien. Il en faut davantage pour briser le cœur d'un homme.

— Il m'accusera de manquer de courage et de volonté.

— Selon moi, vous allez commettre une sottise irréparable. Vous le savez bien.

Ruth Kettering enfouit son visage dans ses mains.

— Je n'y puis rien. Depuis mon départ de Londres, je suis poursuivie par un horrible cauchemar. Je sens qu'il va m'arriver un malheur... auquel je n'échapperai pas.

Elle serra convulsivement la main de Catherine.

— Vous allez me prendre pour une folle, mais je prévois un danger imminent.

— Calmez-vous et chassez cette idée de votre esprit, lui conseilla Catherine. Pourquoi n'enverriez-vous pas un câble à votre père en arrivant à Paris ? Il viendrait sûrement vous chercher.

Mrs Kettering reprit courage et sécha ses yeux.

— Oui, je pourrais l'appeler à mon aide, ce cher vieux papa ! Je ne savais pas encore à quel point je l'aime. Je me suis conduite comme une sotte. Merci infiniment de m'avoir écoutée. Comment ai-je pu me mettre dans cet état ? Cela va très bien à présent, ajouta-t-elle en se levant. Il me fallait simplement quelqu'un à qui parler.

Catherine se leva également.

— Je suis enchantée de vous avoir remise de vos émotions, dit-elle, d'un ton aussi naturel que possible. Elle se rendait compte de la gêne qui suit toujours les confidences, et pleine de tact, elle ajouta : il faut que je retourne à mon compartiment.

À l'instant même où elle sortait dans le couloir, Mason, la femme de chambre de Mrs Kettering, sortait par la porte voisine. Mason regarda du côté de Catherine, mais plus loin, et son visage trahit une expression d'intense surprise.

Catherine se retourna. La personne qui avait attiré l'attention de la domestique était déjà rentrée dans son compartiment et le couloir était vide.

Catherine regagna sa place dans la voiture suivante. Comme elle passait devant le dernier compartiment, la porte s'ouvrit : une femme avança la tête, jeta un coup d'œil devant elle et referma vivement la porte. On n'oubliait pas aisément le visage de cette femme ; Catherine devait s'en rendre compte le jour où elle le revit : un ovale parfait, aux traits sombres et maquillés de façon bizarre.

Sans autre aventure, elle regagna son compartiment et s'assit, l'esprit hanté des confidences qu'elle venait de recevoir. Qui était cette femme au riche manteau de fourrure ?

— Si je l'ai empêchée de commettre une sottise, je ne me repens pas de l'avoir écoutée, songea Catherine. Mais j'en doute fort. Ces femmes égoïstes et volontaires ne savent pas résister à un caprice. Après tout, n'y pensons plus. Je ne la reverrai sans doute pas. Elle m'évitera à présent. Les gens qui vous font des confidences se trouvent ensuite embarrassés en votre présence et vous fuient comme la peste. Pourvu que nous ne nous retrouvions pas à la même table au dîner !

Légèrement fatiguée et déprimée, Catherine songeait que la situation serait désagréable.

Arrivé à Paris, le Train Bleu suivit un trajet interminable le long de la Ceinture, avec des arrêts et des attentes sans fin. Lorsque le train stoppa à la gare de Lyon, Catherine, heureuse de quitter le wagon surchauffé et de respirer l'air frais du dehors, arpenta le quai pour se dégourdir les jambes. Elle constata avec plaisir que la voyageuse au manteau de zibeline résolvait elle-même la difficulté et ne paraîtrait pas dans le wagon-restaurant à l'heure du dîner. En effet, à la fenêtre du compartiment, la femme de chambre demandait un panier-dîner.

Quand le convoi se remit en marche, la cloche du dîner retentit dans le couloir et, l'esprit tranquille, Catherine se rendit à table. Ce soir, son vis-à-vis était un petit homme, étranger d'ailleurs, aux moustaches raides, à la tête ovoïde et légèrement penchée sur le côté. Catherine lisait en mangeant et s'aperçut bientôt que son voisin regardait son livre avec une curiosité amusée.

— Mademoiselle, je vois que vous lisez un roman policier. Ces histoires vous intéressent-elles beaucoup ?

— Oui, cette lecture me divertit.

— Il paraît que ce genre de littérature jouit d'une grande vogue. Pourquoi cela ? Répondez-moi, mademoiselle. J'étudie la psychologie et je voudrais que vous me donniez la raison du succès des romans policiers.

Catherine, de plus en plus intriguée, répondit :

— Sans doute parce qu'ils nous transportent dans une existence très mouvementée.

— Oui, il y a du vrai dans cette opinion, déclara gravement le petit homme aux moustaches cosmétiquées.

— On sait bien que ces drames mystérieux ne se produisent pas dans la réalité.

— Pardon, mademoiselle ! Ils existent. Moi qui vous parle, j'ai été mêlé à plus d'une tragédie semblable.

Vivement intéressée, Catherine observa son interlocuteur.

— Qui sait, peut-être qu'un jour vous vous trouverez dans un cas identique ? C'est affaire de hasard.

— Je ne pense pas, dit Catherine. Il ne m'arrive jamais rien d'anormal.

Il se pencha en avant.

— Et vous le regrettez, n'est-ce pas ?

Surprise de cette question, elle respira fortement.

— Si je ne me trompe, mademoiselle, vous aimeriez voir un peu d'extraordinaire dans votre existence. Dans cette vie, chacun obtient ce qu'il désire ardemment. Je l'ai toujours constaté. Peut-être vos vœux se réaliseront-ils au-delà de vos espérances.

— Est-ce une prophétie ? demanda Catherine en se levant de table.

— Non, je ne prédis pas l'avenir, déclara le petit homme. Cependant mes prévisions se réalisent toujours, mais je ne m'en vante point. Bonne nuit, mademoiselle. Dormez bien !

Catherine suivit le couloir, amusée par les propos de son voisin de table. En passant devant le compartiment de la voyageuse qui lui avait fait ses confidences à l'heure du déjeuner, elle vit l'employé en train de faire le lit. La jeune dame au manteau de zibeline, debout près de la fenêtre, regardait au dehors.

Par la porte ouverte, Catherine remarqua que le second compartiment était vide : des couvertures et des sacs de voyage s'entassaient sur la banquette, mais la femme de chambre ne s'y trouvait plus.

Catherine, entrant dans son compartiment, vit son lit tout prêt. Un peu lasse elle se coucha et, vers neuf heures et demie, elle tourna le commutateur.

Elle s'éveilla en sursaut. Pendant combien de temps avait-elle dormi ? Elle n'en savait rien. Sa montre s'était arrêtée. Une étrange sensation de malaise s'empara d'elle. Ne parvenant pas à la dominer, elle se leva, passa sa robe de chambre, et sortit dans le couloir.

Le train entier semblait plongé dans le sommeil. Catherine baissa la vitre pendant quelques minutes et respira l'air frais de la nuit en essayant de calmer ses pensées inquiètes. Bientôt elle songea à demander l'heure exacte au conducteur assis à l'autre bout de la voiture. La petite chaise de l'employé était vide. Catherine hésita un instant, puis se rendit dans la voiture suivante. Elle regarda le long du couloir obscur et, à sa grande surprise, vit un homme, la main sur la poignée de la porte du compartiment occupé par la voyageuse au manteau de zibeline. Tout au moins, elle crut que c'était le même compartiment. Elle faisait probablement erreur.

L'homme semblait hésiter. Il tourna lentement la tête du côté de Catherine et celle-ci reconnut l'individu que le

hasard avait placé en deux circonstances sur son chemin : une fois à l'hôtel Savoy et l'autre dans le bureau de l'agence Cook. Il ouvrit la porte, entra, puis referma derrière lui.

Une idée traversa l'esprit de la jeune fille. Était-ce là l'homme de qui l'autre femme lui avait parlé... l'ami qu'elle voulait rejoindre ?

Catherine se gourmanda intérieurement. Décidément, elle devenait romanesque. Elle devait s'être trompée de compartiment, voilà tout.

Elle regagna sa voiture. Cinq minutes plus tard, le train ralentit, faisant entendre le grincement plaintif de son frein Westinghouse. On était à Lyon.

CHAPITRE XI

LE CRIME

Le lendemain matin, Catherine se réveilla dans une lumière éblouissante. De bonne heure, elle se rendit au wagon-restaurant pour déjeuner, mais ne rencontra aucune de ses connaissances de la veille. Lorsqu'elle rentra dans son compartiment, tout y avait été remis en ordre par un employé à la face mélancolique et aux moustaches tombantes.

— Madame a de la chance, dit-il. Aujourd'hui le soleil brille. Les voyageurs sont presque toujours déçus quand ils arrivent par une journée pluvieuse.

— Certes, j'aurais été moi-même désappointée.

L'homme se retira en lui disant :

— Nous avons un peu de retard. Je vous préviendrai lorsque nous approcherons de Nice.

Catherine le remercia. Assise près de la fenêtre, elle contemplait le panorama. Les palmiers, la mer d'un bleu intense, le mimosa d'un jaune étincelant offraient tout le charme de la nouveauté à cette jeune fille d'Albion qui, depuis quatorze ans, n'avait pas quitté l'Angleterre.

À l'arrêt de Cannes, Catherine descendit du train et se promena un instant sur le quai. Curieuse de savoir ce que devenait la dame au manteau de zibeline, elle leva les yeux vers les fenêtres de son compartiment. Seuls de tout le train, ses rideaux se trouvaient encore baissés. Lorsqu'elle suivit le couloir pour reprendre sa place, Catherine remarqua que les portes du double compartiment étaient encore closes. Décidément, cette voyageuse n'était pas matinale.

Bientôt, le conducteur vint annoncer à Catherine que le train approchait de Nice. Catherine remit un pourboire à

l'homme, qui la remercia, mais ne s'en alla pas tout de suite. Il semblait gêné. Catherine se demanda tout d'abord si elle avait été suffisamment généreuse, mais elle se rendit vite compte qu'il s'agissait d'une question plus grave. Le visage blême, l'homme tremblait de tous ses membres et paraissait sous l'influence d'une invincible terreur. Il la dévisageait d'étrange façon. Puis il dit à brûle-pourpoint :

— Pardon, madame. Êtes-vous attendue à la gare de Nice ?

— Sans doute. Pourquoi cette question ?

L'homme se contenta de hocher la tête et s'éloigna en marmottant quelques mots incompréhensibles. Il ne reparut qu'une fois le train arrêté en gare et passa au porteur les bagages à main de miss Grey.

Catherine, plutôt dépaysée, demeura un moment sur le quai lorsqu'un jeune homme blond, à la mine ouverte vint vers elle et lui demanda avec une certaine hésitation :

— Est-ce bien à miss Grey que j'ai l'honneur de parler ?

Catherine répondit affirmativement.

Son interlocuteur, le visage rayonnant, se présenta :

— Je suis Chubby... le mari de lady Tamplin. J'espère qu'elle vous a parlé de moi dans sa lettre, mais peut-être a-t-elle oublié de le faire. Où est votre bulletin de bagages ? J'ai perdu le mien en venant à Nice cette année et vous ne pouvez vous imaginer toutes les chinoiseries auxquelles j'ai été en butte avec cette administration française !

Catherine retrouva le sien et se disposait à suivre son compagnon, quand une voix douce et insidieuse murmura près de son oreille :

— Un petit instant, je vous prie, madame.

Catherine se retourna vers un individu dont la taille insignifiante était rehaussée par un uniforme chamarré d'or.

— Il vous reste certaines formalités à remplir, lui expliqua-t-il. Voulez-vous me suivre, madame ? Les règlements de police... Il leva les bras au ciel. Évidemment, c'est ridicule, mais qu'y faire ?

M. Chubby Evans écouta la conversation sans y comprendre grand-chose, sa connaissance de la langue française était plutôt limitée.

— Voilà bien les Français ! bougonna-t-il.

Il appartenait à cette classe d'Anglais chauvins qui, s'étant appropriés une région d'un pays étranger, se croient en droit de critiquer constamment les mœurs des indigènes.

— Ils ont la manie de brimer les gens, ajouta-t-il. C'est tout de même la première fois que je les vois s'en prendre à un voyageur à l'arrivée du train. Le fait est inouï ! Que voulez-vous, miss Grey ? Suivez cet homme.

Catherine accompagna le fonctionnaire galonné. À sa stupéfaction, il la conduisit vers une voie de garage où stationnait une des voitures du Train Bleu. Il l'invita à y monter, et, la précédant dans le couloir, fit glisser la portière d'un des compartiments.

À l'intérieur plastronnait un personnage officiel, flanqué d'un individu insignifiant, vraisemblablement un greffier. Le fonctionnaire se leva, s'inclina courtoisement devant Catherine, et prononça :

— Veuillez m'excuser, madame, mais nous devons vous soumettre à un interrogatoire. Vous parlez le français, sans doute ?

— Assez bien, monsieur, je crois.

— Voilà qui est parfait. Asseyez-vous, je vous prie, madame. Je suis M. Caux, le commissaire de police.

Il se rengorgea avec importance, et Catherine feignit d'être impressionnée.

— Désirez-vous mon passeport ? Le voici.

Le commissaire la dévisagea et grommela en fermant le document :

— Merci, madame. (Il s'éclaircit la voix.) Je voudrais plutôt que vous me fournissiez certains renseignements.

— Des renseignements ?

Le commissaire hocha lentement la tête.

— Oui. Au sujet de la dame avec qui vous avez déjeuné hier au wagon-restaurant.

— Je regrette de ne pouvoir vous donner satisfaction. Nous sommes entrées en conversation tout à fait par hasard au cours du repas et je ne connais pas autrement cette personne. Je l'ai vue hier pour la première fois.

— Cependant, dit gravement le commissaire, vous l'avez accompagnée dans son compartiment après le déjeuner et vous lui avez parlé pendant un long moment.

— En effet, c'est exact.

Le commissaire s'attendant à d'autres détails, lui adressa un regard d'encouragement.

— Continuez, madame.

— Que voulez-vous que je vous dise de plus, monsieur ?

— Vous pourriez peut-être me faire connaître le sujet de votre conversation ?

— Évidemment. Mais pour l'instant je n'en vois pas très bien la raison.

Son tempérament d'Anglaise se révoltait devant cette indiscretion. Elle jugeait ce fonctionnaire étranger plutôt impertinent.

— Vous n'en voyez peut-être pas la raison, mais je puis vous assurer qu'il y en a une.

— Voulez-vous me la dire ?

Le commissaire se caressa silencieusement le menton.

— Madame, dit-il enfin, la raison est bien simple. La dame en question a été trouvée morte ce matin dans son compartiment.

— Morte ! s'exclama Catherine. De quoi ? D'une embolie ?

— Non, dit le commissaire d'une voix lente. Non... elle a été assassinée.

— Assassinée !

— Vous comprendrez à présent, notre insistance à réunir tous les renseignements possibles, madame.

— Sa femme de chambre a sûrement...

— Sa femme de chambre a disparu.

— Oh !

Catherine fit une pause pour rassembler ses pensées.

— Le conducteur vous ayant vue en conversation dans le compartiment de cette personne, a cru devoir signaler ce fait à la police. Voilà pourquoi nous vous retenons dans l'espoir d'obtenir de vous certains éclaircissements.

— Je regrette infiniment. Mais j'ignore jusqu'à son nom.

— Elle s'appelle Kettering, ainsi qu'en témoignent son passeport et les étiquettes de ses bagages. Si...

On frappa à la porte, M. Caux fronçant les sourcils, fit glisser lui-même la porte de quelques centimètres, et demanda d'un ton bourru :

— Qu'y a-t-il ? Qu'on ne me dérange pas, s'il vous plaît.

Le personnage au crâne ovoïde, le voisin de table de Catherine au dîner de la veille, apparut dans l'ouverture. Un large sourire éclairait son visage.

— Je suis M. Hercule Poirot.

— Pas possible ! balbutia le commissaire. C'est vous, Hercule Poirot ?

— En chair et en os, monsieur Caux. Je me souviens de vous avoir rencontré à Paris, à la Sûreté. Vous avez sans doute oublié ce détail ?

— Pas du tout, monsieur, pas du tout, déclara chaleureusement le commissaire. Je vous en prie, entrez donc. Vous savez ce qui est arrivé ?

— Oui, je suis au courant et je viens vous offrir mes services, si toutefois vous avez besoin de moi.

— Vous m'en voyez très honoré, répondit le commissaire. Monsieur Poirot, laissez-moi vous présenter... (Il consulta le passeport qu'il tenait encore à la main) à madame... euh !... à Mlle Grey.

Poirot adressa un sourire à Catherine.

— Ne trouvez-vous pas étrange, mademoiselle, cette réalisation de ma prophétie ?

— Hélas ! mademoiselle ne nous apprend pas grand-chose, soupira le commissaire.

— J’expliquais à ces messieurs que je ne connaissais nullement la victime.

— Elle vous a cependant parlé, n’est-ce pas ? dit Poirot avec douceur. Elle a produit sur vous une certaine impression.

— Oui, sans doute, répondit Catherine, d’un ton vague.

— Quelle impression ?

— Voyons, mademoiselle, dit le commissaire en se penchant en avant, faites-nous connaître votre opinion sur cette femme.

Catherine tournait et retournait dans son esprit les détails de leur entretien. Il lui semblait qu’elle allait trahir une confidence mais ce mot horrible « assassinat » résonnait à son oreille et la poussait à dévoiler le peu qu’elle savait. Elle répéta donc, aussi fidèlement que possible, la conversation qu’elle avait eue avec la pauvre voyageuse.

— Intéressant, très intéressant, n’est-ce pas, monsieur Poirot, dit le commissaire.

— Ne s’agirait-il pas d’un suicide ? demanda Catherine.

— Non. Elle a été étranglée avec un morceau de cordon noir, expliqua le commissaire.

Catherine frissonna d’horreur.

— Certes, cela n’a rien de joli à voir... dit le commissaire.

— Nos bandits de la voie ferrée sont peut-être plus brutaux que ceux de votre pays.

— C’est affreux !

— Oui, oui, je sais bien, dit le commissaire, avec des gestes d’excuses et d’encouragement. Mais vous possédez beaucoup de courage, mademoiselle. Je l’ai deviné à première vue. Ainsi je vais vous demander de remplir une formalité... très pénible.

Catherine le regarda avec appréhension.

— Je vous en prie, mademoiselle, veuillez avoir la bonté de m’accompagner dans le compartiment à côté.

— Est-ce utile ? dit tout bas Catherine.

— Il faut identifier la victime, poursuivit le commissaire. Puisque la femme de chambre a disparu, vous semblez être la personne qui l'ait vue le plus longtemps depuis son arrivée dans ce train.

— Bien. Si c'est indispensable...

Catherine se leva. Poirot lui fit un petit signe d'approbation.

— Voilà une personne raisonnable, monsieur Caux, puis-je vous accompagner ?

— Enchanté, mon cher monsieur Poirot.

Ils passèrent dans le couloir et M. Caux ouvrit la porte du compartiment funèbre. Les rideaux du fond avaient été levés à demi pour permettre l'accès de la lumière.

La morte, étendue sur sa couchette, semblait plongée dans le sommeil. Les couvertures remontées sur les épaules et la tête tournée vers le mur ne laissaient voir que la chevelure bouclée.

Tout doucement, M. Caux posa la main sur l'épaule et tira en arrière. La figure apparut en pleine clarté. Catherine recula et enfonça ses ongles dans les paumes de ses mains. Un horrible coup rendait méconnaissable le visage de la morte.

Poirot poussa une exclamation et demanda :

— Quand ce coup a-t-il été frappé ? Avant ou après la mort ?

— Le docteur dit que c'est après, répondit M. Caux.

— Ce fait est étrange, déclara Poirot. (Il se tourna vers Catherine.) Mademoiselle, soyez brave. Regardez-la bien. Reconnaissez-vous la femme avec qui vous avez parlé hier dans le train ?

Douée d'un grand sang-froid, Catherine se raidit et examina longuement le corps étendu sur la couchette. Puis elle se baissa et souleva la main de la morte.

— Je la reconnais, dit-elle enfin. Le visage est méconnaissable, mais l'allure générale et les cheveux sont exactement identiques et, de plus, j'avais remarqué cette

petite verrue sur le poignet de cette personne pendant que je lui parlais.

— Bon, approuva Poirot. Après ce témoignage, il ne subsiste plus aucun doute sur l'identité de la victime ; ce coup est tout de même bizarre ! ajouta-t-il en se penchant vers la morte.

M. Caux haussa les épaules.

— Le meurtrier a agi dans un accès de rage, suggéra-t-il.

— S'il y avait eu lutte entre l'assassin et sa victime, j'aurais compris, murmura Poirot, mais il l'a surprise par derrière. Il a serré ; elle a poussé un petit cri étouffé. Pourquoi ce coup sauvage sur la figure ? Espérait-il la rendre méconnaissable et empêcher ainsi son identification ? Ou bien, la haïssait-il au point de ne pouvoir résister à l'envie de la frapper même une fois morte ?

Catherine frémit.

— Excusez-moi de parler de ces horreurs devant vous, mademoiselle. Pour vous, tout ceci est nouveau et impressionnant. Pour moi, hélas ! c'est de la vieille histoire. Encore un instant, je vous prie.

Le commissaire et miss Grey se tenaient debout près de la porte, tandis que le petit détective examinait l'intérieur du compartiment. Il remarqua les vêtements de la morte soigneusement pliés au bout de la couchette, le grand manteau de fourrure posé à une patère et le petit chapeau rouge posé sur le filet.

Il passa ensuite dans le compartiment contigu, celui où Catherine avait vu la femme de chambre assise. Là, le lit n'avait pas été préparé. Trois ou quatre couvertures s'entassaient en désordre sur la banquette auprès de deux valises et d'un carton à chapeau. Soudain Poirot se tourna vers Catherine.

— Vous êtes venue ici hier, mademoiselle. Ne voyez-vous rien de changé ? A-t-on enlevé quelque chose ?

Catherine inspecta soigneusement les deux compartiments.

— Oui, il y manque un sac en maroquin rouge, portant les initiales « R. V. K. » Ce sac me fit l'effet d'une valise minuscule ou d'un grand écrin. La femme de chambre le tenait sur ses genoux.

— Ah ! fit Poirot.

— Je ne m'y connais pas beaucoup en la matière, ajouta Catherine. Cependant, étant donné que la femme de chambre et le sac rouge ont disparu, l'affaire me semble claire.

— Vous soupçonnez la domestique d'avoir commis le vol ? Non, mademoiselle, nous avons une excellente raison de ne point le croire.

— Laquelle ?

— La dame a laissé sa femme de chambre à Paris.

Le commissaire se tourna vers Poirot.

— Je voudrais que vous entendiez le récit du conducteur, il est assez intéressant.

— Mademoiselle aimerait peut-être l'entendre également ? dit Poirot. Voulez-vous qu'elle reste ici ?

— Oui, répondit M. Caux, bien qu'au fond de lui-même il eût préféré le contraire. Avez-vous terminé ?

— Attendez encore une petite minute.

Il venait d'examiner les couvertures, les tournant et les retournant l'une après l'autre, il s'approcha de la fenêtre pour mieux voir.

— Qu'est-ce ? demanda M. Caux.

— Quatre cheveux châtons, répondit le détective, se penchant sur la morte. Ils viennent de la chevelure de Madame.

— Y attachez-vous une grande importance ?

Poirot déposa la couverture sur la banquette.

— Au point où en est l'affaire, on ne sait ce qu'est important ou ce qui ne l'est pas. En attendant, nous devons noter avec soin les moindres détails.

Le petit groupe sortit dans le couloir et revint dans le compartiment voisin. Au bout d'une minute ou deux, l'employé de la voiture entra.

— Vous vous nommez Pierre Michel ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Je vous prie de répéter devant ce monsieur ce que vous m'avez déjà dit sur ce qui se produisit à Paris.

— Bien, monsieur le commissaire. Lorsque nous eûmes quitté la gare de Lyon, j'entrai dans le compartiment pour faire le lit, pensant que Madame dînait au wagon-restaurant, mais elle s'était procuré un panier-dîner. Elle me dit alors de ne faire qu'un lit ; elle avait dû laisser sa femme de chambre à Paris. Elle emporta son repas dans le second compartiment et y demeura pendant que je préparais le lit. Ensuite elle me demanda de ne point l'éveiller de bonne heure le lendemain, car elle dormait tard. Je lui dis que j'avais compris et elle me souhaita une bonne nuit.

— Vous n'êtes pas entré dans le second compartiment ?

— Non, monsieur.

— Ainsi, vous n'avez pas remarqué un petit sac de maroquin rouge parmi les bagages ?

— Non, monsieur.

— Un homme aurait-il pu se trouver dissimulé dans le compartiment contigu ?

Le conducteur réfléchit.

— La porte était entrouverte. Un homme aurait pu se tenir derrière cette porte sans que je l'aie aperçu, mais la dame l'aurait vu en entrant dans le compartiment.

— Naturellement. N'avez-vous rien d'autre à nous apprendre ?

— Je crois que c'est tout, monsieur.

— Et ce matin ? ajouta vivement Poirot.

— Comme Madame me l'avait demandé, je ne la dérangeai pas. Un peu avant d'arriver à Cannes, je me risquai à frapper à sa porte. Ne recevant pas de réponse, j'ouvris. La dame semblait dormir. Je la pris par l'épaule pour l'éveiller. Alors...

— Vous avez vu ce qui s'était passé, acheva Poirot. Très bien. Cette fois, j'en sais suffisamment.

— Monsieur le commissaire, j'espère n'avoir commis aucune faute dans mon service, dit l'homme d'un ton pitoyable. Un tel crime dans le Train Bleu ! C'est horrible !

— Tranquillisez-vous, dit le commissaire. Tous les détails de l'affaire seront tenus secrets, ne serait-ce que dans l'intérêt de la Justice. Pour ma part, je ne vois pas que vous ayez commis une négligence quelconque.

— Monsieur le commissaire voudra bien le dire à la Compagnie ?

— Certainement, certainement, dit M. Caux, agacé. Cela suffit.

L'employé se retira.

— D'après le rapport du médecin, reprit le commissaire, cette dame était morte avant l'arrivée du train à Lyon. Qui donc l'a tuée ? Selon la déposition de mademoiselle, la victime devait à un point de son voyage rencontrer l'homme dont elle parlait. Le fait qu'elle se soit débarrassée de sa femme de chambre à Paris me semble significatif. Son ami serait-il monté dans le train à Paris et l'aurait-elle caché dans le compartiment laissé libre par la servante ? Dans ce cas, peut-être se sont-ils querellés et l'a-t-il tuée dans un accès de rage ? Voilà une première hypothèse. Voici la seconde, qui me paraît plus vraisemblable ; l'assassin était sans doute un bandit qui voyageait dans le train. Il s'est glissé dans le compartiment sans être vu par le conducteur, a tué la voyageuse et s'est enfui en emportant le sac de maroquin rouge qui contenait sans doute des bijoux de grande valeur. Il est probablement descendu du train à Lyon, où nous avons déjà télégraphié pour savoir si quelqu'un a quitté le Train Bleu dans cette gare.

— L'assassin a pu continuer jusqu'à Nice, suggéra Poirot.

— En effet, acquiesça le commissaire. Il faut avouer qu'il a les nerfs solides !

— Selon vous, l'assassin est un vulgaire dévaliseur de train ?

Le commissaire haussa les épaules.

— Cela dépend. Retrouvons d'abord la femme de chambre. Peut-être a-t-elle toujours le sac de maroquin ; l'affaire devient alors un crime passionnel. Quant à moi, je crois plutôt au dévaliseur de trains. Depuis quelque temps ces bandits deviennent d'une audace effarante.

— Et vous, mademoiselle, demanda Poirot à Catherine, n'avez-vous rien entendu ni rien vu d'anormal pendant la nuit ?

— Rien.

Poirot se tourna vers le commissaire.

— Il est inutile de retenir mademoiselle plus longtemps, ce me semble.

— Qu'elle veuille bien nous laisser son adresse.

Catherine donna à M. Caux le nom de la villa de lady Tamplin.

— Voulez-vous me permettre de vous rendre visite, mademoiselle ? lui demanda Poirot en prenant congé d'elle. Peut-être possédez-vous de si nombreux amis que tout votre temps est déjà pris ?

— Au contraire, dit Catherine. Il me restera beaucoup de loisirs et je serais enchantée de vous revoir.

— Parfait. Cette affaire sera notre « roman policier » et ensemble nous en démêlerons l'énigme.

CHAPITRE XII

LA VILLA MARGUERITE

— Ainsi vous étiez en plein dans l'affaire ! ma chère Catherine ! Quelle émotion vous avez dû ressentir !

Lady Tamplin ouvrit tout grands ses yeux d'un bleu de porcelaine et poussa un petit soupir d'envie.

— Un vrai assassinat ! renchérit Mr Evans.

— Chubby ne pouvait s'imaginer ce que voulait la police. Je vois pour vous une magnifique occasion dont vous pourrez certainement tirer profit, ajouta lady Tamplin, un regard calculateur troublant la limpidité de ses yeux bleus.

Ils finissaient de déjeuner et Catherine, mal à l'aise, observait tour à tour ses hôtes : lady Tamplin à l'esprit pratique, Mr Evans, débitant d'un air radieux des réflexions naïves, et Lenox avec un sourire narquois sur son visage sombre.

— Vous avez eu de la veine, murmura Chubby. J'aurais voulu pouvoir vous suivre et assister à toute l'exhibition.

Catherine ne disait rien. Le commissaire de police ne lui avait point demandé le silence et il lui était impossible de ne point révéler à son hôtesse les faits saillants du crime ; elle préférait se taire, cependant.

— Oui, déclara lady Tamplin. On pourrait en tirer quelque chose de sensationnel... un petit article adroitement tourné. « Récit d'une voyageuse du Train Bleu. Lorsque je bavardais avec cette femme, j'étais loin de songer... » Quelque chose dans ce goût-là.

— Des sottises, dit Lenox.

— Vous n'avez pas idée de ce que les journaux paient pour un article d'actualité écrit par une dame de la haute société. Je conçois votre hésitation, ma chère Catherine. Racontez-moi la tragédie dans ses grandes lignes et je vous

promets d'en faire quelque chose de très bien. M. Haviland est un de mes bons amis et nous avons ensemble une petite combinaison. C'est du reste un homme charmant... pas journaliste pour un sou. Comment trouvez-vous mon idée, Catherine ?

— J'aime autant ne pas la suivre, déclara la jeune fille d'un ton brusque.

Ce refus déconcerta lady Tamplin. Elle soupira et réclama de nouveaux détails.

— Une très jolie femme, disiez-vous ? Qui cela peut-il bien être ? Avez-vous entendu son nom ?

— On l'a dit devant moi, mais je ne me rappelle plus. Je me trouvais trop émue.

— On le serait à moins, dit Evans ; cela a dû vous produire un terrible coup.

Même si Catherine s'était souvenue du nom de la victime, sans aucun doute ne l'aurait-elle pas révélé. L'interrogatoire de lady Tamplin l'irritait. Lenox, douée d'une certaine intuition, l'avait remarqué et avait offert à Catherine de lui montrer sa chambre.

Elle l'y laissa après lui avoir dit :

— Ne faites pas attention aux paroles de maman. Elle ne laisse échapper aucune occasion de gagner de l'argent.

Lenox redescendit dans la salle à manger où elle trouva sa mère et son beau-père en train de juger la nouvelle arrivée.

— Elle est présentable et très élégante, dit lady Tamplin.

— Avez-vous remarqué ses yeux ? demanda Mr Evans.

— Qu'importent ses yeux ? gourmanda lady Tamplin. Nous parlons de ce qui en vaut la peine.

— Entendu, dit Mr Evans, se retirant dans sa coquille.

— Elle ne me paraît pas très... malléable.

Lady Tamplin hésitait à employer ce mot.

— Elle possède toute la distinction d'une grande dame, comme on dit dans les livres, remarqua Lenox en faisant la grimace.

— Je lui trouve quelque étroitesse d'esprit.

— Sans doute essaieras-tu de le lui élargir, murmura Lenox, mais tu n’y réussiras pas. As-tu remarqué son obstination de tout à l’heure ?

— En tout cas, je ne la crois pas avare, dit lady Tamplin, pleine d’espoir. Quand on parle d’argent à certaines personnes elles semblent y attacher une importance capitale.

— Oh ! tu arriveras aisément à lui soutirer ce qu’il te plaira, dit Lenox. Après tout, c’est pour cela que tu l’as fait venir ici.

— N’est-ce pas ma cousine ?

— Votre cousine, dit Mr Evans. En ce cas, je devrais l’appeler par son prénom.

— Appelez-la comme vous voudrez, Chubby.

— Bien, dit Mr Evans. Savez-vous si elle joue au tennis ?

— Non, évidemment. Ne vous ai-je pas dit qu’elle était dame de compagnie ? Les dames de compagnie ne jouent ni au tennis, ni au golf, tout au plus jouent-elles au croquet. J’ai toujours entendu dire qu’elles passent leurs journées à tricoter et à laver les chiens.

— Vraiment ! dit Mr Evans.

Lenox grimpa à la chambre de Catherine.

— Puis-je vous aider ? demanda-t-elle pour la forme.

Catherine finissait de ranger ses affaires et remercia Lenox ; celle-ci s’assit au bord du lit et observa longuement leur invitée.

— Pourquoi êtes-vous venue ici ? dit-elle enfin. Je veux dire pourquoi avez-vous accepté de descendre chez nous ? Nous ne sommes pas de votre monde.

— Je désirais fréquenter la société, voilà tout.

— Ne faites pas la sotte, vous savez fort bien où je veux en venir. Je ne m’attendais pas du tout à vous trouver ainsi. Vous êtes bien habillée. Moi, la toilette ne me va pas. Je ne possède aucun chic, soupira Lenox. C’est regrettable, parce que j’aime les belles robes.

— Moi aussi, dit Catherine, mais jusqu’ici cela ne m’a servi à rien de les aimer. Comment trouvez-vous ce

costume ?

Avec un goût artistique, toutes deux critiquèrent les différents modèles choisis à Londres par Catherine.

— Je vous aime bien, Catherine, s'écria Lenox dans un de ses brusques accès de sympathie. Je venais vous mettre en garde contre maman, mais je vois que ce n'est point nécessaire. Vous êtes très franche, très droite et vous possédez un tas de qualités, vous n'êtes pas sottre. Oh ! la barbe ! Que me veut-on encore ?

La voix plaintive de lady Tamplin l'appela du vestibule.

— Lenox ! Derek vient de téléphoner. Il s'invite à dîner pour ce soir. Peut-on lui dire de venir ? N'y vois-tu aucun empêchement ?

L'ayant rassurée, Lenox, le visage radieux, revint dans la chambre de Catherine.

— Je suis bien contente de revoir ce vieux Derek. Il vous plaira certainement.

— Qui ça, Derek ?

— Le fils de lord Leconbury. Il a épousé une riche Américaine. Toutes les femmes en raffolent.

— Pourquoi ?

— Toujours pour la même raison : il est beau garçon et mauvais sujet. Toutes ont le béguin pour lui.

— Et vous ?

— Par moments. Quelquefois, je pense que j'aimerais épouser un gentil vicaire, vivre à la campagne et faire pousser des fleurs et des légumes dans des châssis. Un vicaire irlandais me conviendrait mieux, car il m'emmènerait à la chasse.

Après une minute ou deux, Lenox reparla de Derek :

— Je trouve Derek un peu bizarre. Dans sa famille, tous les hommes sont des joueurs insensés. Il paraît que ses ancêtres risquaient leurs femmes et leurs biens au jeu. Derek aurait fait un parfait voleur de grand chemin... joyeux et débonnaire à souhait.

Lenox se leva et se dirigea vers la porte.

— Je m'en vais. Descendez quand il vous plaira.

Demeurée seule, Catherine s'abandonna à ses pensées. À présent, elle se sentait très mal à l'aise dans ce milieu où elle venait de tomber. La façon dont ses hôtes accueillirent la nouvelle tragique du crime choquait sa délicatesse. Longuement, elle songea à la triste fin de la voyageuse. Certes, Catherine avait plaint cette femme dès l'abord, mais sa nature égoïste lui était vite apparue. Quelle que fût la détermination prise par la riche voyageuse, la mort était venue réduire à néant tous ses projets. Mort combien atroce ! Soudain revint à l'esprit de Catherine un petit fait qui lui avait échappé lors de son interrogatoire et qu'elle aurait dû peut-être confier à la police. Après tout, cela avait-il quelque importance ? Elle croyait pourtant avoir vu un homme pénétrant dans le compartiment de Mrs Kettering, mais une erreur est vite commise. Qui sait s'il ne s'agissait pas du compartiment voisin ? Le personnage entrevu ne pouvait être, assurément, un dévaliseur de trains. Elle se remémora sa physionomie, telle qu'elle lui était apparue à deux autres occasions, — une fois au Savoy, et l'autre fois, chez Cook. Sans doute se faisait-elle une illusion : cet inconnu n'était pas entré dans le compartiment de la morte et peut-être valait-il mieux qu'elle n'eût point signalé ce détail à la police. Pareille déposition aurait compliqué inutilement les choses.

Catherine descendit sur la terrasse, où elle retrouva les autres. À travers les branches de mimosa, elle promena, extasiée, son regard sur les eaux bleues de la Méditerranée. Ne prêtant qu'une oreille distraite aux vains propos de lady Tamplin, elle se félicita une fois de plus d'être venue dans ce ravissant pays, où elle oubliait si facilement sa morne existence à St Mary Mad.

Ce soir, elle portait la robe mauve, dénommée par la vendeuse à la silhouette de vieille marquise « Soupir d'Automne ».

Ayant souri à sa réflexion dans la glace elle descendit en proie, pour la première fois de sa vie, à une légère timidité.

La plupart des invités de lady Tamplin étaient déjà là. Le bruit constituait la note dominante des réunions de la villa Marguerite et le vacarme battait déjà son plein. Chubby s'empessa auprès de Catherine, lui offrit un cocktail et la prit sous sa protection.

— Ah ! vous voilà, Derek ! s'écria lady Tamplin comme le porte s'ouvrait devant le dernier invité. Nous allons enfin pouvoir nous mettre à table. Je meurs de faim !

Le regard de Catherine se dirigea vers l'autre bout de la salle. Ainsi, c'était là Derek ; elle constata qu'elle n'en était point surprise. Elle s'attendait à revoir cet homme qu'un curieux hasard avait déjà placé trois fois sur sa route. Il lui sembla qu'il la reconnaissait. Il s'arrêta brusquement en parlant à lady Tamplin, puis reprit la conversation avec effort. On se rendit à table, et Catherine se trouva placée à côté de lui. Le visage souriant, il se tourna vers elle.

— Je savais bien que je vous reverrais bientôt, mademoiselle, mais j'étais loin de me douter que ce serait à cette table. La première fois, c'était à l'hôtel Savoy, la seconde, dans les bureaux de Cook. Jamais deux sans trois, dit-on. N'allez pas affirmer que vous ne m'avez pas remarqué. Je serais forcé de vous contredire.

— Oh ! je vous ai bien vu, mais cette fois-ci n'est pas la troisième. C'est la quatrième. Je vous ai vu dans le Train Bleu.

— Dans le Train Bleu !

Sans qu'elle pût préciser la nature du changement survenu en cet homme, Catherine crut remarquer que ses paroles avaient produit sur lui une certaine impression. Derek lui demanda d'un ton insouciant :

— Que s'est-il passé ce matin ? Il paraît que quelqu'un est mort en route ?

— Oui, une femme est morte dans le Train Bleu, dit lentement Catherine.

— On ne devrait pas mourir en voyage. Pareil accident provoque toutes sortes de complications légales et internationales, et cela procure à la Compagnie une

excellente excuse pour faire arriver le train plus tard qu'à l'ordinaire.

Une Américaine de forte corpulence, assise de l'autre côté de la table, lui adressa la parole d'un ton assuré.

— Monsieur Kettering, je crois que vous m'avez oubliée. Vous m'aviez pourtant fait l'effet d'un galant homme !

Derek se pencha en avant pour lui répondre.

Catherine demeura abasourdie.

Kettering ! C'était bien le même nom ! Elle s'en souvenait à présent ! Quelle situation bizarre ! Elle avait vu cet homme entrer dans le compartiment de sa femme la nuit précédente. Il avait dû la quitter bien portante et dînait tranquillement sans songer le moins du monde à sa fin tragique. À coup sûr, cet homme ignorait tout du drame.

Un domestique se pencha vers Derek, lui tendit un billet et lui murmura quelques mots à l'oreille. S'excusant auprès de lady Tamplin, Derek lut le billet et une expression d'étonnement parut sur son visage.

— Voilà qui est extraordinaire, dit-il à son hôtesse. Excusez-moi, Rosalie, mais il faut que je m'en aille. Le préfet de police me demande de toute urgence. Au diable si je sais ce qu'il me veut !

— Vos péchés vous poursuivent jusqu'ici, remarqua Lenox.

— Il s'agit probablement d'une stupide formalité administrative, mais je cours de ce pas à la Préfecture. L'affaire est peut-être grave pour que l'on vienne me dénicher à table.

En riant, il recula sa chaise, se leva, et quitta la salle à manger.

CHAPITRE XIII

VAN ALDIN REÇOIT UN TÉLÉGRAMME

L'après-midi du 15 février, un épais brouillard jaune s'abattit sur Londres. Rufus Van Aldin, confortablement installé dans son appartement de l'hôtel Savoy, tirait le meilleur parti des conditions atmosphériques en travaillant deux fois plus qu'à l'ordinaire. Knighton s'en réjouissait. Depuis quelque temps son patron négligeait les affaires en cours et lorsqu'il le priait d'y apporter une solution rapide, Van Aldin le rabrouait d'un mot bref. Mais cette fois le millionnaire s'adonnait à la besogne avec un regain d'énergie et son secrétaire en profita pour liquider le courrier en souffrance. Toujours plein de tact, Knighton s'y prit si adroitement que Van Aldin ne s'en aperçut pas.

Malgré ses préoccupations d'ordre commercial, Van Aldin se laissait distraire par une remarque fortuite de son secrétaire. Peu à peu ce propos apparemment insignifiant prit des proportions considérables et s'imposa à son esprit.

Il écoutait les paroles de Knighton, l'air très intéressé comme d'habitude, mais ce qu'il disait entraît par une oreille et sortait par l'autre. Machinalement, il approuvait de la tête, et, comme Knighton classait quelques documents, Van Aldin lui demanda cette fois-ci à brûle-pourpoint :

— Pourriez-vous me répéter ce que vous disiez tout à l'heure, Knighton ?

— S'agit-il de ce litige ? demanda le secrétaire, pris au dépourvu et tenant en main un rapport de la Compagnie.

— Nullement. Ne disiez-vous pas avoir vu la femme de chambre de Ruth, hier soir, à Paris ? Je ne m'explique point

du tout cette rencontre. Vous devez faire erreur.

— Impossible, monsieur. Je lui ai même parlé.

— Où donc l'avez-vous vue ?

— Je venais de quitter vos clients et je revenais au Ritz pour reprendre mon sac de voyage avant le dîner, afin de rattraper le train de neuf heures à la gare du Nord. Au bureau de l'hôtel, j'aperçus une femme que je reconnus tout de suite pour la femme de chambre de Mrs Kettering. Je lui demandai donc si Mrs Kettering était descendue au Ritz.

— Cette question est naturelle de votre part. Alors elle vous répondit que Ruth avait continué son voyage jusqu'à la Riviera et l'avait envoyée au Ritz pour attendre ses ordres ?

— Parfaitement, monsieur.

— Parfaitement, bizarre ! À moins peut-être que cette femme ne se soit montrée impertinente ou grossière.

— En ce cas, Mrs Kettering l'aurait sûrement remerciée et lui aurait payé son billet de retour en Angleterre. Elle ne l'aurait certes pas laissée au Ritz.

— Non, en effet, murmura le millionnaire.

Il allait ajouter quelque autre remarque, mais se retint. Il estimait beaucoup Knighton et plaçait en lui une grande confiance, mais il ne pouvait tout de même pas discuter la conduite de sa fille avec son secrétaire. Le manque de franchise de Ruth l'avait déjà mortifié et ce renseignement, surpris par hasard, ne faisait qu'accroître ses soupçons.

Pourquoi Ruth s'était-elle débarrassée de sa femme de chambre à Paris ? Quel mobile l'avait poussée à agir ainsi ?

Pendant quelques minutes, il songea aux curieuses coïncidences nées du hasard. Comment serait-il venu à l'idée de Ruth que la première personne à qui parlerait sa domestique serait précisément le secrétaire de son père ? Ah ! voilà comment le destin se joue de nos projets et de quelle façon les secrets se dévoilent.

Il tressaillit à cette dernière pensée. Se cachait-il là-dessous quelque mystère ? Il redoutait de se poser pareille

question. La clef de l'énigme était, cela ne faisait pour lui aucun doute, Armand de la Roche.

Quelle amère déception pour Van Aldin, de savoir sa fille dupée par un tel individu ! Il dut cependant admettre qu'elle se trouvait en bonne compagnie, d'autres femmes intelligentes et distinguées s'étaient laissé prendre aux manières fascinantes de l'escroc. Les hommes voyaient clair dans son jeu, mais pas les femmes.

Il chercha une phrase susceptible d'apaiser les soupçons que pouvait concevoir son secrétaire.

— Ruth change d'avis à tout bout de champ, remarqua-t-il. Puis il ajouta d'un ton indifférent : la femme de chambre ne vous a fourni aucune explication pour... pour ce changement de programme ?

Knighton, s'efforçant de paraître aussi naturel que possible répondit :

— Elle m'a dit que Mrs Kettering avait rencontré par hasard une de ses connaissances.

— Ah bah !

L'oreille exercée de Knighton surprit une note d'inquiétude dans la voix de son patron.

— Un homme ou une femme ?

— Je crois bien qu'elle m'a parlé d'un homme, monsieur.

Les horribles appréhensions de Van Aldin se confirmaient. Il se leva et marcha d'un bout à l'autre de la pièce selon sa coutume, lorsqu'il était agité. Incapable de contenir davantage sa colère, il éclata.

— Où est l'homme capable de faire entendre raison à une femme ? Ces créatures sont dénuées de tout bon sens. Qu'on vienne encore me parler de l'intuition féminine ! Tous les gens d'expérience vous diront que la femme est une proie tout indiquée pour un filou. Pas une sur dix n'est capable de démasquer un aigrefin. Elles ne résistent pas à l'élégance ou aux paroles doucereuses d'un bellâtre. Si seulement je pouvais agir...

Il fut interrompu par l'arrivée du groom porteur d'un télégramme. Van Aldin l'ouvrit et son visage devint blême.

Pour ne point tomber il se retint au dossier d'une chaise et d'un geste congédia le messenger.

— Qu'y a-t-il, monsieur ? demanda Knighton en se levant vivement.

— Ruth ! proféra Van Aldin d'une voix rauque.

— Mrs Kettering ?

— Morte !

— Un accident de chemin de fer ?

Van Aldin hocha la tête.

— Non. D'après cette dépêche, on l'a également volée : ils ne le disent pas clairement, mais ma pauvre fille a été assassinée.

— Oh ! mon Dieu !

— Ce télégramme a été envoyé de Nice, par la police. Je vais m'y rendre tout de suite.

Toujours aussi empressé Knighton consulta la pendule.

— Le train quitte la gare de Victoria à une heure, monsieur.

— C'est cela. Vous m'accompagnerez, Knighton. Prévenez mon valet de chambre Archer et préparez votre valise. Veillez à ce que tout soit remis en ordre ici : pendant ce temps-là, je saute jusqu'à Curzon Street.

Le téléphone retentit et le secrétaire prit le récepteur.

— Allô ! Qui est à l'appareil ?

Puis, se tournant vers Van Aldin ;

— Mr Goby désire vous voir, monsieur.

— Goby ? Je ne puis le recevoir maintenant... Ma foi... Nous avons amplement le temps. Dites qu'on le fasse monter.

Van Aldin avait déjà recouvré son air calme et énergique. Peu de gens eussent remarqué son trouble au moment où il accueillit Mr Goby.

— Je n'ai que quelques minutes à vous consacrer, Goby. Avez-vous quelque chose d'important à m'apprendre ?

Mr Goby toussota.

— Il s'agit de Mr Kettering. Vous m'avez demandé de vous fournir des renseignements sur lui.

— Oui... et alors ?

— Mr Kettering a quitté Londres hier matin pour se rendre à la Riviera.

— Que dites-vous ? demanda Mr Van Aldin.

Mr Goby dut être frappé par le son de sa voix. Ce digne gentleman se départit de son flegme habituel, et lança un coup d'œil au millionnaire.

— Quel train a-t-il pris ? interrogea Van Aldin.

— Le Train Bleu, monsieur.

Mr Goby toussa de nouveau et ajouta, en regardant la pendule de la cheminée :

— Mlle Mireille, la danseuse du Parthénon a pris le même train.

CHAPITRE XIV

LA DÉPOSITION D'ADA MASON

— Monsieur, je ne saurais trop vous exprimer notre horreur, notre consternation et toute la profonde sympathie que nous éprouvons à votre égard.

En ces termes, M. Carrège, juge d'instruction, s'adressait à Van Aldin. M. Caux, le commissaire, approuvait ces paroles par de légers mouvements de tête. D'un geste brusque, Van Aldin repoussa horreur, consternation et sympathie. La scène se passait dans le bureau du juge d'instruction à Nice. Outre M. Carrège, M. Caux et Van Aldin dans la pièce se trouvait un autre personnage, qui prit la parole.

— M. Van Aldin désire qu'on agisse vite.

— Oh ! pardon ! dit le commissaire, je ne vous ai pas encore présenté : Monsieur Van Aldin, voici M. Hercule Poirot, dont vous avez certainement déjà entendu parler. Bien qu'il soit en retraite depuis plusieurs années, sa renommée égale celle du plus célèbre des détectives de ce temps.

— Enchanté de faire votre connaissance, monsieur Poirot, dit M. Van Aldin, proférant machinalement cette formule banale qu'il avait mise depuis longtemps au rancart. Ainsi, vous n'exercez plus votre profession ?

— En effet, monsieur. Je goûte les joies de ce monde, dit le petit homme avec un geste grandiloquent.

— M. Poirot voyageait justement dans le Train Bleu, expliqua le commissaire, et il a bien voulu nous aider de sa haute compétence.

— Monsieur Poirot, je suis très riche et il paraît qu'un homme riche croit pouvoir acheter l'univers. Erreur. Dans ma partie, je suis un grand homme et rien n'empêche un

grand homme de demander une faveur à un autre grand homme.

Poirot approuva d'un signe de tête.

— Voilà qui est bien parlé, monsieur Van Aldin. Je me mets à votre entière disposition.

— Je vous remercie, dit Van Aldin. Faites appel à mes services quand vous voudrez, vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. Et maintenant, messieurs, au travail !

— Procédons d'abord à l'interrogatoire de la femme de chambre, Ada Mason, proposa le commissaire. Elle est arrivée, si je ne me trompe ?

— Oui, répondit Van Aldin. En passant par Paris, nous l'avons amenée avec nous. La mort de sa maîtresse l'a bouleversée, mais elle nous a fourni un récit assez incohérent des événements.

— Faites-la entrer, dit M. Carrège.

Il pressa sur le bouton d'appel et, quelques minutes après, Ada Mason était introduite dans le bureau.

Correctement vêtue de noir, elle avait le bout du nez rouge. Au lieu des gants gris qu'elle portait durant le voyage, elle portait une paire de gants noirs en peau de suède. Elle promena un regard inquiet autour de la pièce et parut soulagée par la présence du père de sa maîtresse.

Les manières affables, que se flattait de posséder le juge d'instruction, mirent tout de suite la domestique à son aise. Poirot, qui servait d'interprète, y contribua grandement et rassura l'Anglaise par son attitude bienveillante.

— Vous vous appelez bien Ada Mason, n'est-ce pas ?

— Ada Béatrice sont mes noms de baptême, répondit Mason avec affectation.

— Bien... Nous comprenons que ce drame vous bouleverse.

— Oh ! oui ! monsieur. J'ai servi beaucoup de dames, et je crois qu'on n'a jamais eu à se plaindre de moi. Jamais je n'aurais imaginé qu'une chose pareille pût arriver dans une de mes places.

— Non, bien sûr que non, assura M. Carrège.

— Évidemment, j'ai déjà lu des histoires semblables dans les journaux du dimanche. Alors, je me suis toujours figurée que ces trains étrangers...

Soudain elle contint le flot de ses paroles, se souvenant que les hommes à qui elle parlait appartenaient au même pays que ces trains.

— Reprenons l'affaire dès le début, prononça M. Carrège. À ce qu'il me semble, il n'était nullement question de votre arrêt à Paris lors de votre départ de Londres ?

— Non, monsieur. Ma maîtresse et moi nous devons nous rendre directement à Nice.

— Est-ce la première fois que vous accompagniez votre maîtresse à l'étranger ?

— Oui, monsieur. D'ailleurs, je ne suis à son service que depuis deux mois.

— Paraissait-elle dans son état normal au début du voyage ?

— Elle paraissait inquiète. Tout l'irritait et elle se montrait exigeante.

— À quel moment avez-vous été prévenue que vous restiez à Paris ?

— À un endroit appelé la gare de Lyon. Ma maîtresse voulait descendre du train pour se promener sur le quai. À l'instant où elle sortait dans le couloir, elle poussa une exclamation et revint dans le compartiment avec un monsieur. Elle ferma la porte de communication entre nos deux compartiments, de sorte que je ne vis et n'entendis rien de ce qui se passa entre eux. Soudain elle rouvrit la porte et m'annonça qu'elle venait de changer d'avis. Elle me donna de l'argent, me dit de quitter le train et de me rendre au Ritz. Elle ajouta qu'on la connaissait très bien dans cet hôtel où l'on me donnerait facilement une chambre. Je devais attendre ses instructions qu'elle m'enverrait par téléphone. J'eus à peine le temps de rassembler mes bagages et de sauter du train qu'il se remettait en marche. Je dus me presser.

— Où se trouvait ce monsieur pendant que Mrs Kettering vous parlait ?

— Dans l'autre compartiment, monsieur. Il regardait par la fenêtre.

— Pourriez-vous nous donner son signalement ?

— Ma foi, monsieur, je ne l'ai pas bien vu. Il me tournait le dos presque tout le temps. C'était un grand brun ; autant que je m'en souviens, il portait un pardessus bleu foncé et un chapeau gris.

— Cet homme voyageait-il dans le train auparavant ?

— Je ne crois pas, monsieur. Pour moi, il était venu voir Mrs Kettering à son passage à la gare de Lyon. Mais je ne saurais l'affirmer.

M. Carrège aborda un autre sujet.

— Plus tard, dans la soirée, votre maîtresse a demandé au conducteur de ne pas la réveiller de bonne heure le lendemain matin. Était-ce dans ses habitudes de se lever tard ?

— Oh ! oui ! monsieur. Madame ne prenait jamais de petit déjeuner. Elle dormait peu la nuit et aimait rester au lit le matin.

— Parmi ses bagages se trouvait un sac en maroquin rouge, n'est-ce pas ? Un grand écrin à bijoux ?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous emporté ce sac au Ritz ?

— Moi, emporter l'écrin de ma maîtresse au Ritz ? Vous n'y songez pas, monsieur, protesta Mason, frémissante d'indignation.

— Alors, vous l'avez laissé dans le train ?

— Oui, monsieur.

— Savez-vous si votre maîtresse prenait beaucoup de bijoux avec elle ?

— Pas mal, monsieur. Par moments, j'en étais même ennuyée, avec toutes ces vilaines histoires de bandits qu'on lit dans les journaux. Je sais que les bijoux étaient assurés, tout de même cela me semblait bien risqué de porter ce sac

en voyage. Ma maîtresse me disait qu'à eux seuls, les rubis valaient plusieurs centaines de mille livres sterling.

— Les rubis ! Quels rubis ? hurla Van Aldin.

Mason se tourna vers lui.

— Je crois que c'est vous qui les lui aviez donnés, monsieur, tout dernièrement.

— Comment ! Vous dites qu'elle emportait ces rubis avec elle ? Je lui avais pourtant recommandé de les déposer à la banque.

Mason fit entendre un toussotement discret, qui, apparemment, constituait un des artifices de son métier de femme de chambre. Cette fois, il en disait long. Mieux qu'aucune parole, il exprimait clairement que la maîtresse de Mason n'avait jamais écouté que son caprice.

— Elle devenait folle ? marmotta Van Aldin, Que se passait-il dans sa tête ?

À son tour, M. Carrège émit une petite toux également significative qui attira sur lui l'attention de Van Aldin.

— Pour le moment, mademoiselle, c'est tout ce que nous désirons vous demander, dit M. Carrège à Mason. Si vous vouliez bien passer dans la pièce à côté, on va vous lire l'interrogatoire que vous signerez.

Mason sortit escortée d'un greffier.

— Eh bien ? demanda Van Aldin au magistrat.

M. Carrège ouvrit un des tiroirs de son bureau, y prit une lettre et la tendit à Van Aldin.

— Voici ce que nous avons trouvé dans le sac à main de Madame.

Van Aldin lut :

Chère amie,

Je vous obéirai et m'efforcerai d'être prudent et discret... choses bien haïssables pour un ami. Il n'eût peut-être pas été très prudent de nous installer à Paris, mais les Îles d'Or se trouvent très éloignées de notre monde, et, soyez tranquille, personne n'en saura jamais rien.

Vous êtes infiniment adorable de vous intéresser à mes recherches sur ces fameux bijoux. Ce sera pour moi un rare privilège de voir et de toucher ces rubis historiques. Dans mon livre, je consacre précisément tout un chapitre au « Cœur de Feu ».

Ma bien-aimée, nous vivons heureux ensemble et je m'efforcerai de vous faire oublier ces longues années de séparation. Celui qui vous adore.

Armand.

CHAPITRE XV

LE COMTE DE LA ROCHE

Van Aldin lut cette lettre en silence. Son visage s'empourpra de colère. Les hommes qui l'observaient virent les veines de son front se gonfler et ses grandes mains se crispier. Sans proférer une parole, il rendit la lettre. M. Carrège considérait attentivement son pupitre, M. Caux levait les yeux au plafond et M. Poirot enlevait avec un soin extrême un grain de poussière sur la manche de son pardessus. Faisant preuve d'un tact parfait, aucun de ces messieurs ne regarda Van Aldin.

M. Carrège, soucieux de remplir les devoirs de sa profession aborda le sujet délicat.

— Monsieur, peut-être connaissez-vous l'auteur de cette lettre ?

— Oui, je le connais, répondit Van Aldin.

Sa réponse tomba sur les auditeurs comme un coup de massue.

Le juge d'instruction lança à Van Aldin un regard interrogateur.

— C'est un filou qui se fait appeler le comte de la Roche.

Il y eut une pause. Puis M. Poirot se pencha en avant, redressa la position d'une règle sur le bureau du juge, et dit au millionnaire :

— Monsieur Van Aldin, nous comprenons toute la douleur que vous éprouvez à parler de ces choses ; mais, croyez-moi, cher monsieur, l'heure n'est plus aux réticences. Si vous voulez que nous retrouvions le coupable, confiez-nous tout ce que vous savez. Un instant de réflexion vous suffira pour vous convaincre de cette nécessité.

Pendant un moment, Van Aldin se tut. Puis, avec une répugnance visible, il hocha la tête.

— Vous avez bien raison, monsieur Poirot. Ce que vous exigez est terrible, mais je ne dois rien cacher à la justice.

Le commissaire poussa un soupir de soulagement. Le juge d'instruction se renversa sur le dossier de son fauteuil et rajusta son lorgnon sur son nez long et mince.

— Monsieur Van Aldin, peut-être consentirez-vous à nous dire tout ce que vous savez de cet homme ? demanda-t-il.

— L'histoire remonte à une douzaine d'années. Romanesque, comme toutes les jeunes filles de son âge, ma petite Ruth s'amouracha du comte de la Roche pendant un séjour qu'elle fit à Paris. Peut-être connaissez-vous cet individu ?

Le commissaire et Poirot acquiescèrent d'un signe de tête.

— Il se fait appeler le comte de la Roche, reprit Van Aldin, mais je doute tort qu'il ait droit à ce titre.

— Son nom ne doit certainement pas figurer dans le Gotha, remarqua le commissaire.

— Cet homme n'est qu'un gredin. Bien fait de sa personne, il exerce une réelle fascination sur les femmes. Ruth ne tarda pas à s'en éprendre, mais j'y mis le holà.

— Oh ! nous connaissons le comte de la Roche de longue date, confirma le commissaire. Nous voudrions bien le tenir sous les verrous, mais il demeure insaisissable. Il s'attaque toujours aux dames de la haute société. S'il les fait chanter, elles ne s'en vantent point et n'osent porter plainte, de peur de passer pour folles aux yeux du monde ; et, chose étrange, cet individu possède, comme vous le dites, un grand pouvoir sur les femmes.

— Je le crois bien, dit le millionnaire. Comme je vous l'expliquai tout à l'heure, j'obligeai ma fille à rompre avec ce coquin. Un an après, elle fit la connaissance du fils de lord Leconbury et l'épousa. Je m'imaginai que tout était fini entre le comte et ma fille, lorsque, il y a une semaine, je

découvris que ma fille continuait à le voir et qu'ils se rencontraient souvent à Londres et à Paris. Je lui reprochai son imprudence, car il faut que je vous le dise, messieurs, sur mon conseil, ma fille se décidait à intenter une instance en divorce contre son mari.

— Voilà qui est très intéressant, murmura Poirot, les yeux levés au plafond.

Van Aldin le regarda, avant de continuer.

— Je lui fis remarquer la folie qu'elle commettait en revoyant le comte, étant donné les circonstances. Je m'imaginai qu'elle adoptait mon point de vue.

Le juge d'instruction toussota.

— D'après une lettre... commença-t-il.

Il n'alla pas plus loin.

Van Aldin, la mâchoire menaçante, l'interrompit.

— Je sais. Inutile de nous leurrer. Il est clair que Ruth avait pris ses dispositions pour venir à Paris retrouver le comte de la Roche. Après mes avertissements, elle a écrit au comte pour lui suggérer un autre lieu de rendez-vous.

— Et ils n'auraient pu choisir de site plus charmant et plus idyllique que ces îlots situés en face d'Hyères.

— Comment Ruth a-t-elle commis une telle imprudence ? s'exclama Van Aldin, d'un ton amer. Le paragraphe de cette lettre où il est question d'études sur les bijoux me donne à croire que depuis longtemps il convoitait le collier.

— Ces rubis possèdent une renommée mondiale, remarqua Poirot. À l'origine, ils faisaient partie des bijoux de la Couronne de Russie ; uniques en leur genre, ils valent des sommes fabuleuses. Le bruit a couru qu'ils sont devenus la propriété d'un Américain. Devons-nous conclure, monsieur, que vous êtes l'acquéreur ?

— Oui. Je les ai achetés à Paris, il y a dix jours.

— Excusez-moi, monsieur ; mais il me semble que les négociations duraient depuis un certain temps ?

— Depuis plus de deux mois. Pourquoi cette question, monsieur Poirot ?

— Parce que ces tergiversations permettent à la bande d'escrocs internationaux, sans cesse à l'affût, de se procurer certains renseignements intéressants. Nombre de filous suivent toujours la piste des bijoux de cette valeur.

— Je me souviens, dit Van Aldin, qu'en remettant ce collier à ma fille, je lui conseillai en manière de plaisanterie, de ne point les emporter avec elle à la Riviera, car je ne voulais pas qu'elle courût le risque d'être volée et assassinée à cause de ce bijou. Qui aurait cru que mes craintes se réaliseraient ?

Au bout d'un moment de silence ému, M. Poirot prononça d'un air détaché :

— Mettons un peu d'ordre dans nos idées. Voici, d'après mon hypothèse, l'enchaînement des faits. Le comte de la Roche savait que vous étiez l'acheteur du collier. Par un simple stratagème, il décida Mrs Kettering à prendre avec elle ses bijoux. L'homme que Mason a vu dans le train à Paris, était donc le comte de la Roche.

Les trois autres approuvèrent ce raisonnement d'un signe de tête.

— Mrs Kettering est d'abord gênée de le voir, poursuit Poirot. Mais elle résout promptement le problème. Elle se débarrasse de Mason et commande un panier-dîner. Suivant la déposition du conducteur, cet employé a préparé seulement la couchette du premier compartiment, mais sans pénétrer dans l'autre, où un homme pouvait fort bien se tenir caché. Jusqu'ici le comte n'a été vu que par Mrs Kettering. Il a pris soin de dissimuler son visage à la femme de chambre. Tout ce qu'elle peut dire, c'est qu'il était grand et brun ; signalement, vous le reconnaîtrez avec moi, des plus vagues. Ils se trouvaient seuls... et le train fuit dans la nuit. Pas de cris, pas de lutte, car cet homme, croit-elle, l'aime.

Poirot adressa à Van Aldin un regard plein de sympathie.

— La mort, monsieur, a été instantanée. Nous n'insisterons pas. Le comte s'empare de l'écrin rouge qu'il connaît déjà. Bientôt le train arrive à Lyon.

— Dans cette gare, il lui est facile de s'échapper, dit M. Carrège. Le conducteur descend et l'assassin quitte le train sans être vu. Il reprend un autre train pour Paris ou toute autre destination. Le tour est joué et le crime imputé à de vulgaires dévaliseurs de trains. Sans cette lettre retrouvée dans le sac à main de Mrs Kettering, on ne parlait même pas du comte.

— Il a sûrement oublié de fouiller ce sac, déclara le commissaire.

— Sans doute croyait-il qu'elle avait détruit cette lettre. C'était une imprudence énorme de la conserver.

— Le comte aurait dû prévoir cette éventualité.

— Vous voulez dire ?

— Nous sommes d'accord sur ce point que le comte connaissait bien les femmes. Possédant ce sujet à fond, comment n'a-t-il pas prévu que Mrs Kettering pouvait garder sa lettre ?

— Oui... oui... il y a du vrai là-dedans, dit le juge d'instruction. Toutefois, en ces moments-là, un homme perd la maîtrise de soi-même ; il ne raisonne plus de sang-froid. Si nos criminels conservaient leur jugement et agissaient avec réflexion, comment réussirions-nous à les prendre ?

Poirot sourit.

— L'affaire me semble très claire, dit le juge, mais difficile à établir. Le comte vous glissera entre les mains, et à moins que la femme de chambre ne puisse l'identifier...

— Ce qui est peu vraisemblable, remarqua Poirot.

— En effet... en effet... murmura M. Carrège. Je prévois bien des difficultés.

— S'il était l'assassin... commença Poirot.

M. Caux l'interrompt.

— Si... vous mettez un *si* ?

— Oui, monsieur le commissaire, je dis *si*.

L'autre le dévisagea longuement.

— Après tout, dit-il enfin, vous avez raison. Ne précipitons pas les événements. Le comte s'est peut-être préparé un alibi, auquel cas nous aurions l'air d'imbéciles.

— Oh ! ça, par exemple, je n’y attache aucune importance ! S’il a commis le crime, il s’est naturellement réservé un alibi. Un homme de cette espèce ne néglige aucune précaution. J’ai dit si pour une tout autre raison.

— Laquelle ?

— Une raison d’ordre psychologique, déclara avec emphase M. Poirot.

— Expliquez-nous, demanda le commissaire.

— La psychologie s’avère en défaut dans le cas présent. Le comte est un filou... oui. Un escroc... oui. Un homme qui vole les femmes... oui encore. Il convoitait les bijoux de Mrs Kettering. Aucun doute là-dessus. Est-il homme à commettre un meurtre ? Je vous affirme que non. Un coquin de son espèce reste toute sa vie un lâche. Il n’opère qu’à bon escient, il joue ses coups en dessous, en toute sécurité, mais ne tue pas ! Non, cent fois non ! répétait M. Poirot, hochant la tête d’un air mécontent.

Le juge d’instruction ne semblait guère disposé à se ranger à cet avis.

— Tôt ou tard, ces gens-là perdent la tête et vont trop loin, remarqua-t-il judicieusement. Tel est sans doute le cas du comte. Sans vouloir vous contredire, monsieur Poirot...

— J’énonçais seulement une opinion, expliqua Poirot. L’affaire a été confiée à vos soins et vous ferez de ma suggestion ce que bon vous semblera.

— Selon moi, déclara M. Carrège, le comte de la Roche est l’homme que nous devons retrouver. N’êtes-vous pas de mon avis, monsieur le commissaire ?

— Parfaitement.

— Et vous, monsieur Van Aldin ?

— Oui, cet homme est un fieffé coquin, j’en suis persuadé.

— Il sera difficile de mettre la main dessus, je le crains fort, dit le magistrat, mais nous nous y emploierons de notre mieux. Des instructions téléphoniques partiront immédiatement.

— Permettez-moi de vous éviter ce dérangement, dit Poirot.

— Vous dites ?

Les trois autres dévisageaient M. Poirot, qui souriait d'un air radieux.

— Mon métier exige que je sois renseigné sur beaucoup de choses, expliqua-t-il. Le comte est un homme très intelligent. Il est en ce moment à Antibes, dans une villa qu'il a louée, la villa Marina.

CHAPITRE XVI

POIROT DISCUTE L'AFFAIRE

Le juge d'instruction et le commissaire considérèrent le petit détective avec un étonnement mêlé de respect. Certes, Poirot venait de leur damer le pion.

— Monsieur Poirot, dit le commissaire en riant, vous en savez plus long que la police.

Poirot leva les yeux au plafond, en affectant un air modeste.

— Que voulez-vous ? J'ai la manie de m'occuper des affaires d'autrui. Le temps ne me fait pas défaut. Je ne suis point surchargé de besogne.

Le commissaire secoua la tête et courba les épaules sous le fardeau accablant de ses soucis.

— Tel n'est pas mon cas, déclara-t-il.

Poirot se tourna vers Van Aldin.

— Monsieur, êtes-vous certain que le comte de la Roche soit le meurtrier ?

— Oui. Tout semble l'accuser.

La réponse hésitante de l'Américain attira l'attention du juge. Van Aldin, sentant peser sur lui l'œil inquisiteur du magistrat, fit un effort pour demander :

— Avez-vous vu mon gendre ? Il est à Nice en ce moment, paraît-il. Vous lui avez sans doute annoncé la nouvelle ?

— Certainement, monsieur. Savez-vous que Mr Kettering voyageait dans le Train Bleu cette nuit-là ?

— Je l'ai appris au moment de quitter Londres.

— Il prétend, ajouta le juge, qu'il ignorait la présence de sa femme dans le train.

— Je le croirais volontiers, répliqua Van Aldin. Il eût été plutôt désagréablement surpris de rencontrer sa femme

durant le voyage.

Les trois hommes lui adressèrent un regard interrogateur.

— Je vais vous parler franchement, messieurs. Personne ne sait les humiliations qu'a dû subir ma pauvre enfant. Derek Kettering ne voyageait pas seul. Une femme l'accompagnait.

— Ah ?

— Oui, Mireille. Une danseuse très connue à Londres.

M. Carrège et le commissaire échangèrent des regards significatifs. M. Carrège se renversa sur le dossier de son fauteuil, joignit les mains et soupira.

— Ah ! Tout finit par se savoir ! Cette femme est très connue.

— Et elle a ruiné pas mal d'hommes, ajouta tout bas M. Poirot.

Le visage de Van Aldin s'empourpra. Le buste penché en avant, il assena un coup de poing sur la table.

— Mon gendre est un scélérat !

Les yeux embrasés de colère, il observa l'effet de ses paroles sur son auditoire.

— Certes, il possède un physique agréable et des manières enjôleuses. Je m'y suis laissé prendre moi-même. Il a sûrement joué la comédie de la douleur lorsque vous lui avez appris la mort de sa femme... à moins qu'il ne fût déjà au courant du drame.

— Il a paru tout à fait surpris et atterré.

— Le fieffé hypocrite ! Je suppose qu'il a exprimé un vif chagrin ?

— N...on, répondit le commissaire circonspect, pas à mon avis. Qu'en pensez-vous, monsieur Carrège ?

Le juge joignit les mains et ferma les yeux à demi.

— Ma foi, il m'a paru stupéfait, bouleversé d'horreur... mais il n'a point manifesté une profonde douleur.

Hercule Poirot prit ensuite la parole.

— Monsieur Van Aldin, permettez-moi de vous demander si Mr Kettering tire un profit quelconque de la mort de sa

femme ?

— Oui, il hérite de deux millions.

— Deux millions de dollars ?

— Non. Deux millions de livres sterling. J'ai donné cette somme à Ruth le jour de son mariage. Elle n'a pas fait de testament et, comme elle ne laisse pas d'enfants, la dot, suivant la loi anglaise, revient à son mari.

— D'avec qui elle était précisément sur le point de divorcer, murmura Poirot.

Le commissaire se tourna vers le détective.

— Vous dites ?

— Rien. Je juxtapose les faits, voilà tout.

Van Aldin l'observait. Bientôt le petit homme se leva.

— Monsieur le juge, je ne vous suis plus guère utile pour l'instant, dit-il, en s'inclinant poliment devant le magistrat. Vous serez bien aimable de me tenir au courant des événements.

— Certainement, monsieur, certainement.

Van Aldin se leva à son tour.

— Vous n'avez plus besoin de moi ?

— Non, monsieur, ces renseignements nous suffisent pour le moment.

— En ce cas, j'accompagne M. Poirot, s'il n'y voit pas d'inconvénient.

— Enchanté, monsieur, lui répondit aimablement le détective.

Van Aldin alluma un énorme cigare, et en offrit un à Poirot. Celui-ci refusa et fuma une de ses minuscules cigarettes. Doué d'une étonnante force de caractère, Van Aldin semblait avoir recouvré son calme habituel. Après avoir marché en silence pendant une minute ou deux, le millionnaire dit à son compagnon :

— Ainsi, monsieur Poirot, vous n'exercez plus votre profession de détective ?

— En effet, monsieur, je me repose à présent.

— Cependant, tout à l'heure vous secondiez la police dans ses recherches.

— Monsieur, un docteur témoin d'un accident passera-t-il son chemin en disant : « J'ai abandonné ma profession, je continue ma promenade », tandis qu'à ses pieds un homme baigne dans son sang ? Non, n'est-ce pas ? Ah ! si j'avais été déjà installé à Nice et que la police fût venue me demander de l'aider, j'aurais refusé net. Mais il semblerait que le bon Dieu m'eût placé là juste au moment voulu.

— Vous étiez dans le train, dites-vous ? Alors, vous avez visité le compartiment ?

Poirot fit un signe affirmatif.

— Sans doute avez-vous découvert certains détails significatifs ?

— Oui.

— Vous comprenez où je veux en venir ? La culpabilité du comte de la Roche semble plausible, mais je ne suis pas un naïf, monsieur Poirot. Depuis une heure, je vous observe et je devine que pour une raison connue de vous seul, vous suivez une autre piste.

— Je me trompe peut-être.

— Monsieur Poirot, accepteriez-vous de travailler pour moi ?

— Pour vous, personnellement ?

— C'est bien mon idée.

Poirot garda le silence pendant un instant, puis il demanda au millionnaire :

— Ne redoutez-vous pas les résultats de mon enquête ?

— Je veux avant tout connaître le meurtrier.

— Bien. J'accepte, à condition que vous répondiez franchement à mes questions.

— Cela va de soi.

Poirot changea d'attitude ; il devint brusquement un homme d'affaires à l'esprit pratique.

— Au sujet de ce divorce, est-ce vous qui avez poussé votre fille à le demander ?

— Oui.

— Quand cela ?

— Voilà une dizaine de jours. Dans une de ses lettres, elle se plaignait de l'inconduite de son mari. J'allai la voir et lui exposai que le divorce était le seul remède efficace.

— Qu'avait-elle à reprocher à son époux ?

— Il s'affichait partout en compagnie d'une femme très connue et de mœurs légères... celle dont nous parlions tout à l'heure... Mireille.

— Ah ! la danseuse ! Et Mrs Kettering s'en offusquait ? Aimait-elle donc son mari ?

— Euh ! Je ne l'affirmerai point.

— Ce n'était donc pas son cœur qui souffrait, mais plutôt sa fierté : vous le jugez ainsi, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est bien cela.

— Leur union n'a sans doute pas été heureuse dès le début ?

— Derek Kettering, foncièrement mauvais, est incapable de faire le bonheur d'une femme.

— En un mot, c'est un triste sire.

— Vous pouvez le nommer ainsi.

— Bien. Vous conseillez donc à Mrs Kettering de divorcer, elle y consent. Vous consultez vos hommes d'affaires. Quand Mr Kettering apprend-il cette nouvelle ?

— Je l'ai appelé pour lui faire part moi-même de la décision que j'avais prise.

— Et qu'a-t-il dit ?

Le visage de Van Aldin s'assombrit au souvenir de l'attitude insolente de Derek.

— Il a été d'une impudence diabolique.

— Excusez-moi, monsieur, mais a-t-il fait allusion au comte de la Roche ?

— Sans nommer ce personnage, il m'a fait comprendre qu'il était au courant de l'affaire.

— Si ma question ne vous paraît pas indiscreète, voulez-vous m'exposer la situation financière de Mr Kettering à ce moment ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? demanda Van Aldin après une courte hésitation.

— Il m'eût semblé tout naturel que vous fussiez renseigné là-dessus.

— Vous avez raison, je l'ai fait, et on m'a appris que Kettering était à fond de cale.

— Et maintenant il hérite de deux millions de livres ! La vie est bizarre... ne trouvez-vous pas ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je philosophe en ce moment, dit Poirot. Mais, revenons à Mr Kettering. Acceptait-il de bon gré l'idée de son divorce ?

Van Aldin ne répondit pas tout de suite.

— J'ignore quelles étaient ses intentions.

— Ne l'avez-vous pas revu ?

De nouveau Van Aldin fit une pause.

— Non, dit-il enfin.

Poirot s'arrêta net, tira son chapeau et tendit la main.

— Au revoir, monsieur. Je ne puis rien faire pour vous.

— Que dites-vous là ? demanda Van Aldin furieux.

— Si vous ne me parlez pas franchement, je ne puis vous rendre le service que vous attendez de moi.

— Je ne sais à quoi vous voulez en venir.

— Vous me comprenez fort bien, monsieur Van Aldin. Sachez que vous pouvez compter entièrement sur ma discrétion.

— Alors ! c'est entendu. J'ai répondu avec certaines réticences à votre dernière question, je l'avoue. J'ai été une seconde fois en rapport avec mon gendre.

— Hein ?

— Pour être plus exact, j'ai envoyé mon secrétaire, le major Knighton. Il lui offrait, de ma part, une somme de cent mille livres sterling s'il laissait se poursuivre le divorce sans défendre sa cause.

— La somme était coquette. Qu'a répondu monsieur votre gendre ?

— Il m'a fait dire que je pouvais aller au diable.

— Ah !

Poirot ne trahit aucune surprise. Méthodiquement, il évalua et classa les faits dans son cerveau.

— Mr Kettering a déclaré à la police qu'il n'a point vu sa femme et ne lui a pas parlé durant le voyage. Êtes-vous disposé à l'admettre, monsieur Van Aldin ?

— Certes. Il a même dû mettre tous ses soins à l'éviter.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il se trouvait en compagnie de cette femme.

— Mireille ?

— Précisément.

— Comment le savez-vous ?

— Je l'ai fait surveiller et on m'a informé qu'ils étaient partis par le même train.

— Je comprends. En ce cas, il n'aurait pas cherché à revoir Mrs Kettering.

Le petit homme demeura un moment silencieux et Van Aldin le laissa à sa méditation...

CHAPITRE XVII

UN ARISTOCRATE

— George, avez-vous déjà été à la Riviera ? demanda Poirot à son valet de chambre, le lendemain matin.

George, un Anglais de pure race, au visage impassible, répondit :

— Oui, Monsieur. J’y suis allé il y a deux ans, lorsque j’étais au service de lord Edward Frampton.

— Et aujourd’hui, murmura son maître, vous êtes chez Hercule Poirot. Comme on monte dans la vie !

Le valet ne répondit point à cette observation. Après une pause raisonnable, il demanda :

— Monsieur portera-t-il son costume marron ? Le vent est un peu frais ce matin.

— Il y a une tache de graisse sur le gilet, objecta Poirot. Un morceau de « filet de sole à la Jeannette » y a échoué mardi dernier, lorsque je déjeunais au Ritz.

— La tache ne s’y trouve plus, Monsieur. Je l’ai enlevée.

— Très bien ! Je suis content de vous, George.

— Merci, Monsieur.

— Excusez-moi, George, continua Poirot, l’air rêveur. Supposons que vous occupiez le même rang social que votre ancien maître, lord Edward Frampton. Ruiné, vous épousez une femme extrêmement riche, et votre épouse, pour d’excellentes raisons, veut ensuite divorcer. Que feriez-vous ?

— Je m’efforcerais de la faire changer d’idée, Monsieur.

— Par quels moyens ? La persuasion ou la violence ?

George parut scandalisé.

— Excusez-moi, Monsieur, mais un gentleman de l’aristocratie ne se conduit pas comme un boutiquier de Whitechapel. Il ne commettrait aucune vilénie.

— Vous croyez, George ? Je n'en suis pas si certain. Enfin, peut-être avez-vous raison ?

On frappa à la porte. George l'entrebâilla de quelques centimètres. Un dialogue à voix basse s'ensuivit, puis le valet revint vers Poirot.

— Un billet pour vous, Monsieur.

Poirot l'ouvrit. Il venait du commissariat de police.

Nous allons procéder à l'interrogatoire du comte de la Roche et le juge d'instruction désire que vous y assistiez.

— Vite, mon costume, George ! Je suis très pressé.

Un quart d'heure après, tiré à quatre épingles, dans un complet marron, Poirot pénétra chez le juge d'instruction. Le commissaire s'y trouvait déjà. M. Carrège et M. Caux accueillirent M. Poirot avec empressement.

— Cette affaire est déconcertante, avoua M. Caux.

— Il paraît que le comte arriva à Nice la veille de l'assassinat.

— S'il en est ainsi, les choses s'arrangent pour lui, remarqua Poirot.

M. Carrège s'éclaircit la gorge.

— Nous ne pouvons accepter cet alibi qu'après une sérieuse enquête, déclara-t-il.

Il secoua la clochette posée sur sa table de travail.

Bientôt l'on vit entrer un homme brun, de taille élancée, d'allure hautaine et d'une élégance raffinée. Le comte possédait un air si aristocratique qu'il eût semblé pure hérésie de chuchoter qu'il était le fils d'un obscur grainetier de Nantes... ce qui était pourtant la réalité. À le voir, on eût juré que ses ancêtres avaient péri par la guillotine sous la Révolution.

— Me voici, messieurs, dit le comte avec hauteur. Puis-je savoir pourquoi vous m'avez fait appeler ?

— Veuillez vous asseoir, monsieur le comte, lui dit le juge d'instruction. Il s'agit de la mort de Mrs Kettering.

— La mort de Mrs Kettering ? Je ne comprends pas.

— Vous connaissiez cette dame, il me semble, monsieur le comte ?

— En effet, je la connaissais. Mais je ne vois pas ce que cela vient faire ici ?

Ajustant son monocle, il dévisagea les personnages présents et son regard s'attarda sur Poirot, celui-ci l'observait avec une sorte de naïve admiration qui chatouilla la vanité du comte.

M. Carrège demanda :

— Monsieur le comte, vous ignorez peut-être que... Mrs Kettering a été assassinée ?

— Assassinée ? Mon Dieu ! Mais c'est horrible !

On aurait pu le croire sincère tant il simulait adroitement la surprise et la douleur.

— Mrs Kettering a été étranglée entre Paris et Lyon, ajouta M. Carrège, et on lui a dérobé ses bijoux.

— Quelle incurie ! s'écria le comte. La police devrait punir sévèrement ces bandits. On ne peut plus maintenant voyager en sûreté.

— Dans le sac à main de Mrs Kettering, nous avons trouvé une lettre que vous lui écriviez. Elle devait, paraît-il, vous rencontrer ?

Le comte haussa les épaules.

— À quoi bon essayer de dissimuler, messieurs ? Nous sommes entre gens du monde, et, j'ose dire, en petit comité.

— Vous l'avez rejointe à Paris et vous avez voyagé ensemble, n'est-ce pas ? dit M. Carrège.

— Tel était notre plan initial, mais nous l'avons modifié, suivant le désir de Mrs Kettering. Je devais aller la retrouver à Hyères.

— Vous n'êtes pas monté dans son compartiment à la gare de Lyon, le 14 au soir ?

— Non ; le matin de ce même jour je débarquai à Nice et ce que vous dites là est matériellement impossible.

— Bien. Voulez-vous nous donner pour la forme, votre emploi du temps durant la soirée de la nuit du 14 ?

Le comte réfléchit un instant.

— J'ai dîné à Monte-Carlo, au Café de Paris. Ensuite je suis allé au Sporting où j'ai gagné quelques billets de mille et je suis rentré chez moi vers une heure du matin.

— Comment êtes-vous rentré ?

— Dans ma petite voiture à deux places.

— Vous étiez accompagné ?

— Non.

— Quelqu'un pourrait-il confirmer votre déposition ?

— Plusieurs de mes amis m'ont vu ce soir-là. J'ai dîné seul.

— Votre serviteur vous a-t-il ouvert la porte à votre retour chez vous ?

— Non, j'avais mon passe-partout sur moi.

— Ah !

De nouveau le magistrat agita sa sonnette. La porte s'ouvrit et un employé de bureau apparut.

— Faites venir la femme de chambre, miss Mason.

— Bien, monsieur le juge.

Ada Mason entra.

— Mademoiselle, voulez-vous avoir l'obligeance de regarder ce monsieur ? Essayez de vous rappeler si c'est lui qui est entré dans le compartiment de votre maîtresse à Paris.

La femme étudia longuement le comte. M. Poirot crut discerner une certaine gêne chez cet individu.

— Ma foi, monsieur, dit enfin Mason, je ne puis rien affirmer. Peut-être est-ce lui, peut-être que ce n'est pas lui. Comme je ne l'ai vu que de dos, il m'est difficile de le reconnaître. Pourtant, il me semble que c'est ce monsieur.

— Mais vous n'en êtes point certaine ?

— Non... non, j'ai peur de me tromper !

— Avez-vous déjà vu ce monsieur à Curzon Street ?

Mason secoua la tête.

— Je ne voyais les visiteurs de ma maîtresse que s'ils séjournèrent dans la maison.

— Cela suffit, mademoiselle, dit le magistrat d'un ton bref.

Il était évidemment déçu.

— Une minute, s'il vous plaît, fit Poirot. Voulez-vous me permettre de poser une question ou deux à mademoiselle ?

— Certainement, monsieur Poirot, certainement !

— Que sont devenus les billets ? demanda Poirot à la femme de chambre.

— Les billets ? Quels billets ?

— Vos billets de Londres à Nice. Qui en avait la garde ? Votre maîtresse ou vous ?

— Madame avait son ticket de pullman, et moi les autres.

— Qu'en avez-vous fait ?

— Je les ai remis au conducteur du train français, qui me les réclamait. Ai-je bien fait, monsieur ?

— Oui, très bien. Une simple question de détail.

M. Caux et M. Carrège observaient le petit détective avec une intense curiosité. Mason demeura hésitante pendant un moment. Le magistrat la pria de se retirer et elle s'en alla.

Poirot griffonna quelques mots sur un morceau de papier et le tendit à M. Carrège.

Celui-ci lut le billet et son front s'éclaira subitement.

— Messieurs, demanda le comte avec arrogance, allez-vous me retenir plus longtemps ?

— Certes, non, s'empressa de répondre M. Carrège, très aimable. Nous n'avons aucune raison de vous garder. Nous devons naturellement vous interroger à propos de la lettre trouvée dans le sac de Mrs Kettering.

Le comte se leva, prit sa canne et, après un salut fort courtois, quitta la pièce.

— Voilà qui est fait, monsieur Poirot. Votre raisonnement est juste : mieux vaut qu'il ne se croit point soupçonné. Deux de mes hommes le fileront nuit et jour, pendant ce temps, nous contrôlerons son alibi, qui me paraît... sujet à caution.

— Peut-être, acquiesça M. Poirot.

— J'ai prié Mr Kettering de se rendre ici dans la matinée, reprit le magistrat. Nous n'avons pas grand-chose à lui demander. Cependant, il y a un ou deux points suspects...

Il s'arrêta et se frotta le nez.

— Tels que ? demanda Poirot.

Le magistrat toussota.

— Sa compagne de voyage, Mlle Mireille, est descendue dans un hôtel et lui dans un autre. Cette précaution me paraît plutôt bizarre.

— Un excès de prudence éveille toujours les soupçons, déclara Poirot.

— Précisément.

Le magistrat fit introduire Derek Kettering.

— Bonjour, monsieur, lui dit poliment le juge.

— Bonjour, répondit Kettering, d'un ton bref. Vous m'avez fait demander. Y a-t-il du nouveau ?

— Veuillez vous asseoir, monsieur.

Derek prit un siège et posa sa canne et son chapeau sur la table.

— Eh bien ? fit-il, impatient.

— Jusqu'ici, nous n'avons rien découvert.

— Voilà un renseignement très intéressant, dit Derek d'un ton glacial. C'est pour cela que vous m'avez dérangé ?

— Nous pensions, monsieur, que vous aimeriez être tenu au courant de l'enquête.

— Même si elle n'apporte aucun résultat ?

— Pardon, nous avons quelques questions à vous poser.

— Je suis prêt à vous répondre.

— Vous affirmez que vous n'avez pas vu votre femme dans le train ?

— Je vous ai déjà dit que non.

— Vous aviez sans doute vos raisons.

Derek le regarda d'un air soupçonneux.

— Je ne savais pas qu'elle fût dans le train, répondit-il en scandant ses paroles, comme s'il avait affaire à un homme

d'intelligence obtuse.

— C'est vous qui le dites, marmonna M. Carrège.

Derek fronça les sourcils.

— Je me demande où vous voulez en venir monsieur ?
Voulez-vous que je vous exprime mon opinion ?

— J'aimerais la connaître.

— Selon moi, la police française jouit d'une réputation surfaite. Vous devriez posséder des fiches sur ces bandes de dévaliseurs de trains. Il est inconcevable que de tels crimes se commettent dans un train de luxe et que la police demeure incapable d'arrêter les meurtriers.

— N'ayez crainte, nous les arrêterons, monsieur.

— Il paraît que Mrs Kettering n'a pas laissé de testament ? intervint brusquement Poirot.

Il joignit le bout de ses doigts et considéra attentivement le plafond.

— Je crois qu'elle n'en a jamais fait, répondit Kettering.
Pourquoi cette question ?

— Vous allez hériter d'une fortune assez rondelette...
une jolie petite somme.

Sans en avoir l'air, Poirot remarqua la rougeur subite qui colora les joues de Derek Kettering.

— Que voulez-vous dire et qui êtes-vous ?

Tranquillement Poirot décroisa ses genoux, leva les yeux et toisa son interlocuteur.

— Je me nomme Hercule Poirot, dit-il d'une voix calme, et je suis sans conteste le plus fameux détective du monde. Êtes-vous bien sûr de n'avoir pas vu votre femme dans le train ?

— Voulez-vous insinuer que... que je l'ai tuée ?

Soudain il éclata de rire.

— J'ai tort de me fâcher. Voyons, monsieur Poirot, trêve de plaisanterie. Si je l'avais assassinée, aurais-je eu besoin de lui voler ses bijoux ? C'eût été absurde, puisque j'hérite d'elle.

— C'est vrai, murmura Poirot, l'air abattu. Je n'y avais pas songé.

— Si jamais un crime a eu le vol pour mobile, c'est bien celui-ci. La pauvre Ruth ! Ces maudits rubis l'ont perdue. On a su qu'elle les emportait avec elle. Ces fameuses pierres ont déjà été, dit-on, la cause de plusieurs meurtres.

Poirot se redressa d'un bond. Une lueur verte éclairait ses yeux. Il ressemblait à un gros chat bien soigné.

— Encore une question, monsieur Kettering. Voulez-vous me dire à quelle date vous avez vu votre femme pour la dernière fois ?

— Attendez... Il y a plus de trois semaines. Je ne saurais préciser davantage.

— Cela n'a aucune importance, répondit sèchement le détective. C'est tout ce que je désirais savoir.

— Bien. Cette fois, c'est terminé ? demanda Kettering, interrogeant avec impatience M. Carrège.

Celui-ci chercha la réponse du côté de Poirot qui la lui transmit par un petit signe de tête.

— Oui, monsieur Kettering, nous ne vous retenons pas davantage. Au revoir.

— Au revoir !

Et Kettering sortit en faisant claquer la porte.

Poirot se pencha en avant et, dès que le jeune homme eut disparu, il prononça d'une voix autoritaire :

— Dites-moi. Quand avez-vous parlé de ces rubis à Mr Kettering ?

— Je ne lui en ai point parlé, dit M. Carrège. Nous n'avons entendu mentionner ces bijoux qu'hier après-midi, par Mr Van Aldin.

— Oui, mais il en était déjà question dans la lettre du comte.

M. Carrège parut offensé.

— Je n'ai certes pas communiqué cette lettre à Mr Kettering. C'eût été de la plus grosse indiscretion.

Poirot tapotait la table tout en monologuant.

— Comment a-t-il donc su que sa femme possédait ce bijou ? Mrs Kettering ne pouvait lui en avoir parlé, puisqu'il ne l'avait pas vue depuis trois semaines. Mr Van Aldin, pas

plus que son secrétaire, ne peuvent lui en avoir parlé, leurs entrevues avec Mr Kettering ayant porté sur une question toute différente. De plus, les journaux n'ont fait aucune allusion à ce collier.

Il se leva, prit son chapeau et sa canne, et sortit en répétant tout bas :

— Qui a pu le renseigner ? Je me le demande ?

CHAPITRE XVIII

LE DÉJEUNER DE KETTERING

Derek Kettering se rendit tout droit au Negresco où il commanda deux cocktails. Il les avala coup sur coup et, d'un regard mélancolique, contempla la mer éblouissante. Machinalement, il observa la foule amorphe des promeneurs dont le spectacle lui était pénible. Le monde n'offrait plus à ses yeux aucun intérêt.

Il ne tarda pas à changer d'avis : une jeune femme venait de s'asseoir à une table voisine. Elle portait un joli costume orange et noir et un gracieux chapeau ombrageait ses traits. Derek commanda un troisième cocktail et, de nouveau, promena ses yeux sur la mer ensoleillée.

Soudain, il sursauta. Un parfum familier frappait son odorat. Derek leva les yeux vers la jeune femme, aperçut son visage et reconnut Mireille. Elle lui souriait de son sourire insolent et séducteur.

— Derek, murmura-t-elle. Cela te fait plaisir de me revoir?... Non ?

Elle vint s'asseoir à la même table que lui.

— Voyons ! dis-moi au moins bonjour, grosse bête !

— Je ne m'attendais pas à cette rencontre. Quand avez-vous quitté Londres, mademoiselle ?

Elle haussa les épaules.

— Il y a un ou deux jours.

— Et le Parthénon ?

— J'ai tout plaqué !

— Vraiment ?

— Tu n'es guère aimable, mon petit !

— Comment le serais-je ?

Mireille alluma une cigarette et en tira quelques bouffées.

— Tu penses sans doute qu'il n'est pas prudent de nous afficher ensemble si tôt ?

Derek la dévisagea et demanda d'un ton bref :

— Vous déjeunez ici, mademoiselle ?

— Oui, et en votre compagnie, monsieur.

— Excusez-moi, c'est impossible : j'ai un rendez-vous très important.

— Mon Dieu ! Les hommes sont de véritables gosses ! Derek, tu joues à l'enfant gâté ; tu me boudes depuis le jour où tu m'as quittée si brusquement à Londres. C'est inouï !

— Chère amie, je ne comprends rien à vos jérémiades. Ne disions-nous pas tous deux que les rats désertent le vaisseau au moment où il va sombrer ? Pourquoi revenir sur cette question ?

Malgré son ton railleur, Derek paraissait rongé d'inquiétude. Mireille se pencha vers lui.

— Inutile de vouloir me leurrer, lui chuchota-t-elle. Je sais... je sais ce que tu as fait pour moi.

Il leva vers elle un regard sévère. Ses paroles, pleines de réticences, venaient de le frapper. Elle hocha la tête.

— Oh ! ne crains rien ! Je suis la discrétion même. Tu es admirable ! Tu as fait preuve d'un courage héroïque ! C'est tout de même moi qui t'ai insufflé cette idée, lorsque je t'insinuais à Londres que des accidents arrivent quand on s'y attend le moins. Tu ne cours aucun danger. La police ne te soupçonne nullement.

— Que diantre !...

— Chut !

Elle avança une main longue et fine dont l'auriculaire s'ornait d'une énorme émeraude.

— Derek ! Excuse-moi. J'aurais dû garder ma langue dans ce lieu public. N'en parlons plus. Nos embarras d'argent ont pris fin. À présent, nous allons mener la grande vie !... Ce sera merveilleux !

Derek eut un rire forcé et désagréable.

— Ainsi les rats reviennent à bord maintenant ? Ah ! deux millions de livres font une somme ! J'aurais dû m'en

douter. Il se remit à ricaner. Ah ! Ah ! Tu m'aiderais volontiers à dépenser ce capital, hein ? Personne ne s'y entendrait mieux que toi pour cela.

De nouveau, il éclata de rire.

— Chut ! fit la danseuse. Qu'est-ce qui te prend ? Les gens te regardent.

— Moi ? tu veux savoir ce qui me prend ? Eh bien, j'en ai fini avec toi et pour tout de bon. Comprends-tu ?

Mireille ne prit pas sa colère au sérieux. Elle le considéra pendant un instant, puis esquissa un sourire.

— Que tu es enfant ! Te voilà furieux, outré, tout cela parce que je me montre une femme pratique. Ne t'ai-je pas toujours répété que je t'adorais ?

Elle se pencha vers lui.

— Je te connais bien, mon petit Derek. Regarde-moi dans les yeux. C'est ta Mireille qui te parle. Comment pourrais-tu vivre sans elle ? Tu sais combien je t'ai aimé jusqu'ici, je t'aimerai cent fois plus désormais. J'embellirai ton existence. Trouveras-tu une autre femme comme Mireille ?

Elle le dévora du regard. Le voyant pâlir et retenir son souffle, elle éprouva une joie intérieure, certaine de son pouvoir magique sur les hommes.

— La question est réglée, dit-elle tout bas en riant. Maintenant, Derek, invite-moi à déjeuner :

— Non.

Il respira fortement et se leva.

— Veuillez m'excuser, mais comme je vous le disais tout à l'heure, je suis déjà retenu.

— Tu déjeunes avec quelqu'un d'autre. N'essaie pas de m'en faire accroire, mon petit Derek.

— Pardon, je déjeune avec cette dame que vous voyez là-bas.

Il traversa la salle et s'arrêta devant une jeune femme habillée de blanc qui venait d'entrer. Il lui demanda à brûle-pourpoint :

— Miss Grey, vous me feriez un immense plaisir en acceptant de déjeuner en ma compagnie. Souvenez-vous, nous nous sommes déjà rencontrés chez lady Tamplin.

Catherine le dévisagea un instant de ses yeux gris très expressifs.

— Je vous remercie, monsieur. J'accepte très volontiers.

CHAPITRE XIX

UNE VISITE INATTENDUE

Le comte de la Roche achevait son déjeuner composé d'une omelette aux fines herbes, d'une entrecôte béarnaise et d'un savarin au rhum. Essuyant délicatement ses fines moustaches noires du coin de sa serviette, il se leva de table. En traversant le salon de la villa, il jeta un coup d'œil appréciateur aux quelques objets d'art disposés çà et là : la tabatière de Louis XV, le soulier de satin de Marie-Antoinette et autres bibelots historiques qui faisaient partie de sa mise en scène. Il expliquerait à ses élégantes visiteuses que ces souvenirs inappréciables lui venaient de ses ancêtres.

Passant sur la terrasse, le comte regarda la Méditerranée, mais sans la voir. Il n'était pas d'humeur à goûter les beautés de la nature. Son dernier plan, si savamment élaboré, se réduisait à néant et il fallait en échafauder de nouveaux. Allongé dans un fauteuil d'osier, une cigarette entre ses doigts blancs, le comte médita longuement.

Bientôt son valet de chambre, Hippolyte, lui apporta du café et des liqueurs. Le comte choisit une vieille marque de brandy.

Au moment où le domestique allait se retirer, le comte le rappela d'un geste. Hippolyte fit demi-tour et rectifia la position. Son physique n'avait rien de séduisant, mais la correction de son attitude compensait la mauvaise impression qu'il pouvait donner au premier abord.

— Il se peut, dit le comte, que d'ici quelques jours des visiteurs inconnus se présentent à la villa. Ils s'efforceront de vous faire parler ainsi que Maria, et vous poseront diverses questions sur moi.

— Bien, monsieur le Comte.

— On est peut-être déjà venu.

— Non, monsieur le Comte.

— En êtes-vous bien certain ?

— Je n'ai vu personne, monsieur le Comte.

— C'est bien. Néanmoins, attendez-vous à recevoir ces visiteurs. Ils ne manqueront pas de vous interroger.

Hippolyte observa son maître d'un air entendu.

Le comte s'exprima posément, sans regarder son serviteur.

— Comme vous le savez déjà, je suis arrivé ici mardi matin. Si un policier ou quelqu'un d'autre venait enquêter, n'oubliez pas ce fait important. Je suis arrivé le mardi 14 au matin et non le mercredi 15. Vous entendez bien ?

— Parfaitement, monsieur le Comte.

— Pour sauvegarder l'honneur d'une femme, il faut savoir être discret et je suis certain, Hippolyte, que vous ne faillirez point à ce principe.

— Je sais garder ma langue quand il le faut, Monsieur.

— Et Maria ?

— Maria également. Je réponds d'elle.

— Alors, tout va bien, murmura le comte.

Lorsque Hippolyte se fut retiré, le comte, l'air pensif, but son café à petites gorgées. À plusieurs reprises, il fronça les sourcils et hocha la tête. Sur ces entrefaites, Hippolyte reparut.

— Une dame demande à voir monsieur le Comte.

— Une dame ?

Le comte demeura surpris. Non que la visite d'une dame fût chose extraordinaire à la villa Marina, mais à ce moment précis, le comte se demandait qui pouvait être cette visiteuse.

— Je crois que monsieur le Comte ne la connaît pas, murmura le domestique.

Le comte devint de plus en plus perplexe.

— Faites-la venir ici, Hippolyte.

Quelques instants après, une éblouissante apparition d'orange et de noir s'avança sur la terrasse, précédée d'un violent parfum de fleurs exotiques.

— Monsieur le comte de la Roche ?

— Lui-même, mademoiselle, dit le comte en s'inclinant.

— Je m'appelle Mireille. Peut-être avez-vous entendu parler de moi ?

— Comment donc, mademoiselle ! Qui n'a été charmé par les danses gracieuses de Mlle Mireille ? Vous êtes exquise !

L'artiste reçut ce compliment avec un petit sourire professionnel.

— Je me présente chez vous sans cérémonie, commença-t-elle.

— Je vous en prie, mademoiselle, asseyez-vous, s'écria le comte, lui avançant un fauteuil.

Malgré la galanterie de ses manières, il étudiait la danseuse de très près. Il lui restait peu de choses à apprendre sur le beau sexe, cependant ses nombreuses intrigues ne l'avaient point mêlé jusqu'alors à ce genre de femmes qui, tout comme lui, couraient après l'argent. La danseuse et l'escroc exerçaient beaucoup de talents similaires et le comte sentait qu'il eût perdu son temps à vouloir déployer devant cette femme ses talents de séducteur.

Mireille était une Parisienne, fine jusqu'au bout des ongles ; elle ne réussit pourtant pas à dissimuler aux yeux de cet homme le sentiment qui dictait sa visite. Tout de suite, le comte devina qu'il se trouvait en présence d'une femme en colère ; une femme en colère en dit toujours trop long et ses révélations peuvent devenir une source de profits. Ainsi raisonnait le comte de la Roche.

— Mademoiselle, à quoi dois-je attribuer l'honneur de votre visite ?

— Nous avons des amis communs à Paris, dit Mireille. Mais aujourd'hui je viens vous voir pour un tout autre

motif. C'est à Nice qu'on m'a parlé de vous tout récemment.

— Ah !

— Ma franchise va vous paraître brutale, reprit la danseuse, mais sachez que je prends vos intérêts à cœur. On vous soupçonne d'être l'assassin de la dame anglaise, Mrs Kettering.

— Moi ?... l'assassin de Mrs Kettering ? Quelle absurdité !

Il s'exprimait sans indignation, pour provoquer de nouvelles confidences.

— C'est comme je vous le dis, insista Mireille.

— Les gens aiment les racontars, murmura le comte avec indifférence. Je m'en voudrais de prendre au sérieux de telles accusations.

— Vous ne me comprenez pas, dit la danseuse, penchée en avant et regardant le jeune homme de ses yeux sombres. Il ne s'agit point de vulgaires bavardages... mais de la police.

— La police... ah ?

Le comte se redressa.

Mireille hocha gravement la tête.

— Vous me comprenez, cette fois. J'ai des amis partout. Le préfet lui-même...

Elle n'acheva point la phrase, mais haussa les épaules d'un geste éloquent.

— Comment pourrait-on garder des secrets devant une jolie femme ? murmura le comte, flagorneur.

— La police vous soupçonne d'avoir tué Mrs Kettering. Mais elle se trompe.

— Certes, acquiesça le comte.

— Oui, mais vous ignorez la vérité. Moi je la connais.

Le comte l'observa avec curiosité.

— Vous savez qui a tué Mrs Kettering ? C'est bien là ce que vous venez de dire, mademoiselle ?

— Parfaitement.

— Qui donc est l'assassin ?

— Son mari, répondit Mireille, d'une voix vibrante de colère. C'est son mari qui l'a tuée.

Le comte, impassible, se rejeta en arrière dans son fauteuil.

— Permettez-moi de vous demander qui vous l'a dit ?

— Qui me l'a dit ? Mais il s'en est vanté devant moi avant son départ pour Nice. Ruiné, criblé de dettes, seule la mort de sa femme pouvait le tirer d'embarras. Pourquoi voyageait-il dans le même train que Mrs Kettering, à l'insu de celle-ci ? Tout simplement pour aller la tuer au milieu de la nuit... Ah ! (Mireille ferma les yeux.) Je vois d'ici l'horrible scène !

Le comte toussota.

— Peut-être... peut-être... Il me semble, mademoiselle, qu'il n'eût point volé les bijoux.

— Les bijoux ! Ah ! oui ! les rubis !...

Les yeux de la femme s'assombrirent. Le comte l'observait et constatait une fois de plus la fascination des pierres précieuses sur le sexe faible. Il la rappela à des questions d'ordre pratique.

— Que désirez-vous de moi, mademoiselle ?

Aussitôt la femme d'affaires reparut chez Mireille.

— C'est très simple. Vous informerez la police que Mr Kettering a tué sa femme.

— Et si l'on ne me croit pas ? Je ne puis fournir de preuves.

Mireille sourit et se drapa dans son manteau.

— Envoyez-moi ces incrédules, monsieur le Comte. Je leur donnerai toutes les preuves qu'ils voudront.

Son but atteint, Mireille s'en alla comme un tourbillon impétueux.

Le comte, les sourcils délicatement levés, la regarda s'éloigner.

— Elle est furieuse. Je me demande pourquoi. Toujours est-il qu'elle montre trop clairement son jeu. Soupçonne-t-elle réellement Mr Kettering d'avoir tué sa femme ? Elle

voudrait surtout me le faire croire. Elle voudrait même en persuader la police.

Le comte de la Roche sourit. Il n'avait nullement l'intention de se mêler de cette affaire. D'autres perspectives s'offraient à lui, et, à en juger par son sourire, elles étaient plus agréables.

Bientôt, cependant, son front se rembrunit. Selon Mireille, la police le soupçonnait. Cela pouvait aussi bien être vrai que faux. Une furie déchaînée ne s'inquiète guère de la véracité de ses affirmations. D'autre part, peut-être était-elle bien renseignée. Dans ce cas... — la bouche du comte se tordit dans un rictus - il lui faudrait prendre certaines précautions.

Il rentra dans la maison, et demanda de nouveau à Hippolyte si des étrangers n'étaient pas venus chez lui. Le serviteur lui répondit négativement.

Le comte monta dans sa chambre à coucher et se dirigea vers un vieux secrétaire placé contre le mur. Il en abattit le couvercle et ses doigts agiles firent jouer un ressort dissimulé au fond d'un des casiers. Un tiroir secret s'ouvrit, dans lequel se trouvait un petit paquet enveloppé de papier brun. Le comte le prit et le soupesa dans sa main. Puis, avec une légère grimace, il arracha un cheveu de sa tête et le plaça sur le bord du tiroir qu'il referma soigneusement.

Le petit paquet dans sa main, il descendit l'escalier et sortit de la maison pour se rendre au garage. Dix minutes après, dans sa petite voiture rouge à deux places, il filait sur la route de Monte-Carlo.

Après avoir passé quelques heures au casino, il flâna à travers la ville. Puis il remonta dans son automobile et prit la direction de Menton. Au début de l'après-midi, il avait remarqué une voiture grise à quelque distance derrière lui. De nouveau, il la revoyait sur la route. Le comte sourit et pressa fortement l'accélérateur. On gravissait une longue côte très raide. La petite voiture rouge, construite sur commande par le comte, possédait un moteur plus fort que

ne l'aurait laissé soupçonner ses dimensions restreintes. Elle partit d'un trait.

Le sourire aux lèvres, le comte jeta un coup d'œil en arrière vers la voiture grise. Enveloppée d'un nuage de poussière, la petite automobile rouge bondissait sur la route à une allure dangereuse, mais le comte conduisait avec une maîtrise et un sang-froid extraordinaires.

À présent, la voiturette descendait une pente sinueuse et bientôt, elle ralentit pour s'arrêter enfin devant un bureau de poste. Le comte sauta de son siège, souleva le couvercle du coffre à outils, y prit le petit paquet enveloppé de papier brun et se précipita dans le bureau.

Deux minutes plus tard, il remontait en voiture et continuait sa route vers Menton. Quand l'auto grise arriva dans cette ville, le comte, assis à la terrasse d'un hôtel, dégustait son « Five o'clock tea » à l'anglaise.

Dans la soirée, il retourna dîner à Monte-Carlo, et regagna son domicile à onze heures. Hippolyte vint à sa rencontre, l'air très ennuyé.

— Ah ! Voici enfin M. le Comte. Monsieur le Comte a-t-il téléphoné tantôt ?

Le comte fit un signe de tête négatif.

— Pourtant, à trois heures, j'ai reçu un coup de téléphone de monsieur le Comte, disant de venir le rejoindre à Nice, au Negresco.

— Vraiment ? Et vous y êtes allé ?

— Oui, monsieur le Comte, mais au Negresco on n'a pu me renseigner. Monsieur le Comte n'y était pas venu.

— Ah ! et sans doute qu'à cette même heure Marie était sortie faire ses emplettes pour le dîner ?

— Oui, monsieur le Comte.

— Oh ! ne vous tourmentez pas, Hippolyte ! C'est sans doute une erreur.

Le comte monta dans sa chambre, souriant en lui-même.

Il s'enferma à clef et regarda attentivement autour de lui. Tout paraissait en ordre. Il ouvrit plusieurs tiroirs. Les objets avaient été replacés presque exactement comme il

les avait mis, pas tout à fait cependant. De toute évidence, la chambre avait été fouillée dans tous les coins et recoins.

Le comte s'approcha du bureau et déclencha le ressort secret. Le tiroir s'ouvrit, mais le cheveu ne se trouvait plus à sa place.

— Notre police est admirable, murmura le comte. Rien ne lui échappe.

CHAPITRE XX

CATHERINE GREY

Le lendemain matin, Catherine et Lenox étaient assises sur la terrasse de la villa Marguerite. Sans la présence de Lenox à la villa, Catherine y eût jugé l'existence intolérable. L'affaire Kettering revenait sans cesse sur le tapis. Lady Tamplin exploitait avec cynisme la situation de son invitée relativement à ce meurtre. Les rebuffades continuelles de Catherine ne réussissaient point à désarmer son hôtesse. Lenox s'amusa des manœuvres maternelles tout en réservant sa sympathie à Catherine. Chubby, dont la joie naïve demeurait inaltérable, présentait en ces termes la jeune fille à tous ceux qui venaient à la villa :

— Voici miss Grey. Vous connaissez le drame du Train Bleu ? Elle s'y trouvait et bavardait avec Ruth Kettering, quelques heures avant le crime. Elle en a une veine, hein ?

Quelques remarques de ce genre avaient provoqué chez Catherine un mouvement de mauvaise humeur et elle avait répondu de façon mordante à lady Tamplin. Lorsque les deux jeunes filles se retrouvèrent en tête à tête, Lenox dit, de sa voix traînante :

— Vous n'avez pas l'habitude d'être exploitée, Catherine ? il vous reste encore beaucoup à apprendre.

— Je n'ai pas pu me contenir, Lenox. D'habitude, je garde mon sang-froid.

— Il est temps de vous rebiffer un peu, Chubby n'est pas méchant, mais stupide. Quant à maman, elle vous assomme et ne s'en aperçoit même pas. Si vous répliquez, elle ouvre de grands yeux bleus effarés, mais ne se formalise nullement.

Catherine ne releva point ces critiques. Lenox reprit :

— J'avoue que je suis un peu comme Chubby. J'aime bien parler de ces affaires de meurtres, d'autant plus que, cette fois, je connais le mari de la victime.

Catherine approuva d'un signe de tête.

— Alors, vous avez déjeuné avec Derek, hier ? poursuivit Lenox. L'aimez-vous, Catherine ?

Catherine réfléchit un instant.

— Je n'en sais trop rien, répondit-elle.

— Il est pourtant gentil.

— Oui, il a l'air très aimable.

— Qu'est-ce qui vous chiffonne en lui ?

Catherine ne répondit point à cette question, du moins pas directement.

— Il me parlait de sa femme et déclarait sans vergogne que la mort de celle-ci était un fameux coup de chance.

— Et cela vous a choquée ?

Lenox fit une pause. Puis elle ajouta d'un ton bizarre :

— Catherine, Derek vous aime.

— Il m'a offert un excellent déjeuner, en tout cas, repartit Catherine avec bonne humeur.

Lenox ne laissa pas dévier le sujet de la conversation.

— Je m'en suis aperçue dès le premier soir de votre arrivée, dit-elle pensive. Il avait une façon de vous regarder ! Vous n'êtes pourtant pas son genre... plutôt l'opposé. Sans doute l'amour, tout comme la dévotion, vous vient à un certain âge.

— On demande Mademoiselle au téléphone, annonça Marie. M. Hercule Poirot veut lui parler.

— Que de sang, que de meurtres ! Vite, Catherine, allez bavarder avec votre détective.

La voix de M. Poirot arriva, claire et nette, à l'oreille de Catherine.

— Vous êtes à l'appareil, mademoiselle Grey ? Bon. Mademoiselle, je vous téléphone de la part de Mr Van Aldin, le père de Mrs Kettering. Il désire vous voir, soit à la villa Marguerite, soit à son hôtel à Nice, à votre gré.

Réflexion faite, Catherine ne voulait pas recevoir Mr Van Aldin à la villa Marguerite. Lady Tamplin n'eût pu contenir sa joie, elle qui ne laissait jamais échapper une occasion de fréquenter des millionnaires.

Catherine répondit donc à Poirot qu'elle irait à Nice.

— Parfait, mademoiselle. Je vais moi-même vous chercher en auto... dans trois quarts d'heure. Cela vous va ? Bon... À bientôt !

À l'heure indiquée, Poirot arriva. Miss Grey l'attendait et ils partirent aussitôt.

— Comment allez-vous, mademoiselle ?

Un plus ample examen confirma la première impression de la jeune fille. M. Hercule Poirot était un homme charmant.

— Voici notre roman policier vécu. Je vous avais promis que nous mènerions l'enquête ensemble, et, comme toujours, je tiens ma promesse.

— Vous êtes trop aimable, monsieur Poirot.

— Ah ! vous vous moquez de moi ! Voulez-vous, oui ou non, connaître les détails de l'affaire ?

Catherine lui avoua sa curiosité et le détective lui fit le portrait du comte de la Roche.

— Vous croyez que cet homme l'a tuée ? demanda Catherine.

— On le soupçonne, répondit Poirot, sans se compromettre.

— Oui, mais pas vous ?

— Je n'ai pas encore donné mon opinion. Et vous, mademoiselle, qu'en pensez-vous ?

Elle hocha la tête.

— Que voulez-vous que j'en pense ? Je ne connais rien à ces sortes de choses, mais il me semble que...

— Eh bien ?

— D'après le portrait que vous venez de me faire de cet homme, je le crois incapable de commettre un crime.

— Ah ! Nous partageons le même point de vue. Poirot la regarda attentivement : Dites-moi, mademoiselle, vous avez

vu Mr Kettering ?

— Oui, je l'ai rencontré chez lady Tamplin et nous avons déjeuné ensemble hier.

— Un mauvais sujet, déclara Poirot, mais les femmes préfèrent ces hommes-là, n'est-ce pas ?

Il lança un coup d'œil malicieux à Catherine, et ajouta :

— Un individu comme lui ne passe pas inaperçu. Vous l'avez sans doute remarqué dans le Train Bleu ?

— Oui.

— Dans le wagon-restaurant ?

— Non. Je l'ai aperçu une seule fois, au moment où... il entra dans le compartiment de sa femme.

— Drôle d'histoire, murmura Poirot. Mademoiselle, je me souviens vous avoir entendu dire que, vous trouvant éveillée à Lyon, vous avez regardé par votre fenêtre. N'auriez-vous pas vu un grand homme brun comme le comte de la Roche sortir du train ?

— Non, je n'ai vu personne. Ou plutôt, si, un gamin en casquette et en pardessus descendit de voiture, mais je ne crois pas qu'il ait quitté la gare, il allait et venait sur le quai. Il y avait aussi un gros Français barbu, portant un pardessus sur son pyjama, qui désirait une tasse de café. En dehors d'eux, je n'ai remarqué que les employés du train.

Poirot hocha la tête.

— Le cas du comte de la Roche se compliqua du fait qu'il possède un alibi. Rien de plus pénible qu'un alibi : c'est la porte ouverte à tous les soupçons. Nous voici arrivés !

Ils montèrent tout droit à l'appartement de Van Aldin, où ils furent accueillis par Knighton. Poirot le présenta à Catherine. Après quelques phrases banales, Knighton leur dit :

— Je vais prévenir Mr Van Aldin de la visite de miss Grey.

Il passa dans une pièce voisine. On entendit un murmure de voix, puis Van Aldin entra dans la pièce, et, la main

tendue, s'avança vers Catherine, tout en l'observant d'un regard scrutateur.

— Je suis heureux de vous voir, miss Grey, dit-il. J'attendais avec impatience votre venue pour vous entendre parler de Ruth.

Les manières simples du millionnaire plurent beaucoup à Catherine. Elle se sentait en présence d'une douleur sincère, d'autant plus réelle qu'elle ne s'extériorisait en aucune façon.

Il lui offrit une chaise.

— Asseyez-vous, je vous prie, et racontez-moi ce que vous savez.

Poirot et Knighton se retirèrent discrètement dans une autre pièce, laissant Catherine et Van Aldin en tête à tête. Sans difficulté, elle lui répéta presque mot pour mot sa conversation avec Ruth Kettering. Il écoutait en silence, voilant ses yeux de sa main. Quand elle eut terminé, il lui dit d'une voix calme :

— Je vous remercie infiniment, mademoiselle.

Ils se turent pendant quelques minutes. Catherine sentait que des formules de condoléances eussent été déplacées en ce moment. Bientôt, le millionnaire parla, mais d'un ton différent.

— Mademoiselle, comment vous exprimer ma gratitude ! Vos bonnes paroles ont certainement calmé l'esprit de ma pauvre Ruth durant les dernières heures de sa vie. Permettez-moi de vous poser une question. M. Poirot vous a parlé de ce vaurien dont ma pauvre fille s'était entichée. C'était l'homme qu'elle allait rejoindre. Vous semble-t-il qu'après votre conversation, elle soit revenue sur sa décision ?

— Franchement, je ne saurais rien affirmer. Toujours est-il qu'elle paraissait tranquille et rassurée quand je quittai son compartiment.

— Ne vous a-t-elle pas dit où elle comptait rencontrer ce bandit : à Paris ou à Hyères ?

— Non, elle ne m'a rien dit à ce sujet.

— Ah ! C'est le point essentiel. On finira bien par identifier le coupable, mais il faudra du temps.

Van Aldin se leva et ouvrit la porte de la pièce voisine. Poirot et Knighton reparurent.

Le millionnaire invita Catherine à déjeuner, mais elle refusa, et Knighton l'accompagna jusqu'à la voiture qui attendait devant la porte de l'hôtel. Quand le secrétaire remonta, il trouva Poirot et Van Aldin absorbés dans leur conversation.

— Si seulement je savais quelle décision avait prise Ruth ! disait pensivement le millionnaire. Peut-être avait-elle eu l'intention de quitter le train à Paris et de m'en avertir par câble... ou bien voulait-elle rejoindre le comte dans le Midi pour avoir avec lui une explication ?... Nous ne pouvons rien certifier. Toutefois, d'après la déposition de la femme de chambre, Ruth a été surprise et ennuyée par l'arrivée inopinée du comte à la gare de Lyon, à Paris. Ce qui indique clairement que cette rencontre n'était pas prévue. Qu'en pensez-vous, Knighton ?

Le secrétaire sursauta.

— Excusez-moi, monsieur Van Aldin. Je n'écoutais pas.

— Vous rêviez ? Ce n'est pas dans vos habitudes. Cette jeune personne vous a sans doute fait tourner la tête ?

Knighton rougit.

— Elle est très gentille, dit Van Aldin. Avez-vous vu ses yeux ?

— Qui pourrait ne pas les remarquer ? répondit Knighton.

CHAPITRE XXI

AU TENNIS

Plusieurs jours s'écoulèrent... Un matin, Catherine, rentrant de promenade, trouva Lenox qui l'attendait, un sourire énigmatique sur les lèvres.

— Votre béguin a téléphoné, Catherine.

— Qui appelez-vous « mon béguin » ?

— Un nouveau... Le secrétaire de Rufus Van Aldin. Vous semblez lui avoir fait une excellente impression. Vous devenez une vraie broyeuse de cœurs, Catherine. D'abord Derek Kettering et maintenant le jeune Knighton. Je me souviens parfaitement de lui. Pendant la guerre, il fut soigné à l'hôpital que maman dirigeait. À cette époque j'avais à peine huit ans.

— Était-il gravement blessé ?

— Une balle dans la jambe, si j'ai bonne mémoire. Il n'a pas eu de chance. Les docteurs lui assuraient qu'il ne boiterait pas, mais quand il est sorti, il traînait affreusement la jambe.

Lady Tamplin vint à ce moment rejoindre les deux jeunes filles.

— Lenox, as-tu parlé à Catherine du major Knighton ? demanda-t-elle. Quel garçon charmant ! Tout d'abord, je ne m'en souvenais pas très bien... on en a tant vu ! Mais à présent, je me le rappelle parfaitement.

— Autrefois, il était trop insignifiant pour que tu le remarques, dit Lenox. Maintenant il est le secrétaire d'un millionnaire, cela change du tout au tout !

— Voyons, chérie ! fit lady Tamplin, d'un ton de vague reproche.

— Pourquoi le major Knighton me téléphonait-il ? interrogea Catherine.

— Il demandait si vous vouliez jouer au tennis tantôt et s'offrait à venir vous prendre en voiture. Maman et moi avons accepté pour vous avec empressement. Pendant que vous papoterez avec le secrétaire de Mr Van Aldin, j'en profiterai pour faire connaissance du millionnaire, vous me comprenez, Catherine. Il a peut-être soixante ans et sera enchanté de trouver sur son chemin une gentille petite fille comme moi.

— Je serais très heureuse de voir Mr Van Aldin, déclara lady Tamplin. On parle de lui ! Ces fameux Yankees sont des types étonnants !

— Le major Knighton a insisté sur le fait que l'invitation venait de Mr Van Aldin, ajouta Lenox. Il l'a tant répété que je commence à flairer anguille sous roche. Vous et Knighton feriez un gentil couple. Mes enfants, d'avance, je vous donne ma bénédiction !

Catherine éclata de rire et monta changer de robe.

Peu après le déjeuner, Knighton se présenta à la villa Marguerite et subit dignement les effusions de lady Tamplin, ravie de le revoir.

En se dirigeant vers Cannes dans l'automobile, Knighton dit à Catherine :

— Lady Tamplin ne change pas du tout.

— Vous voulez parler de son physique ou de son caractère ?

— Des deux. Elle doit avoir plus de quarante ans et elle conserve une beauté remarquable.

— En effet, acquiesça Catherine.

— Je suis bien content que vous ayez accepté de venir jouer au tennis aujourd'hui. M. Poirot y sera aussi. Ce petit homme est extraordinaire. Le connaissez-vous beaucoup, miss Grey ?

— Non. Nous nous sommes vus pour la première fois dans le train en venant ici. Je lisais un roman policier et je prétendais que de telles tragédies ne se produisaient pas dans la vie réelle. Naturellement, j'ignorais à qui j'avais affaire.

— C'est un détective très habile. Il possède le don de mener une enquête jusqu'au bout sans que personne ne devine ses intentions. Je me souviens que lors de mon séjour dans le Yorkshire, les bijoux de lady Clanravn disparurent. Tout d'abord on crut qu'il s'agissait d'un simple vol mais la police locale dut s'avouer incapable de mettre la main sur le criminel. Je suggérai aux autorités de faire appel à Hercule Poirot, mais ils avaient mis toute leur confiance dans Scotland Yard.

— Qu'arriva-t-il ?

— On ne retrouva jamais les bijoux.

— Alors vous avez confiance en M. Poirot ?

— Certes. Le comte de la Roche est un compère ; jusqu'ici il a glissé à travers les mailles du filet de la justice. Mais il va trouver son maître en la personne d'Hercule Poirot.

— Vous croyez réellement que le comte de la Roche a commis ce meurtre ?

— Évidemment. Et vous ? lui demanda Knighton.

— Moi aussi, mais il ne s'agit pas là d'un vol ordinaire.

— Il se pourrait que le criminel fût un vulgaire dévaliseur de trains, mais j'estime que dans le cas de Mrs Kettering, la culpabilité du comte de la Roche ne fait aucun doute.

— Pourtant, il possède un alibi.

— Oh ! un alibi ! s'exclama Knighton, un sourire éclairant ses traits juvéniles. Miss Grey, vous qui lisez des romans policiers, vous devriez savoir que l'homme possédant un parfait alibi est toujours celui sur qui doivent peser les plus graves soupçons.

— Et vous pensez qu'il en est de même dans la réalité ?

— Pourquoi pas ? La fiction est fondée sur la réalité.

— Celle-ci est plus étonnante encore, répliqua Catherine.

— Peut-être. En tout cas, si j'avais commis un crime, je n'aimerais pas avoir Hercule Poirot sur ma piste.

— Ni moi non plus, dit Catherine en riant.

À leur arrivée, ils furent accueillis par Poirot. Comme il faisait très chaud, il était vêtu de blanc avec un camélia à la boutonnière.

— Bonjour, mademoiselle. J'ai l'air d'un Anglais, n'est-ce pas ?

— Je vous trouve très bien ainsi, répondit aimablement Catherine.

— Vous vous moquez de moi, mademoiselle, mais cela n'a pas d'importance. Papa Poirot rit toujours le dernier.

— Où est Mr Van Aldin ? demanda Knighton.

— Il viendra nous retrouver tout à l'heure. À vous parler franchement, mon ami, Mr Van Aldin n'est pas satisfait de moi. Oh ! ces Américains !... Ils ignorent la patience, le calme ! Pour lui plaire, je devrais me jeter à la poursuite des criminels sur toutes les routes de Nice.

— À mon avis, ce n'est pas une mauvaise idée, observa Knighton.

— Erreur, lui répondit Poirot. Dans ces sortes d'histoires, il ne suffit pas de savoir courir, mais d'avoir du flair. Et le tennis constitue un excellent champ d'observation, puisqu'on y rencontre beaucoup de monde. Tiens ! voilà Mr Kettering !

En effet, Derek se dirigeait tout droit sur eux. L'air soucieux et maussade, il restait en proie à un grand ennui. Lui et Knighton se saluèrent avec une certaine froideur. Seul, Poirot conservait sa belle humeur et plaisantait dans un louable effort de mettre chacun à son aise en distribuant des compliments à la ronde.

— Monsieur Kettering, permettez-moi de vous féliciter : vous parlez admirablement le français ; vous pourriez vous faire passer pour un indigène si vous vouliez. Peu d'Anglais sont capables d'une telle prouesse.

— Je voudrais bien pouvoir en faire autant, dit Catherine, mais je me rends compte que ma prononciation est tout à fait défectueuse.

Ils arrivèrent à leur place et s'assirent. Presque aussitôt, Knighton aperçut son patron qui lui faisait des signes de

l'autre bout du court. Il alla le rejoindre.

— Je trouve ce jeune homme très comme il faut, dit Poirot, regardant s'éloigner le secrétaire. Et vous, mademoiselle ?

— Il me plaît beaucoup.

— Et vous, Mr Kettering ?

Une vive riposte allait sortir des lèvres de Derek, mais quelque chose dans le regard malicieux du petit Belge le mit sur ses gardes. Choisisant ses mots, il répondit :

— Knighton est un bon garçon.

Catherine se figura que Poirot était déçu.

— C'est un de vos grands admirateurs, monsieur Poirot, fit-elle.

Puis elle lui raconta ce que lui avait dit Knighton pendant le trajet en automobile. Elle s'amusait beaucoup à voir le petit homme se dresser et gonfler sa poitrine tout en adoptant un air de fausse modestie qui ne pouvait tromper personne.

— Cela me rappelle, mademoiselle, que j'ai un mot à vous dire. Lorsque vous parliez à cette pauvre dame dans son compartiment, vous avez laissé tomber votre étui à cigarettes.

Catherine parut surprise.

— Je ne crois pas, répondit-elle.

Poirot tira de sa poche un étui à cigarettes en maroquin bleu avec l'initiale « K » en or ^[1].

— Non, cet objet ne m'appartient pas.

— Oh ! toutes mes excuses. C'était sans doute celui de la dame. Évidemment, le K est l'initiale de Kettering. Mais elle en avait un autre dans son sac, c'est ce qui nous a trompés. Savez-vous si cet étui appartenait à votre femme ?

Derek, interloqué, marmotta :

— Je... Je n'en sais rien. Probablement que oui.

— Ne serait-ce pas le vôtre, par hasard ?

— Non. Si c'était le mien, vous ne l'auriez pas trouvé chez ma femme.

Poirot semblait plus candide que jamais.

— Je pensais que vous l'aviez laissé tomber pendant que vous étiez dans le compartiment de Mrs Kettering, expliqua-t-il naïvement.

— Je n'y suis point entré. Je l'ai répété cent fois à la police.

— Mille excuses, mademoiselle vous a vu entrer, dit Poirot, l'air très humble et très embarrassé.

Catherine crut voir le visage de Derek pâlir ; peut-être était-ce pure imagination car il lui dit en riant, d'une voix la plus naturelle du monde :

— Vous faites erreur, miss Grey. D'après l'enquête de la police, j'occupais le compartiment voisin de celui de ma femme... Je ne m'en doutais guère. Vous devez m'avoir vu entrer dans mon propre compartiment.

Il se leva brusquement en apercevant Van Aldin qui arrivait avec Knighton.

— Je vous quitte à présent, murmura-t-il. Pour rien au monde je ne veux affronter mon beau-père.

Van Aldin salua courtoisement Catherine, mais il ne dissimula pas sa mauvaise humeur.

— Le tennis vous intéresse, monsieur Poirot ? grommela le millionnaire.

— Oui, j'aime à regarder les joueurs, répondit Poirot.

— Heureusement que vous habitez la France ! Aux États-Unis, je vous dirais que les affaires passent avant le plaisir.

Poirot, au lieu de se fâcher, sourit à l'irascible Yankee.

— Ne vous mettez pas en colère, je vous prie, monsieur Van Aldin. À chacun sa façon de travailler. Quant à moi, j'ai toujours préféré joindre l'utile à l'agréable.

Poirot jeta un coup d'œil vers Knighton et Catherine et remarqua avec satisfaction que les deux jeunes gens étaient absorbés dans leur conversation. Se tournant vers le millionnaire, Poirot lui dit à voix basse :

— Je ne suis pas ici seulement pour mon plaisir, monsieur Van Aldin. Voyez-vous, en face de nous, ce grand

vieillard au teint jaune et à la barbe vénérable ?

— Oui. Eh bien ?

— C'est M. Papopoulos.

— Un Grec ?

— Un Grec... Parfaitement, et un fameux marchand d'antiquités. Il tient une boutique à Paris, mais la police le suspecte d'exercer une autre profession.

— Laquelle ?

— Celle de receleur d'objets volés, particulièrement de bijoux. La taille et le sertissage des pierres précieuses n'ont pour lui aucun secret. Il vous transforme un joyau en un rien de temps. Il fréquente les têtes couronnées et a des accointances dans la plus basse pègre.

Van Aldin observait Poirot avec curiosité.

— Et alors ? fit-il.

— Je me demande, moi, Hercule Poirot - le petit détective se frappait la poitrine d'un air tragique -, je me demande pourquoi M. Papopoulos débarque-t-il subitement à Nice.

Si Van Aldin avait douté un moment de la compétence de Poirot qu'en son for intérieur il jugeait un peu cabotin, il ne tarda pas à changer d'opinion.

— Veuillez accepter mes excuses, monsieur Poirot, dit-il en le regardant droit dans les yeux.

Poirot fit un geste large de la main.

— Bah ! Cela n'a aucune importance. Écoutez-moi, monsieur Van Aldin. J'ai du nouveau à vous apprendre.

Le millionnaire, très intéressé, lui jeta un regard interrogateur.

— Comme vous le savez, monsieur Van Aldin, le comte de la Roche est surveillé depuis son interrogatoire chez le juge d'instruction. Le lendemain, pendant son absence, la police a perquisitionné à la villa Marina.

— Je parie qu'elle n'a rien trouvé ?

Poirot s'inclina :

— Je rends hommage à votre perspicacité, monsieur Van Aldin. Comme il fallait s'y attendre, elle n'a rien découvert

de suspect. Le comte de la Roche n'est pas né d'hier. Ce gentleman astucieux jouit d'une grande expérience.

— Bon. Et ensuite ?

— Si le comte a quelque chose à dissimuler, où le cachera-t-il ? Pas dans sa maison, elle a été fouillée de fond en comble ; ni sur sa personne : il sait qu'on peut l'arrêter d'un instant à l'autre. Reste son automobile. Ce jour-là, des policiers l'ont suivi jusqu'à Monte-Carlo. De là il a pris la route de Menton. Il conduisait lui-même sa petite voiture très puissante, et a dépassé ses poursuivants. Pendant un quart d'heure, ils l'ont complètement perdu de vue.

— Et pendant ce temps, vous croyez qu'il a caché quelque chose au bord de la route ? demanda Van Aldin.

— Pas au bord de la route ! Ce n'est point pratique. Voici : j'ai suggéré à M. Carrège de placer, dans tous les bureaux de poste de la région, quelqu'un connaissant de vue le comte de la Roche. Le juge d'instruction a approuvé mon idée. En effet, la meilleure manière de faire disparaître momentanément un objet est de le confier à la poste.

— Eh bien ?

— Eh bien... voici !

D'un geste théâtral, Poirot tira de sa poche un paquet enveloppé de papier marron dépouillé de sa ficelle.

— Pendant ledit quart d'heure, notre gentleman a expédié ce petit colis.

— À quelle adresse ?

Poirot hocha la tête.

— Malheureusement, la suscription ne nous apprend pas grand-chose. C'est une de ces officines comme il en existe tant à Paris, où, contre une somme modique, on vous garde vos lettres et vos colis jusqu'au moment où vous venez les réclamer.

— Que contient ce paquet ? demanda Mr Van Aldin, bouillant d'impatience.

Poirot défit l'emballage et découvrit une boîte en carton carrée. Il regarda autour de lui :

— Le moment est propice, déclara-t-il. Tous les yeux sont tournés vers les joueurs. Regardez, monsieur !

Il souleva le couvercle de la boîte, pendant une fraction de seconde. Le millionnaire poussa une exclamation de surprise et son visage devint blanc comme de la craie.

— Mon Dieu ! ce sont les rubis !

Van Aldin semblait étourdi par le choc.

Poirot réintégra la boîte dans sa poche tout en savourant son triomphe. Soudain le millionnaire, remis de son émotion, se pencha vers le petit détective et lui serra la main à la briser.

— Mes félicitations ! s'exclama Van Aldin. Monsieur Poirot, je vous admire !

— Il n'y a pas de quoi, dit Poirot modestement. Avoir de l'ordre, de la méthode, prévoir toutes les éventualités possibles, voilà le secret du métier.

— À présent, le comte de la Roche est sous les verrous ?

— Pas encore, répondit Poirot.

Une grande surprise se peignit sur les traits de Van Aldin.

— Pourquoi ? Que faut-il de plus pour l'arrêter ?

— L'alibi du comte demeure inébranlable.

— C'est stupide !

— Peut-être. Malheureusement, nous devons démolir son alibi avant de l'arrêter.

— En attendant, il vous filera entre les doigts.

Poirot secoua énergiquement la tête.

— Non. Le comte ne peut sacrifier son rang social. Il doit rester à la Riviera et payer d'effronterie.

Cette explication ne satisfaisait point Van Aldin.

— Je ne vous comprends pas...

Poirot leva la main.

— Un peu de patience, monsieur. Moi, j'ai une petite idée. On se moque des petites idées d'Hercule Poirot. On a tort !

— Bien. Allez-y et exposez-moi votre petite idée.

Poirot fit une pause.

— J'irai vous voir votre hôtel demain matin à onze heures. D'ici là, ne dites rien à personne.

CHAPITRE XXII

UNE VISITE MATINALE

M. Papopoulos déjeunait avec sa fille Zia, lorsqu'on frappa à la porte. Un groom entra, une carte à la main. Il la remit à M. Papopoulos qui l'examina, leva les sourcils et la tendit à sa fille.

— Tiens ! s'écria M. Papopoulos, se grattant pensivement l'oreille gauche. Hercule Poirot ! Que peut-il bien me vouloir ?

Le père et la fille se regardèrent.

— Je l'ai aperçu hier au tennis, dit M. Papopoulos. Zia, je ne flaire rien de bon là-dessous.

— Ne vous a-t-il pas autrefois rendu un signalé service ? lui rappela sa fille.

— C'est exact. Mais, il paraît qu'il a pris sa retraite et n'appartient plus à la police.

M. Papopoulos et Zia échangeaient ces réflexions dans leur propre langue. Le père se tourna vers le groom et lui dit en français :

— Faites monter ce monsieur.

Quelques instants après, Hercule Poirot, très élégamment vêtu et sa canne à la main, entra.

— Mon cher monsieur Papopoulos !

— Mon cher monsieur Poirot !

— Bonjour, mademoiselle Zia !

Poirot fit une révérence.

— Veuillez nous excuser, nous sommes en train de déjeuner, dit M. Papopoulos en se versant une seconde tasse de café. Votre visite est... bien... un peu matinale.

— Il est indiscret, je l'avoue, de déranger les gens d'aussi bonne heure, mais voyez-vous, je suis très pressé.

— Ah ! Vous travaillez toujours ? lui demanda M. Papopoulos.

— Oui, je m'occupe d'une affaire très sérieuse : le meurtre de Mrs Kettering.

— Attendez... fit M. Papopoulos regardant innocemment le plafond, il s'agit de cette personne qu'on a trouvée morte dans le Train Bleu, n'est-ce pas ? J'ai lu ça dans les journaux, mais il n'était nullement question de crime.

— Dans l'intérêt de la justice, on avait jugé utile de voiler les faits.

Il y eut une pause.

— Et en quoi puis-je vous être utile ? demanda poliment l'antiquaire.

— Voici, dit M. Poirot, je vais droit au but.

Il tira de sa poche la boîte qu'il avait montrée à Mr Van Aldin au tennis de Cannes, l'ouvrit, enleva le collier et le posa sur la table devant le Grec.

M. Poirot observait le vieillard. M. Papopoulos prit le bijou et l'examina attentivement, mais pas un muscle de son visage ne remua. Il leva les yeux et regarda le détective d'un air interrogateur.

— Ils sont magnifiques, ces rubis, n'est-ce pas ? demanda Poirot.

— Oui, c'est du beau travail, répondit M. Papopoulos.

— À combien évaluez-vous ce bijou ?

Le visage du Grec changea d'expression.

— Tenez-vous vraiment à le savoir ?

— Vous êtes un finaud, monsieur Papopoulos. Non, je n'exige pas que vous répondiez à ma question. Ce collier ne vaut certainement pas cinq cent mille dollars.

Papopoulos éclata de rire et Poirot se joignit à lui.

— Pour une imitation, dit Papopoulos, en rendant le bijou à Poirot, c'est du beau travail, comme je vous le disais tout à l'heure. Serait-ce indiscret de vous demander d'où vient ce collier ?

— Pas du tout. Je puis bien le dire à un vieil ami comme vous. Il était en possession du comte de la Roche.

M. Papopoulos fronça les sourcils.

— Tiens ! Tiens !

Poirot, affectant un air des plus innocents, se pencha vers le Grec et lui dit :

— Monsieur Papopoulos, je vais jouer cartes sur table. Le « Cœur de Feu », dont ce bijou est une reproduction, a été volé à Mrs Kettering dans le Train Bleu. Laissez-moi d'abord vous apprendre que je ne m'occupe nullement de retrouver le collier : cela regarde la police, et je ne travaille pas pour elle, mais pour le compte de Mr Van Aldin. Je veux mettre la main sur l'assassin de Mrs Kettering. Le bijou ne m'intéresse qu'autant qu'il peut m'aider à découvrir le meurtrier. Comprenez-vous ?

Il prononça ces deux derniers mots avec une insistance toute particulière. M. Papopoulos, le visage impassible, lui dit :

— Très probablement, monsieur, le bijou changea de propriétaire à Nice... peut-être est-ce déjà fait.

— Continuez, je vous prie.

— Ah !

M. Papopoulos but son café à petites gorgées, l'air plus noble et plus patriarcal que jamais.

— Quelle heureuse coïncidence ! ai-je pensé. Mon vieil ami M. Papopoulos séjourne en ce moment à Nice. Il va m'aider.

— Et comment ça ? demanda l'antiquaire d'un ton glacial.

— Je me suis dit : M. Papopoulos se trouve sûrement à Nice pour affaires.

— Pas du tout. Je viens pour ma santé... par ordre de la Faculté.

Il émit une toux caverneuse.

— Vous m'en voyez désolé, fit Poirot, sans grande conviction. Mais revenons à nos moutons. Qu'un grand-duc, une archiduchesse d'Autriche, ou un prince italien veuille négocier ses bijoux de famille, à qui s'adresse-t-il ? À M.

Papopoulos, de renommée mondiale, et dont tous reconnaissent la discrétion et l'habileté.

— Vous me flattez, dit le vieillard en s'inclinant.

— La discrétion est une qualité inappréciable, murmura Poirot.

Il fut récompensé par le sourire furtif qui éclaira le visage du Grec.

— Moi aussi, je sais être discret, déclara le détective.

Les regards des deux hommes se croisèrent.

Alors Poirot parla lentement, pesant chacune de ses paroles.

— Je me suis dit encore ceci : si le collier a changé de propriétaire à Nice, M. Papopoulos en aura entendu parler ; il est assez au courant de tout ce qui se passe dans le monde des bijoux.

— Ah ! dit le Grec en prenant un croissant.

— La police n'a rien à voir là-dedans. C'est une affaire strictement personnelle, ajouta M. Poirot.

— Certains bruits circulent, risqua Papopoulos sans trop se compromettre.

— Lesquels ? demanda Poirot.

— Est-il bien nécessaire que je vous les répète ?

— Oui. Souvenez-vous, monsieur Papopoulos. Il y a dix-sept ans, un personnage en vue vous confia la garde d'un bijou qui disparut de façon inexplicable. Vous étiez, si j'ose dire, dans de vilains draps.

Ses yeux se tournèrent vers la jeune fille. Elle avait repoussé sa tasse et, les deux coudes sur la table, son menton appuyé sur ses mains, elle ne perdait pas une parole. M. Poirot continua :

— À cette époque, je me trouvais à Paris. Vous me fîtes appeler. Remettant votre sort entre mes mains, vous me juriez alors que, si je vous rendais le bijou perdu, vous m'en seriez reconnaissant jusqu'à la mort. Eh bien, grâce à moi, vous êtes rentré en sa possession.

— Ce moment fut le plus pénible de ma carrière, soupira le Grec.

— Certes, dix-sept ans, c'est bien long ! Toutefois, je crois ne pas me tromper en affirmant que ceux de votre race ont bonne mémoire.

— Vous parlez au Grec ? demanda M. Papopoulos avec un sourire ironique.

— Non, ce n'est pas au Grec que je m'adresse.

Le vieillard se redressa, plein de fierté.

— Vous avez raison, monsieur Poirot, je suis un Juif. Et, comme vous venez de le dire, ceux de notre race ont la mémoire fidèle.

— Je puis donc compter sur votre concours ?

— En ce qui concerne le bijou, je ne vous promets rien.

Le vieillard, tout comme Poirot, choisissait ses mots avec prudence.

— Je ne sais rien et n'ai rien entendu dire. Je puis cependant vous donner un bon tuyau... si vous vous intéressez aux courses.

— Tout dépend des circonstances, fit Poirot, regardant fixement son interlocuteur.

— À Longchamp, il y a, en ce moment, un cheval digne de retenir l'attention. Mais impossible de rien certifier ; ces renseignements passent par tant de bouches, vous comprenez ?

L'antiquaire s'interrompit, scruta le visage de Poirot pour s'assurer si le détective saisissait le sens caché de ses paroles.

— Parfaitement, parfaitement, répondit Poirot.

M. Papopoulos se renversa sur sa chaise et joignit le bout des doigts.

— Ce cheval s'appelle Marquis. C'est un cheval anglais, il me semble ; et toi, Zia, qu'en dis-tu ?

— Je le crois également.

Poirot se leva.

— Je vous remercie, monsieur. Rien ne vaut ce que les Anglais appellent « un tuyau venant de l'écurie même ». Au revoir, monsieur, et mille fois merci !

Il se tourna vers la jeune fille.

— Au revoir, mademoiselle Zia. Il me semble que notre dernière entrevue à Paris date d’hier. À vous voir, on jurerait que cette rencontre remonte au plus à deux ans.

— Il y a tout de même une différence entre seize ans et trente-trois ans, soupira Zia.

— Pas dans votre cas, déclara Poirot plein de galanterie. Vous et votre père me ferez le plaisir de dîner un soir avec moi.

— Mais, avec joie, répondit Zia.

— Alors, entendu, nous en reparlerons. Pour l’instant je me sauve !

Poirot se retrouva dans la rue, tout joyeux. Il fredonnait un refrain et faisait des moulinets avec sa canne.

Il entra dans le premier bureau de poste qu’il vit sur son chemin et envoya un télégramme. Il lui fallut quelque temps pour le rédiger, car il employa un code spécial et dut faire appel à sa mémoire. Il était question de la disparition d’une épingle de cravate et la dépêche était adressée à l’inspecteur Japp, Scotland Yard.

Une fois déchiffrée, la teneur apparaissait précise dans son laconisme :

Télégraphiez-moi ce que vous savez sur un homme portant le sobriquet de « Marquis ».

CHAPITRE XXIII

UNE NOUVELLE HYPOTHÈSE

À onze heures précises, Poirot se présenta chez Van Aldin. Le millionnaire était seul dans son appartement.

— Vous êtes ponctuel, monsieur Poirot, dit-il en se levant pour recevoir le détective.

— J'observe la plus stricte exactitude. Sans ordre ni méthode... Il s'interrompit. Il est possible que je vous aie déjà raconté ces choses. Arrivons au but.

— Votre petite idée ?

— Oui, il s'agit de ma petite idée, répéta Poirot en riant. Tout d'abord, monsieur, je voudrais interroger une fois de plus la femme de chambre, Ada Mason. Est-elle ici ?

— Oui, je vais la faire venir.

— Bien.

Van Aldin observait le petit détective avec curiosité. Il sonna et dépêcha un groom à la recherche de Mason.

Poirot la reçut avec sa politesse accoutumée, qui toujours produisait son effet sur les gens de maison.

— Bonjour, mademoiselle. Veuillez vous asseoir, je vous prie, si Monsieur le permet.

— Certainement, asseyez-vous, Mason, autorisa Van Aldin.

— Merci, Monsieur.

Gauchement, Mason s'assit sur le bord d'une chaise. Elle paraissait encore plus osseuse et plus sèche que d'habitude.

— Je vais vous poser quelques questions, lui annonça Poirot. Il faut aller au fond de cette affaire. J'en reviens toujours à l'homme du train. On vous a montré le comte de la Roche. Il vous semble que c'est peut-être cet homme, mais vous n'en êtes pas sûre.

— Comme je vous le disais, monsieur, je n'ai pas vu sa figure. Il m'est donc difficile de le reconnaître.

Poirot se montrait ravi.

— Précisément. Je comprends la difficulté, mademoiselle. Vous étiez au service de Mrs Kettering depuis deux mois, il me semble. Durant ce temps, combien de fois avez-vous vu votre maître ?

— Seulement deux fois, monsieur.

— De loin ou de près ?

— Une fois, monsieur, il vint à Curzon Street. J'étais en haut : je me suis penchée sur la rampe de l'escalier pendant qu'il traversait le vestibule. J'étais curieuse de le voir, sachant comment les choses marchaient.

Mason termina par un toussotement discret.

— Et l'autre fois ?

— Je me promenais dans le parc, monsieur, avec Annie, une des autres domestiques, et elle me montra notre maître en compagnie d'une dame étrangère.

— Bien, Mason. Cet homme qui entra dans le compartiment de votre maîtresse à la gare de Lyon, n'était-ce point votre maître ?

— Je ne crois pas, monsieur.

— Vous n'en êtes pas certaine ?

— Ma foi... je n'y ai pas fait grande attention, monsieur.

Mason semblait complètement bouleversée par cet interrogatoire.

— Votre maître voyageait dans le même train, vous le savez. Quoi de plus naturel qu'il soit entré dans le compartiment de votre maîtresse ?

— Mais le monsieur qui parlait avec ma maîtresse devait venir du dehors. Il était en toilette de ville, avec un pardessus et un chapeau mou.

— Fort bien, mademoiselle, mais réfléchissez un instant. Le train s'arrêta à la gare de Lyon. Plusieurs voyageurs se promenaient sur le quai. Votre maîtresse songeait à en faire autant et mit son manteau de fourrure, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— En ce moment, votre maître a mis son pardessus et son chapeau, car si le train est chauffé, il fait froid dans la gare. Mr Kettering va et vient devant le wagon et, levant les yeux vers les fenêtres éclairées, il aperçoit soudain sa femme. Jusque-là, il ignorait sa présence dans le train. Naturellement, il remonte et se rend dans le compartiment de votre maîtresse. À sa vue, elle pousse un cri de surprise et ferme la porte de communication, car leur conversation doit être de nature plutôt intime.

Poirot s'appuya au dossier de son fauteuil et observa l'effet de ses paroles. Il attendit patiemment : les gens de la classe de Mason n'aiment pas être brusqués et il faut leur donner le temps de se débarrasser de leurs idées préconçues. Au bout de trois minutes elle parla enfin.

— Ma foi, monsieur, c'est peut-être ainsi que les choses se sont passées. Je n'y avais pas pensé tout d'abord. Notre maître est grand et à peu près de la même taille que cet homme. En voyant son pardessus et son chapeau, j'ai songé que ce monsieur venait du dehors. Oui, cela pourrait bien être notre maître, mais je n'affirme rien.

— Je vous remercie, mademoiselle. Vous pouvez vous retirer. Oh ! encore un petit détail. Il tira de sa poche l'étui à cigarettes qu'il avait déjà montré à Catherine. Cet objet appartenait-il à votre maîtresse ?

— Non, monsieur... du moins...

— Du moins ? fit Poirot d'un ton encourageant.

— Monsieur, je ne suis pas certaine, mais il me semble reconnaître l'étui que ma maîtresse avait acheté à l'intention de son mari.

— Ah !

— Je ne sais si elle le lui a offert.

— Bien, mademoiselle, c'est tout ce que je voulais savoir. Au revoir, mademoiselle.

Ada Mason se retira discrètement, refermant sans bruit la porte derrière elle.

Poirot, le sourire aux lèvres, regarda Van Aldin, atterré.

— Vous croyez... vous soupçonnez Derek ? demanda le millionnaire. Pourtant vous avez la preuve de la culpabilité du comte : vous savez qu'il a dérobé le bijou.

« Ne m'avez-vous pas raconté ?...

— Quoi donc ?

— Cette histoire à propos du collier de Ruth. Vous me l'avez même montré.

— Pas du tout.

Van Aldin le regarda bien en face.

— Vous dites que vous ne me l'avez pas fait voir ?

— Non.

— Vous êtes fou ou c'est moi qui perds la tête ?

— Nous ne sommes fous ni l'un ni l'autre. Vous me posez une question, j'y réponds. Vous me demandez si je ne vous ai pas montré le collier de Mrs Kettering ? Je vous affirme que non. Il s'agit seulement d'une parfaite imitation de ce bijou ; seul un expert pourrait s'y reconnaître.

CHAPITRE XXIV

POIROT DONNE SON AVIS

Le millionnaire demeura confondu devant les révélations de Poirot et il lui fallut quelques moments pour se remettre.

— Voilà qui change la situation, observa le détective.

— Une imitation ! Monsieur Poirot, je reconnais que, dès le début, vous vous refusiez à imputer au comte le meurtre de ma fille.

— Malgré certains soupçons, je ne parvenais pas à me figurer le comte commettant un assassinat. Cette idée ne cadrerait pas avec la personnalité de l'individu.

— Cependant vous croyez qu'il songeait à voler le collier ?

— Certainement. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Écoutez, je vais vous expliquer les choses telles que je les comprends. Le comte, sachant que Mrs Kettering possédait les rubis, avait tout prévu. Il lui raconta qu'il écrivait un livre sur les bijoux pour l'inciter à lui montrer le « Cœur de Feu ». Il se procura alors une reproduction exacte du fameux collier avec l'intention de le substituer à celui de Madame votre fille. Mrs Kettering, nullement experte en bijoux, ne se serait aperçue de ce vol que longtemps après... À ce moment-là elle n'aurait pas intenté de procès. Le comte eût été en possession de nombreuses lettres d'elle et... vous comprenez. Oh ! le tour était adroitement combiné et ce noble gentilhomme a dû s'en servir plus d'une fois.

— Tout cela me paraît fort clair, en effet.

— Et parfaitement digne du comte de la Roche.

— Alors, dites-moi, monsieur Poirot, que s'est-il passé ?

Poirot haussa les épaules.

— C'est bien simple. Quelqu'un a devancé le comte.

Il y eut un long silence.

Van Aldin semblait remuer les faits dans sa tête, puis il demanda à brûle-pourpoint :

— Depuis quand soupçonnez-vous mon gendre ?

— Presque depuis le début, il avait un puissant mobile et l'occasion s'offrait à lui. Tout le monde, moi compris, crut d'abord que l'homme qui entra dans le compartiment de Mrs Kettering à Paris était le comte de la Roche. Moi aussi, je le crois. Cependant, je vous entendis raconter par la suite qu'un jour vous aviez pris le comte pour votre gendre : j'en ai déduit qu'ils étaient de même taille et de même corpulence et que tous deux étaient bruns. La femme de chambre étant au service de votre fille depuis peu de temps, ne devait pas connaître très bien Mr Kettering puisqu'il ne vivait pas avec sa femme, et, de plus l'homme avait pris soin de tourner la tête.

— Vous l'accusez de l'avoir tuée ? demanda Van Aldin d'une voix rauque.

Poirot leva la main.

— Non, je n'ai pas dit cela... mais la chose est possible... très possible. Il se trouvait à court d'argent, acculé à la ruine. Pour lui, c'était un moyen de se tirer d'embarras.

— Pourquoi aurait-il pris le sac de bijoux ?

— Pour faire croire à un crime ordinaire commis par des dévaliseurs de trains. Autrement, on l'aurait tout de suite soupçonné.

— Si votre hypothèse est juste, qu'a-t-il fait des rubis ?

— Il nous reste à le découvrir. Je connais à Nice, un homme capable de nous aider, celui que je vous ai montré au tennis.

Poirot se leva. Van Aldin l'imita, posa sa main sur l'épaule du petit détective et lui dit d'une voix émue :

— Trouvez-moi le meurtrier de Ruth, c'est tout ce que je vous demande.

Poirot se redressa avec fierté.

— Laissez agir Hercule Poirot et ne craignez rien. Je découvrirai la vérité.

D'une chiquenaude il enleva un grain de poussière sur son chapeau. Il adressa un sourire d'encouragement au millionnaire et quitta la pièce. Cependant, en descendant l'escalier de l'hôtel, il abandonna sa belle assurance.

— Tout cela est très bien, se dit-il à lui-même, mais une foule d'obstacles se dresse sur ma route.

En sortant de l'hôtel, il demeura cloué sur place. Une automobile stationnait devant la porte. Dans cette voiture, se trouvait Catherine Grey et Derek Kettering, debout devant la portière, causait avec la jeune fille.

Une minute après, la voiture repartit et Derek resta immobile sur le trottoir, la regardant s'éloigner, une expression bizarre sur son visage. Soudain il haussa les épaules, poussa un profond soupir et se retourna pour se trouver nez à nez avec Hercule Poirot. Il sursauta involontairement. Les deux hommes se dévisagèrent. Poirot très calme et Derek avec une certaine méfiance. Les sourcils levés, il dit au détective d'une voix légèrement moqueuse :

— N'est-ce pas qu'elle est gentille ?

— Oui, je la trouve très sympathique.

— On en rencontre peu comme elle.

Il parlait tout bas, comme s'il s'adressait à lui-même. Poirot approuva de la tête, puis il se pencha vers le jeune homme et lui dit, d'un ton grave et sévère que Derek Kettering ne lui connaissait pas encore :

— Monsieur, excusez un vieil homme si ses paroles vous semblent indiscrètes. Je me permettrai seulement, pour votre grand bien, de vous citer un de vos proverbes anglais : « Avant de vous engager dans un nouvel amour, finissez-en avec l'ancien. »

— Que diable voulez-vous dire ? demanda Kettering, en colère.

— Vous m'en voulez ? Cela ne m'étonne point, remarqua Poirot, d'un air placide. Si vous ne comprenez pas le sens de mes paroles, détournez-vous, monsieur. Vous verrez une seconde voiture où se trouve encore une dame.

Derek se retourna et son visage s'assombrit.

— Mireille, au diable cette peste ! Je la...

Poirot arrêta son geste.

— Voyons, calmez-vous.

Mais Derek n'était pas, ce jour-là, d'humeur à écouter les conseils. Hors de lui-même, il s'écria :

— J'ai rompu avec elle.

— Oui, mais a-t-elle rompu avec vous ?

Derek poussa un éclat de rire amer.

— Cette femme ne rompra pas de bon gré avec un homme qui possède deux millions. Elle lui donnera du fil à retordre.

Poirot leva les sourcils.

— Vous jugez les autres avec cynisme.

— Vous trouvez ? J'ai vécu assez longtemps dans le monde pour savoir que toutes les femmes se ressemblent. Soudain, son expression s'adoucit : toutes, sauf une.

Il défia Poirot du regard, hésita un instant, puis, d'un mouvement de la tête, désigna la direction du Cap Martin.

— Celle-là, ajouta-t-il.

— Ah !

La calme indifférence de Poirot était bien calculée pour exciter le tempérament fougueux de Derek.

— Vous allez sans doute me dire qu'étant donné mon genre de vie, je ne suis pas digne d'elle. Je sais bien que je ne devrais pas parler ainsi, alors que ma femme vient de mourir assassinée.

Il s'arrêta pour reprendre haleine, et Poirot en profita pour glisser d'une voix plaintive :

— Mais je ne vous ai encore rien reproché, ce me semble ?

— Cela viendra bientôt.

— Que dites-vous là ?

— Si je vous apprenais que je compte épouser Catherine, vous me traiteriez d'insensé ?

— Pas du tout, répondit Poirot. Votre fâcheuse réputation ne saurait détourner de vous les femmes, au

contraire. Ah ! si vous étiez un homme honnête, d'une stricte moralité, suivant toujours le droit chemin sans jamais se permettre aucune défaillance, alors oui, j'aurais des doutes sur votre réussite. Les qualités morales n'offrant rien de romanesque, seules, les veuves savent les apprécier.

Derek Kettering le regarda tout abasourdi, puis fit demi-tour et alla vers la voiture qui stationnait toujours.

Poirot vit alors un joli visage se pencher à la portière. Mais Derek Kettering ne s'arrêta pas. Il leva son chapeau et continua sa route.

— Ça y est ! dit Hercule Poirot. Il est temps que je rentre chez moi.

Il trouva l'imperturbable George en train de donner un coup de fer à son pantalon.

— Quelle belle journée, George ! Un peu fatigante, mais assez fructueuse pour moi.

George reçut ces remarques avec son flegme ordinaire.

— Très bien, Monsieur.

— La personnalité d'un criminel s'avère parfois très intéressante à étudier. Nombre de meurtriers possèdent un grand pouvoir de séduction.

— J'ai toujours entendu parler de l'amabilité du docteur Crippe et pourtant il a coupé sa femme en petits morceaux.

— Vous choisissez toujours bien vos exemples, George.

Le serviteur ne répondit point. À ce moment, la sonnerie du téléphone retentit et Poirot décrocha le récepteur.

— Allô ! Allô... Oui ! C'est Hercule Poirot.

— Ici, Knighton. Voulez-vous garder la ligne un instant, monsieur Poirot ? Mr Van Aldin désire vous parler.

Il y eut un moment de silence, puis la voix du millionnaire se fit entendre.

— C'est vous, monsieur Poirot ? Je voulais vous apprendre que Mason est venue me trouver de son propre chef. Réflexion faite, elle est presque certaine que l'homme qui a parlé à ma fille à Paris est bien Derek Kettering. Sur

le moment, elle n'a pas reconnu sa silhouette, mais à présent, elle n'a pour ainsi dire plus de doutes.

— Ah ! merci, monsieur Van Aldin ! Nous avançons vers la lumière.

Il raccrocha le récepteur et demeura une minute ou deux immobile, le sourire aux lèvres.

George dut lui répéter deux fois la même question avant d'obtenir une réponse.

— Hein ? Que me demandez-vous ?

— Monsieur déjeune-t-il ici, ou doit-il sortir ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Poirot. Je vais me coucher et je boirai une tisane... Mes prévisions se réalisent et cela me bouleverse toujours un peu.

CHAPITRE XXV

MÉFIANCE

Au moment où Derek Kettering passait devant la voiture, Mireille se pencha à la portière.

— Derek, je voudrais vous dire un mot !... Le jeune homme souleva son chapeau et poursuivit son chemin.

Lorsqu'il rentra à l'hôtel, le concierge l'interpella.

— Un monsieur vous attend.

— Quel est son nom ?

— Il ne l'a pas dit, monsieur, mais il paraît que l'objet de sa visite est si important qu'il tient absolument à vous parler.

— Où est ce monsieur ?

— Dans le petit salon. Il n'a pas voulu rester dans le vestibule et m'a prié de le conduire dans un endroit où il pourrait vous parler à son aise.

Derek approuva d'un signe de tête, et tourna les talons.

Dans le petit salon, il n'y avait personne d'autre que le visiteur qui, à l'entrée de Derek, se leva et s'inclina avec grâce. Kettering n'avait vu qu'une fois le comte de la Roche, mais il reconnut sans peine cet homme plein de distinction, et fronça les sourcils de rage. Jusqu'où ira son insolence ? se demanda Derek.

— Vous êtes bien le comte de la Roche, n'est-ce pas ? Je vous avertis que vous perdez votre temps.

— Tel n'est pas mon avis, répondit le comte d'une voix aimable, en découvrant ses dents blanches.

Les manières ensorceleuses du comte demeuraient généralement sans effet sur les autres hommes.

Tous, sans exception, le détestaient cordialement.

Derek Kettering mourait d'envie de le prendre par les épaules et de le chasser de l'hôtel d'un vigoureux coup de

pied. Seule la crainte du scandale le retint. Il ne pouvait comprendre que Ruth se fût éprise d'un tel individu. Il regarda avec mépris les mains soignées du comte.

— Je viens vous voir pour une petite affaire et je vous conseille, dans votre propre intérêt, de m'écouter attentivement.

De nouveau, Derek se sentit démangé par le désir de jeter ce personnage à la porte, mais il s'abstint. Il devina une menace dans la voix du comte, mais l'interpréta à sa façon. Pour plusieurs bonnes raisons il devait écouter son visiteur.

Derek s'assit et tambourina sur la table.

— Eh bien ! Qu'avez-vous à me dire ?

Le comte n'avait point pour habitude d'aller droit au but.

— Permettez-moi, monsieur, de vous offrir mes condoléances pour le deuil dont vous venez d'être frappé.

— Une insolence de plus, et je vous balance par cette fenêtre.

Il se tourna vers la fenêtre qui se trouvait auprès du comte, et celui-ci eut l'air gêné.

— Je vous enverrai mes témoins, monsieur, si c'est cela que vous cherchez, dit-il avec arrogance.

Derek éclata de rire.

— Un duel ? mon cher comte, je ne vous prends pas assez au sérieux pour me battre avec vous. Mais j'éprouverais un plaisir inouï à vous botter le derrière sur la Promenade des Anglais.

Le comte dissimula son ressentiment. Il se contenta de lever les sourcils et grommela :

— Les Anglais sont des barbares.

— Que me voulez-vous donc ? demanda Derek.

— Je vais être franc et vous apprendre sans plus tarder le but de ma visite. Nous en serons plus vite débarrassés.

De nouveau il sourit aimablement.

— Parlez ! ordonna Derek d'un ton sec.

Le comte leva les yeux au plafond, joignit le bout de ses doigts et murmura :

— Vous avez hérité une immense fortune, monsieur.

— Que diantre cela peut-il vous faire ?

— Monsieur, ma réputation est gravement compromise. On me suspecte, on va même jusqu'à m'accuser d'un crime abominable.

— Cette accusation ne vient pas de moi, remarqua Derek d'un ton glacial. En tant que partie intéressée, je n'ai exprimé aucune opinion.

— Je suis innocent ! déclara le comte, et je le jure devant Dieu !

Il leva la main au ciel.

— Si je ne me trompe, M. Carrège est le juge d'instruction qui s'occupe de l'affaire, murmura poliment Derek Kettering.

Le comte ne fit aucun cas de ses paroles.

— Non seulement on m'accuse à tort d'un crime que je n'ai pas commis, mais je me débats actuellement dans de cruels embarras d'argent.

Il toussota et attendit la réponse de l'autre.

Derek se leva d'un bond.

— Ah ! je m'y attendais ! espèce de maître chanteur ! Vous n'aurez pas un sou de moi, entendez-vous ! Ma femme est morte et aucun scandale ne saurait plus l'atteindre. Elle vous a sans doute écrit des lettres imprudentes. Si en ce moment je vous proposais de les acheter toutes pour une forte somme, je suis certain que vous en conserveriez quelques-unes par devers vous. Laissez-moi vous dire, monsieur de la Roche, que le chantage est un mot aussi méprisable en anglais qu'en français. Voilà ma réponse, au revoir !

— Un instant !

Le comte tendit la main pour retenir Derek qui se dirigeait vers la porte.

— Vous vous trompez monsieur ! Vous vous trompez entièrement. Je suis avant tout un galant homme et je

considère comme sacrée toute lettre de femme.

Il rejeta la tête en arrière d'un air digne.

Derek ne put s'empêcher de sourire.

— La proposition que j'allais vous faire était de nature toute différente, ajouta le comte. Comme je vous le disais à l'instant, je suis à court d'argent, et ma conscience pourrait m'obliger à fournir certains renseignements précieux à la police.

Lentement Derek revint au milieu du salon.

— Qu'entendez-vous par-là ?

Une fois de plus le sourire du comte s'épanouit.

— Inutile d'entrer dans les détails. On dit toujours en pareils cas : cherchez à qui profite le crime. Or, vous venez d'entrer en possession d'une jolie fortune.

Le comte hocha la tête.

— Alors, c'est pour m'apprendre cette nouvelle que vous m'avez dérangé ? conclut Derek en ricanant.

— Attendez, mon cher monsieur. Vous imaginez-vous que je serais venu si je ne possédais des renseignements plus précis ? Il n'est point agréable, avouez-le, monsieur, d'être arrêté et jugé pour meurtre.

Derek s'approcha de lui. Son visage exprimait une telle fureur qu'involontairement le comte fit un pas en arrière.

— Est-ce une menace ? demanda Derek.

— Vous n'en saurez pas plus long.

— Je n'ai pas encore rencontré un bluffeur de votre trempe.

— Vous faites erreur, dit le comte en levant sa main blanche. Il ne s'agit pas de bluff. Afin de vous convaincre, j'ajouterai ceci : je tiens tous les détails de l'affaire d'une certaine femme qui produira, au moment voulu, la preuve irréfutable de votre culpabilité.

— Qui est cette femme ?

— Mlle Mireille.

Derek recula comme frappé d'un coup de massue.

— Mireille ! répéta-t-il.

Le comte crut avoir gagné la partie et s'empessa de profiter de la situation.

— Une bagatelle de cent mille francs, dit-il. Je n'en demande pas davantage.

— Hein ?

— Je répète, monsieur, que la bagatelle de cent mille francs apaiserait les scrupules de ma conscience.

Derek sembla se ressaisir. Il regarda gravement le comte.

— Vous attendez ma réponse tout de suite ?

— S'il vous plaît, monsieur.

— La voici. Allez vous faire pendre ailleurs ! Vous comprenez ?

Laissant le comte interloqué, Derek quitta le salon et sortit de l'hôtel.

Une fois sur le trottoir, il héla un taxi et se fit conduire à l'hôtel de Mireille. Là, il apprit que la danseuse venait de rentrer. Derek remit sa carte au concierge.

— Veuillez faire monter cette carte à mademoiselle et demandez-lui si elle peut me recevoir.

Après une courte attente, Derek suivit un groom.

Une vague de parfum exotique frappa ses narines au moment où il franchissait le seuil de la chambre de la danseuse. De tous côtés, on y voyait des œillets, des orchidées et du mimosa, Mireille se tenait devant la fenêtre dans un peignoir de dentelle.

Elle vint vers lui les mains tendues.

— Ah ! Derek, je savais bien que vous reviendriez vers moi.

Il demeura figé et dévisagea Mireille d'un regard sévère.

— Pourquoi m'avoir envoyé le comte de la Roche ?

Elle leva vers lui des yeux pleins d'un étonnement qui lui parut sincère.

— Moi ? Je vous ai envoyé le comte de la Roche ? Dans quelle intention ?

— Sans doute pour me faire chanter.

Elle ouvrit de grands yeux. Puis elle sourit et hocha la tête.

— Naturellement. Il fallait s'attendre à cela d'un type pareil. J'aurais dû me méfier. Non, croyez-moi, Derek. Je ne l'ai pas envoyé vers vous.

Il vrilla sur elle des yeux scrutateurs, comme s'il voulait pénétrer sa pensée.

— Je vais tout vous raconter, pour ma plus grande confusion. L'autre jour, j'étais dans une rage folle... (Elle fit un geste théâtral.) De nature, je ne suis guère patiente. Pour me venger de votre rupture, j'ai été voir le comte de la Roche et lui ai demandé d'aller au commissariat de police pour révéler tel et tel fait. Mais ne craignez rien, Derek, je n'avais pas tout à fait perdu la tête. Moi, seule, je possède la preuve. La police restera impuissante si je me refuse à parler. Comprenez-vous ? Alors...

Elle fit un pas vers lui en le regardant avec des yeux pleins de tendresse.

Il la repoussa brutalement.

La poitrine haletante, les yeux à demi fermés, elle s'écria :

— Prenez garde, Derek !... réfléchissez. Voyons, vous revenez à moi, n'est-ce pas ?

— Non, tout est fini entre nous... à jamais !

— Ah ! par exemple !

La danseuse avait l'allure d'un félin en colère et ses paupières papillotaient.

— Alors, vous aimez une autre femme ! Celle que vous avez invitée à déjeuner l'autre jour, n'est-ce pas ?

— J'ai l'intention de l'épouser. Autant vous l'apprendre tout de suite.

— Cette Anglaise mal ficelée ? Et vous croyez que je vais accepter cela ? Certes, non. Écoutez-moi, Derek. Rappelez-vous notre conversation de l'autre jour à Londres. Vous m'avez déclaré vous-même que seule la mort de votre femme pouvait vous tirer d'embarras. Vous lui reprochiez

sa santé florissante. Puis l'idée d'un accident, ou quelque chose de plus radical, vous vint à l'esprit.

— Sans doute est-ce cette conversation que vous avez répétée au comte de la Roche ? interrogea Derek, d'un air méprisant.

Mireille éclata de rire.

— Me prenez-vous pour une sottise ? Que ferait la police d'une histoire aussi vague ? Écoutez-moi bien, je vous tends la perche pour la dernière fois. Lâchez cette Anglaise et revenez à moi. À cette condition, mon chéri, je ne soufflerai mot de...

— De quoi ?

Elle ricana.

— Vous croyez donc que personne ne vous a vu ?

— Qu'insinuez-vous par-là ?

— Tout simplement que moi je vous ai vu, mon cher Derek. Je vous ai vu sortir du compartiment de madame votre femme un peu avant l'arrêt du train à Lyon. Et j'en sais encore davantage. Je sais que lorsque vous avez quitté son compartiment, elle était morte.

Il la regardait comme un somnambule, d'un air effaré. Il se retourna et sortit d'un pas chancelant.

CHAPITRE XXVI

UN AVERTISSEMENT

— En somme, constata Poirot, nous voici devenus deux bons amis qui n'ont aucun secret l'un pour l'autre.

Catherine tourna la tête, vers lui. Pour la première fois elle venait de déceler clans la voix de Poirot une certaine inquiétude.

Ils étaient assis dans le parc de Monte-Carlo. En arrivant, Catherine et ses amis avaient rencontré Knighton et Poirot. Lady Tamplin avait tout de suite accaparé le major Knighton et lui rabâchait un tas de souvenirs communs qui, pour la plupart, sortaient de son imagination. Le couple s'était un peu éloigné des autres, et lady Tamplin marchait la main appuyée sur le bras du jeune homme. Knighton jetait de temps à autre un coup d'œil en arrière et Poirot pétillait de malice en les observant.

— Évidemment, nous sommes de bons amis, proclama Catherine.

— Dès le début une franche sympathie est née entre nous.

— Oui, lorsque vous m'avez affirmé que dans la vie courante, les choses se passent parfois comme dans les « romans policiers ».

— N'avais-je pas raison ?

Il souligna ses paroles d'un air de défi en levant l'index vers Catherine.

— Nous voici tous deux plongés dans une véritable tragédie. Pour moi, c'est tout naturel, de par ma profession, mais il n'en va pas de même en ce qui vous concerne.

— Oui, ajouta-t-il d'un air méditatif, votre cas est différent du mien.

Elle lui jeta un coup d'œil interrogateur.

Il lui semblait que Poirot la mettait en garde contre un danger imprévu.

— Pourquoi dites-vous que je me trouve en plein drame ? Il est vrai que j'ai eu une conversation avec Mrs Kettering peu de temps avant son assassinat. Mais à présent, tout est fini. Cette affaire ne me touche nullement.

— Ah ! mademoiselle, mademoiselle, peut-on jamais dire « j'en ai fini avec ceci ou cela » ?

— Qu'entendez-vous par là ? Vous cherchez sans doute à me faire envisager la question sous un nouvel aspect. Mais je ne comprends pas facilement les sous-entendus. Expliquez-vous clairement.

Poirot la considéra d'un œil triste.

— C'est bien anglais, cette façon de vouloir tout discerner avec une netteté parfaite. Mais rien ne se passe ainsi dans la vie. Certains événements avant de se réaliser projettent une ombre devant eux.

Il s'épongea le front de son grand mouchoir de soie et murmura :

— Ah ! ça, deviendrais-je poète, par hasard ? Allons, mieux vaut nous en tenir aux faits. Donnez-moi votre opinion sur le major Knighton.

— Je l'aime beaucoup. Il est très gentil.

Poirot poussa un soupir.

— Qu'avez-vous ? demanda Catherine.

— Vous faites son éloge avec tant d'ardeur ! Si vous aviez répondu d'un ton détaché : « Euh ! Il n'est pas mal », j'aurais été plus satisfait.

Catherine ne répliqua point. Elle se sentait mal à l'aise. Poirot continua d'un ton rêveur.

— Qui sait après tout ? Les femmes ont tant de façons de dissimuler leurs impressions... et peut-être l'enthousiasme est-il un autre artifice aussi bon qu'un autre.

— Je ne comprends pas... commença Catherine.

Il l'interrompit.

— Vous me jugez peut-être un peu impertinent, mademoiselle ? Je suis déjà un vieil homme et, de temps à

autre, je rencontre sur ma route des gens auxquels je m'intéresse. Nous sommes amis, mademoiselle. Vous-même l'avez dit. Et voici mon souhait : je désire vous voir heureuse.

Catherine regardait droit devant elle. De la pointe de son ombrelle de cretonne, elle traça dans le sable, à ses pieds, de petits dessins.

— Je vous ai posé une question au sujet du major Knighton. Maintenant, répondez à celle-ci : « Aimez-vous Mr Derek Kettering ? »

— Je le connais à peine.

— Voyons, cela n'est pas une réponse.

— Pour moi, c'en est une.

Il la regarda, frappé du ton de sa voix. Puis il hocha lentement et gravement la tête.

— Vous avez peut-être raison, mademoiselle. Écoutez, j'ai beaucoup voyagé de par le monde et j'ai constaté que si un homme loyal gâche sa vie en s'amourachant d'une mauvaise femme, la réciproque est également vraie. Un vaurien peut souffrir de l'amour que lui inspire une honnête femme.

— Quand vous dites souffrir...

— Je pars de son point de vue à lui. On peut s'adonner entièrement au crime comme à toute autre passion.

— Vous voulez me mettre en garde ! dit Catherine en baissant la voix. Contre qui ?

— Je ne puis lire dans votre cœur, mademoiselle, et vous vous y opposeriez sans doute si j'en avais le pouvoir. Je vous dirai simplement ceci : certains hommes exercent sur les femmes une étrange fascination.

— Vous voulez parler du comte de la Roche ? dit Catherine avec un sourire.

— Il en existe d'autres beaucoup plus dangereux que le comte de la Roche. Ils possèdent des qualités séduisantes : l'insouciance, la témérité et l'audace. Vous êtes fascinée, mademoiselle, je le vois, mais j'espère que cela n'ira pas

plus loin. Cet homme auquel je fais allusion nourrit envers vous des sentiments sincères... cependant...

— Quoi donc ?

Il se leva, se pencha vers elle et lui confia, d'une voix basse et distincte :

— Mademoiselle, passe encore que vous aimiez un escroc, *mais un assassin !...*

Poirot fit demi-tour et la laissa seule. Il entendit le léger soupir qu'elle laissa échapper et feignit de ne pas s'en apercevoir. Il lui avait exprimé le fond de sa pensée. À elle maintenant de réfléchir.

Derek Kettering, sortant du casino, la vit assise sur le banc et vint l'y rejoindre.

— J'ai joué, lui annonça-t-il avec un rire léger, et j'ai perdu, tout perdu... du moins ce que je portais sur moi.

Catherine l'observa d'un air gêné. Tout de suite elle remarqua un changement dans sa personne : quelque émotion contenue qui se trahissait par mille petits riens.

— Je crois que vous avez toujours aimé le jeu. Vous avez cela dans le sang.

— Et je vendrais ma dernière chemise pour satisfaire cette passion, n'est-ce pas ? Vous avez certainement raison. Ne comprenez-vous pas l'immense plaisir qu'on éprouve à risquer, d'un seul coup, tout ce qu'on possède au monde ?

Malgré son calme et son bon sens habituel, Catherine ne put réprimer un petit frisson.

— Je voudrais vous parler, continua Derek. Et qui sait quand j'en retrouverai l'occasion ? Le bruit court que je suis l'assassin de ma femme... Non, je vous en prie, ne m'interrompez pas. Bien entendu, cette accusation est absurde.

Il fit une pause, puis reprit d'une voix plus ferme :

— Dans mes différents démêlés avec la police et les autorités locales, j'ai dû prendre... disons, une certaine attitude. Mais avec vous, je serai franc. Avant tout, je cherchais une femme riche. Je courais les dots lors de ma première rencontre avec Ruth Van Aldin. Elle ressemblait à

une svelte madone et, ma foi, je pris toute sortes de bonnes résolutions.

« Je fus amèrement déçu : ma femme en aimait un autre à l'époque de notre mariage. Jamais elle n'a eu d'amitié pour moi. Oh ! Je ne me plains pas ! Notre union constituait un marché fort honorable. Ma femme désirait le titre et moi l'argent. Notre malheur vint de ce que Ruth était américaine. Sans éprouver à mon égard la moindre affection, elle exigeait que je fusse son chevalier servant. À plusieurs reprises elle poussa l'audace jusqu'à me dire qu'elle m'avait acheté et que je lui appartenais. Résultat : je me conduisis envers elle de façon abominable. Mon beau-père vous le dira et je ne lui donnerai pas tort. Au moment de la mort de Ruth, j'étais menacé d'une ruine désastreuse. On peut s'attendre aux pires catastrophes lorsqu'on a comme adversaire Rufus Van Aldin.

— Et ensuite ? demanda Catherine.

Derek haussa les épaules.

— Ensuite Ruth fut assassinée de façon providentielle... tout au moins pour moi.

Il éclata de rire. Catherine frémit d'horreur.

— Je vous choque, mademoiselle. Je ne dis pourtant que la vérité. Permettez-moi de vous faire un aveu. Dès l'instant où je vous ai vue, j'ai compris que vous étiez la seule femme au monde qui comptât pour moi. Tout d'abord... j'ai eu peur de vous. Je croyais que vous me porteriez malheur.

— Vous porter malheur ?

— Pourquoi répondez-vous sur ce ton ?

— Je songeais à certains bruits qui sont parvenus à mes oreilles.

— On vous en racontera bien d'autres sur mon compte, ma chère amie, et beaucoup de ces histoires seront vraies. Toute ma vie j'ai joué gros jeu. Oublions le passé. Toutefois, il existe un point sur lequel je veux que vous ne conserviez aucun soupçon : je vous jure solennellement que je n'ai pas tué ma femme !

Il paraissait sincère, mais Catherine trouvait ses façons un peu théâtrales. Devant son regard inquiet, il ajouta :

— Vous refusez de me croire parce que je vous ai menti l'autre jour. Je suis en effet allé dans le compartiment de ma femme.

— Ah !

— Pourquoi y suis-je entré ? C'est assez difficile à expliquer ; je vais tout de même essayer. J'espionnais plus ou moins Ruth et me cachais d'elle dans le train. Mireille m'avait dit que ma femme devait rejoindre le comte de la Roche à Paris et autant que je puisse m'en rendre compte, c'était faux. Honteux de moi-même, je songeai à aller voir ma femme pour mettre les choses au point une fois pour toutes. J'ouvris la porte et entrai.

Il s'interrompit.

— Oui, et alors ? dit doucement Catherine.

— Ruth dormait, allongée sur la couchette, le visage tourné vers le mur... Je ne voyais que ses cheveux. J'aurais pu l'éveiller. Mais une réaction soudaine se produisit en mon esprit. Après tout, qu'avions-nous à nous dire que nous n'eussions déjà répété cent fois. Elle semblait dormir si paisiblement ! Je quittai le compartiment sans faire de bruit.

— Pourquoi mentir à la police ? demanda Catherine.

— Parce que je ne suis pas complètement fou. Dès le début, j'ai compris que, du point de vue du mobile, j'étais le coupable tout trouvé. Si j'avouais être entré dans le compartiment de ma femme un peu avant le meurtre, j'étais bel et bien accusé du crime.

— Je comprends.

Comprenait-elle réellement ? Elle n'aurait pu le dire. Elle subissait l'influence magnétique qu'exerçait la personnalité de Derek, mais un secret instinct la tenait sur ses gardes.

— Catherine !...

— Je...

— Vous savez que je vous aime... M'aimez-vous ?

— Je ne sais pas, répondit-elle d'une voix faible.

Elle jetait autour d'elle des regards désespérés comme si elle attendait que quelqu'un vînt à son secours. Une rougeur lui monta aux joues lorsqu'elle aperçut un grand jeune homme blond boitant légèrement, qui s'avavançait vers eux, le major Knighton.

Cette vue soulagea Catherine et elle accueillit le secrétaire de Mr Van Aldin avec une amabilité extraordinaire.

Derek, furieux, et le visage sombre comme un nuage prêt à crever, se leva.

— Lady Tamplin a une crise. Je vais lui donner ma recette pour la lui faire passer, dit-il.

Il tourna les talons et s'éloigna.

Catherine s'assit. Son cœur battait à coups précipités et irréguliers. Tout en parlant de banalités avec l'homme timide assis à ses côtés, elle recouvra son calme.

Bientôt elle s'aperçut avec stupeur que Knighton lui dévoilait les secrets de son cœur, comme Derek venait de le faire.

Mais il s'y prenait d'une façon moins adroite.

Il balbutiait des phrases incohérentes.

— Depuis le premier instant où je vous ai vue... Je... je ne devrais pas vous parler si tôt, mais Mr Van Aldin peut quitter le pays un jour ou l'autre et je ne retrouverai jamais l'occasion. Je sais que vous ne pouvez avoir de l'affection pour moi... si vite. C'est impossible, et de ma part, ce serait une grande présomption d'y croire. Je possède un petit revenu, oh ! pas grand-chose... Non, ne répondez pas tout de suite. Je prévois votre réponse. Je voulais vous dire simplement que je vous aime, pour le cas où je partirais inopinément.

Le voyant si humble et si doux, Catherine se sentit touchée.

— Je voulais vous dire que... si jamais vous vous trouvez dans l'embarras... comptez sur moi.

Il lui prit la main, la garda un instant dans la sienne puis sans se retourner, il s'en alla rapidement vers le casino.

Catherine demeura assise et le regarda s'éloigner. Derek Kettering... Richard Knighton...

Deux hommes si différents l'un de l'autre ; Knighton avait l'air bon et loyal, quant à Derek...

Soudain Catherine éprouva la sensation bizarre de ne plus se sentir seule assise sur le banc. Une présence invisible était là... Ruth Kettering, la femme assassinée. De plus, Catherine eut conscience que Ruth cherchait à lui faire une révélation. La jeune fille ne parvenait pas à dominer son émoi. Elle sentait parfaitement que Ruth Kettering s'efforçait de lui transmettre un message d'une importance capitale. Puis cette impression s'évanouit. Catherine se leva, légèrement tremblante.

Qu'avait donc voulu lui communiquer Ruth Kettering ?

CHAPITRE XXVII

MIREILLE

En quittant Catherine, Knighton se mit à la recherche d'Hercule Poirot et le trouva dans une des salles, risquant des sommes très minimes à la roulette.

Au moment où le major s'approchait de lui, on annonça le numéro trente-trois.

— Pas de chance ! lui dit Knighton. Continuez-vous à jouer ?

— Non, déclara le détective en se levant.

— Ressentez-vous la fascination du jeu, monsieur Poirot ?

— Pas à la roulette.

Knighton le regarda avec curiosité et lui demanda d'un ton plein de déférence :

— Est-ce que je n'abuse pas de vos instants, monsieur Poirot ? Je voudrais vous parler.

— Je suis à votre disposition. Voulez-vous que nous sortions ? Il fait bon au soleil.

Ils se promenèrent ensemble et Knighton poussa un soupir.

— J'adore la Riviera, dit-il. Voilà douze ans, pendant la guerre, j'y fus soigné à l'hôpital de lady Tamplin. Venant des Flandres, je me croyais transporté au paradis.

— Je le conçois.

— Comme la guerre semble loin à présent ! murmura Knighton d'un ton rêveur.

Ils marchèrent un moment en silence.

— Quelque chose vous tracasse, monsieur Knighton, dit Poirot.

Le jeune secrétaire demeura tout à coup étonné.

— Vous avez raison, avoua-t-il. Cependant je ne sais comment vous vous en êtes aperçu.

— Cela se voit trop clairement.

— J'ignorais que je fusse si transparent.

— Observer la physionomie des autres fait partie de mes fonctions, expliqua le petit détective.

— Voici, monsieur Poirot. Vous connaissez la danseuse... Mireille ?

— Oui... la chère amie de Mr Derek Kettering.

— Parfaitement. Vous comprenez facilement les préventions de Mr Van Aldin contre cette femme. Elle lui a écrit pour lui demander une entrevue. Il m'a chargé de lui répondre par un refus très sec ; ce que j'ai fait. Ce matin elle est venue à l'hôtel et a fait monter sa carte, alléguant qu'il était de la plus grande importance qu'elle vît Mr Van Aldin immédiatement.

— Cela m'intéresse, dit Poirot.

— Mr Van Aldin se mit en colère et m'envoya en bas la prier de s'en aller. Je ne jugeais pas les choses du même point de vue et je pensais que cette femme pouvait nous fournir des renseignements précieux. Elle voyageait dans le Train Dieu et avait peut-être vu ou entendu quelque chose. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur Poirot ?

— Entièrement. Mr Van Aldin, si j'ose dire, s'est conduit de façon stupide.

— Je me réjouis à votre manière de voir, dit le secrétaire. Je sentais si bien l'absurdité de l'attitude de Mr Van Aldin que, de mon propre chef, je décidai d'avoir une entrevue personnelle avec cette personne.

— Et alors ?

— Elle insista pour voir Mr Van Aldin. J'adoucis autant que possible le message dont il m'avait chargé. En réalité, je le présentai sous une forme toute différente. Je lui dis que Mr Van Aldin était trop occupé pour la recevoir, mais qu'elle pouvait me charger de lui transmettre toute communication. Elle s'y refusa énergiquement et s'en alla.

Monsieur Poirot, j'ai la certitude que cette femme en sait long sur l'affaire Kettering.

— Savez-vous où elle habite ? demanda Poirot.

— Oui.

Knighton lui indiqua le nom de l'hôtel.

— Bien allons-y tout de suite.

Le secrétaire parut hésitant.

— Et Mr Van Aldin ?

— Mr Van Aldin est un homme têtu, déclara Poirot. Je ne discute pas avec des gens obstinés et j'agis sans les consulter. Rendons-nous chez cette femme et je lui dirai que nous venons de la part de Mr Van Aldin. Gardez-vous de me contredire.

Knighton balançait encore, mais Poirot n'y prêta aucune attention.

Au bureau de l'hôtel, on leur apprit que Mademoiselle était dans sa chambre. Poirot fit monter sa carte et celle de Knighton avec cette inscription :

De la part de Mr Van Aldin.

Peu après, on leur annonça que Mademoiselle les attendait.

Quand ils furent introduits chez la danseuse, Poirot prit tout de suite la parole.

— Mademoiselle, lui dit-il en la saluant très bas, nous sommes envoyés par Mr Van Aldin.

— Ah ! Pourquoi ne vient-il pas lui-même ?

M. Poirot mentait effrontément.

— Il est souffrant, il a mal à la gorge, mais il nous a donné pleins pouvoirs, à Mr Knighton et à moi, pour agir en son nom... à moins naturellement que Mademoiselle ne préfère attendre une quinzaine de jours, ajouta Poirot, certain d'avance que le simple mot « attendre » ferait bondir la danseuse.

— Eh bien, messieurs, je parlerai ! J'ai assez longtemps patienté. Et pourquoi ? Pour me faire insulter et repousser

comme si j'étais à mettre au rancart ! Croit-il que je me laisserai traiter de cette façon ? Jamais un homme ne m'a lâchée. C'est toujours moi qui me suis lassée la première.

Frémissante de rage, elle allait et venait dans la pièce. Un guéridon obstruant son chemin, elle le lança contre le mur où il se fendit en deux.

— Voilà comme je le traiterai... Tenez !

Elle empoigna un vase en verre contenant un bouquet de lis et le jeta dans le foyer. Il se brisa en mille morceaux.

Knighon l'observait d'un regard réprobateur, embarrassé et mal à l'aise.

Poirot, au contraire, s'amusait franchement.

— C'est magnifique ! On voit que Mademoiselle a du tempérament.

— Je suis une artiste, et toute vraie artiste en possède. Derek n'a tenu aucun compte de mes menaces.

Brusquement, elle se tourna vers Poirot.

— Songe-t-il réellement à épouser cette Anglaise ?

— Il paraît qu'il en est amoureux fou.

— Il a tué sa femme ! s'écria-t-elle. Voilà le morceau lâché ! Il m'avait fait part de son intention criminelle. Se trouvant en très mauvaise posture financièrement, il a choisi le moyen le plus rapide.

— Vous affirmez qu'il a tué sa femme ?

— Oui, oui et oui ! puisque je vous le dis !

— La police demandera des preuves de... de cette accusation.

— Je l'ai vu sortir du compartiment de sa femme cette nuit-là dans le Train Bleu.

— À quel moment ?

— Un peu avant l'arrêt du train à Lyon.

— Vous le jurez, mademoiselle ?

En ce moment c'était un Poirot différent qui questionnait d'une voix nette et incisive.

— Oui ! répondit Mireille.

La danseuse, haletante, effarée, regardait avec méfiance les deux hommes.

— Avez-vous réfléchi à la gravité de l'accusation que vous venez de formuler ?

— Certainement, monsieur.

— Bien, dit Poirot. Alors vous comprenez, mademoiselle, que nous ne devons pas perdre de temps. Peut-être nous accompagnerez-vous immédiatement chez le juge d'instruction ?

Mireille demeura interloquée. Elle hésita, mais, comme Poirot l'avait prévu, elle ne pouvait plus reculer.

— Attendez, je vais chercher un manteau.

Une fois seuls, Poirot et Knighton se regardèrent.

— Battons le fer pendant qu'il est chaud, murmura Poirot. Avec son tempérament versatile, dans une heure elle regrettera d'avoir parlé et voudra rétracter son aveu. À tout prix, il faut éviter cela.

Mireille reparut, enveloppée dans un manteau de velours beige garni de léopard. Elle-même ressemblait assez à une bête féroce. Ses yeux brillaient de colère.

Ils trouvèrent M. Carrège chez le juge d'instruction. Après quelques mots d'explication prononcés par Poirot, Mlle Mireille fut invitée à répéter son témoignage. Elle s'exécuta, employant les mêmes termes, mais avec plus de calme que devant Knighton et Poirot.

— Voilà une histoire extraordinaire, mademoiselle, déclara M. Carrège.

Il se jeta sur le dossier de son fauteuil, ajusta son pince-nez et observa la danseuse.

— Vous prétendez que Mr Kettering s'est vanté devant vous du crime qu'il se disposait à commettre ?

— Oui, oui ! Sa femme, disait-il, avait une santé de fer et seul un accident pouvait entraîner sa mort. Il s'en arrangerait.

— Vous rendez-vous compte, mademoiselle, que vous devenez par-là même complice du meurtre ?

— Moi ? Pas le moins du monde, monsieur. Je n'ai jamais cru qu'il parlait sérieusement. Je connais les hommes, monsieur ; dans la colère, ils tiennent des propos stupides.

S'il fallait prendre au pied de la lettre tout ce qu'ils disent, où irions-nous ?

Le juge d'instruction leva les sourcils.

— Nous devons donc admettre que vous considérez alors les menaces de Mr Kettering comme des paroles en l'air ? Mademoiselle, pourriez-vous me dire pourquoi vous avez rompu vos engagements à Londres et êtes venue sur la Riviera ?

Mireille leva vers lui des yeux langoureux.

— Pour suivre l'homme que j'aimais. Quoi de plus naturel ?

Adroitement, M. Poirot interposa une question :

— Vous obéissiez donc au désir de Mr Kettering en l'accompagnant à Nice ?

Mireille, embarrassée, hésita avant de répondre. Puis elle déclara avec une superbe indifférence :

— Dans ce cas-là, je n'obéis qu'à ma fantaisie.

Cette réponse n'en était pas une. Les trois hommes s'en rendirent bien compte.

— Quand fûtes-vous convaincue de la culpabilité de Mr Kettering ?

— Je vous l'ai déjà dit, monsieur. J'ai vu Mr Kettering sortir du compartiment de sa femme un peu avant l'arrivée du train à Lyon. Il avait une expression... Ah ! sur le moment, je n'en compris pas la raison. Je n'oublierai jamais ses yeux hagards.

Elle parlait d'une voix aiguë et gesticulait des bras de façon extravagante.

— Bien, dit M. Carrège.

— Ensuite, lorsque j'appris l'assassinat de Mrs Kettering, après que le train eut quitté Lyon, tout s'éclaira dans mon esprit.

— Et vous n'êtes pas allée avertir la police, mademoiselle ? lui dit le commissaire avec douceur.

Mireille le dévisagea d'un air digne.

Elle trouvait un véritable plaisir au rôle qu'elle jouait.

— Pouvais-je trahir cet homme ? Ah ! non, ne demandez pas cela à une femme !

— Pourtant, en ce moment... dit M. Carrège.

— Maintenant, c'est différent. Il m'a trahi ! Souffrirai-je cet affront en silence ?

— Bien, bien, mademoiselle, murmura le juge d'un ton apaisant. Voulez-vous relire le texte de vos déclarations ? Voyez si tout est exact et signez.

Mireille ne perdit pas de temps à étudier ce document.

— Oui, c'est parfait ainsi. Vous n'avez plus besoin de moi, messieurs ?

— Pour l'instant, non, mademoiselle.

— Derek sera arrêté ?

— Tout de suite, mademoiselle.

Mireille fit entendre un rire cruel et se drapa dans son manteau de velours.

— Il aurait dû prendre garde avant de m'insulter.

— Encore un petit détail, mademoiselle, dit Poirot en toussant légèrement.

— Comment ?

— Qu'est-ce qui vous faisait croire à la mort de Mrs Kettering lorsque le train quitta Lyon ?

Mireille ouvrit de grands yeux.

— Elle était morte !

— Vraiment ?

— Bien sûr. Je...

Elle s'arrêta soudain. Poirot, la considérant attentivement, remarqua l'inquiétude qui parut dans les yeux de la danseuse.

— On me l'a dit. Tout le monde le sait.

— Tiens ! Il me semblait que le fait n'avait été mentionné que dans le bureau du juge d'instruction.

Mireille perdait contenance.

— Ces choses finissent par se savoir. Toujours est-il que quelqu'un me l'a dit, mais je ne me souviens plus qui.

Elle se dirigea vers la porte. M. Carrège se précipita pour l'ouvrir. À ce moment, la voix aimable de M. Poirot

prononça :

— Et les bijoux, mademoiselle ? Savez-vous ce qu'ils sont devenus ?

— Les bijoux ? Quels bijoux ?

— Les rubis de la Grande Catherine de Russie. Puisque vous entendez parler de tant de choses, peut-être pourriez-vous nous renseigner.

— Je n'ai pas entendu parler de bijoux.

Mireille sortit en fermant la porte derrière elle.

M. Carrège vint à son fauteuil, le juge d'instruction soupira.

— Quelle harpie ! Mais quelle flamme ! Je me demande si elle dit la vérité ? Je suis porté à la croire.

— En tout cas une partie de sa déposition est vraie. Nous en avons la confirmation par miss Grey. Un peu avant l'arrivée du train à Lyon, elle regarda dans le corridor et vit Mr Kettering entrer chez sa femme.

— Il n'y a plus d'erreur. C'est lui l'assassin !

— Je le déplore ! soupira le juge d'instruction.

— Pourquoi ? interrogea le commissaire.

— Pourquoi ? interrogea Poirot.

— La grande ambition de ma carrière est de coffrer le comte de la Roche. Je croyais le tenir cette fois.

— L'arrestation de l'autre me plaît beaucoup mieux.

M. Carrège se frotta le nez et remarqua :

— Si nous commettons une erreur, nous aurons des ennuis. Mr Kettering fait partie de l'aristocratie anglaise. On en parlera dans les journaux. Tenons-nous sur nos gardes.

— Et les bijoux ? Qu'a-t-il fait des bijoux ? demanda le commissaire.

— Il les a pris parce que cela entrait dans son plan, dit M. Carrège. Il a dû en être bien embarrassé.

Poirot sourit.

— J'ai mon opinion là-dessus. Dites-moi, messieurs, que savez-vous sur un individu qui se fait appeler le Marquis ?

— Le Marquis ? le Marquis ? répéta le commissaire, vivement intéressé. Pensez-vous qu'il soit mêlé à cette affaire, monsieur Poirot ?

— Je vous demande ce que vous savez sur cet homme.

Le commissaire esquissa une grimace expressive.

— Malheureusement, je ne possède pas à son sujet autant de renseignements que je le voudrais. Il agit dans les coulisses. Des mercenaires accomplissent les basses besognes à sa place. Nous sommes certains d'un fait : c'est un personnage haut placé qui ne provient point des milieux criminels.

— Est-ce un Français ?

— Oui, tout au moins nous le supposons, mais nous ne pourrions le certifier. Il a opéré en France, en Angleterre et en Amérique. On lui attribue toute une série de vols ayant eu lieu en Suisse l'automne dernier. Toujours est-il que c'est un homme du monde parlant l'anglais et le français à la perfection, mais son origine demeure mystérieuse.

Poirot se disposait à sortir.

— N'avez-vous rien d'autre à nous apprendre, monsieur Poirot ? demanda le commissaire.

— Pour l'instant, non. Peut-être des nouvelles intéressantes m'attendent-elles à l'hôtel.

M. Carrège parut embarrassé.

— Si le Marquis est impliqué dans cette affaire... commença-t-il. Puis il s'interrompit aussitôt.

— Cela renverse toutes nos hypothèses, déclara M. Carrège.

— Pas la mienne, dit Poirot. Au contraire, cela rentre dans mes vues. Au revoir, messieurs. Si des communications importantes me parviennent, je vous les transmettrai sans tarder.

L'air soucieux, il regagna son hôtel à pied.

Un télégramme était arrivé à son nom pendant son absence. Il l'ouvrit. C'était un long message. Poirot le lut par deux fois avant de le mettre dans sa poche. En haut, George attendait son maître.

— Je suis fatigué, George, très fatigué. Voulez-vous me faire monter une tasse de chocolat ?

Le chocolat dûment commandé, fut apporté et George le posa sur une petite table à portée de son maître.

Comme le domestique allait se retirer, Poirot lui adressa la parole.

— Il me semble, George, que vous connaissez bien l'aristocratie anglaise ?

— Je crois pouvoir l'affirmer, répondit l'autre en souriant.

— D'après vous, George, les criminels sortent invariablement des classes inférieures de la société, n'est-ce pas ?

— Pas nécessairement, Monsieur. Un des fils du duc de Devize, élevé au collège d'Eton, a donné à son père bien du fil à retordre : il se rendit coupable de plusieurs vols et la police refusa d'admettre l'excuse de la kleptomanie. Ce jeune homme, pourtant très intelligent, avait le vice dans le corps. Le duc l'exila en Australie où, sous un faux nom, il fut condamné. Si bizarre que cela paraisse, c'est pourtant vrai. Inutile d'ajouter que ce n'était pas le besoin d'argent qui poussait ce jeune homme au vol.

— L'amour de l'aventure, sans doute, et aussi une fêlure dans le cerveau, dit Poirot. Je me demande...

Poirot tira le télégramme de sa poche et le parcourut.

— Je me souviens aussi de la fille de lady Mary Fox, reprit le domestique en veine de confidences. Elle dérobait des articles dans les magasins avec un sang-froid imperturbable. Ces faits regrettables se produisent trop souvent dans les familles aristocratiques. Je pourrais vous citer d'autres cas curieux...

— Vous possédez une vaste expérience du monde, George. Comment se fait-il qu'après avoir toujours fréquenté des gens titrés, vous vous soyez abaissé à entrer à mon service ? Dois-je l'attribuer à l'amour des émotions ?

— Pas exactement, Monsieur. Au moment où je cherchais une place, j'ai lu dans un journal mondain que

vous aviez été reçu au palais de Buckingham. Sa Majesté s'était montrée, paraît-il, très aimable et bienveillante envers vous et vous avait félicité de vos talents.

— Ah ! dit Poirot. J'ai toujours aimé connaître le pourquoi et le comment des choses.

Il demeura un instant pensif, puis ajouta :

— Avez-vous téléphoné à Mlle Papopoulos ?

— Oui, Monsieur, elle et son père sont enchantés de dîner avec vous ce soir.

— Très bien, dit Poirot.

Il avala son chocolat, posa soigneusement la soucoupe et la tasse au milieu du plateau et parla d'une voix basse, s'adressant plutôt à lui-même qu'à son valet de chambre.

— L'écureuil, mon bon George, cueille des noisettes qu'il emmagasine pendant l'automne afin de les retrouver plus tard. Pour se perfectionner, l'homme doit profiter des leçons que lui donnent ses frères inférieurs du règne animal. J'ai toujours suivi ce principe. Tour à tour, je suis devenu le chat guettant la souris, le chien flairant la piste sans jamais lever le nez, et enfin l'écureuil : j'ai mangé les menus faits de-ci de-là. À présent, je retourne à ma provision et je choisis une noisette... une noisette mise de côté il y a... voyons un peu... dix-sept ans. Vous me comprenez, mon bon George ?

— J'ai peine à croire que des noisettes puissent se conserver si longtemps, Monsieur. Il est vrai qu'on fait à présent des merveilles avec les bocaux à conserves.

Poirot le regarda en souriant...

CHAPITRE XXVIII

POIROT JOUE À L'ÉCUREUIL

Poirot partit pour son rendez-vous avec une avance de trois quarts d'heure. Au lieu de gagner directement Monte-Carlo, il se fit conduire au Cap Martin, chez lady Tamplin. Là, il demanda à voir miss Grey. Ces dames étaient en train de s'habiller pour le dîner. Poirot fut introduit dans un petit salon et, après deux ou trois minutes d'attente, il vit entrer Lenox Tamplin.

— Catherine n'est pas encore prête, dit-elle. Voulez-vous que je lui fasse votre commission ou préférez-vous l'attendre ?

Poirot la regarda pensivement et hésita avant de répondre, comme si sa décision avait une importance capitale.

— Non, dit-il enfin, non, je ne crois pas utile d'attendre miss Grey. Peut-être vaut-il mieux que je ne la voie pas. Ma mission est des plus délicates.

Lenox attendit poliment, les sourcils légèrement levés.

— J'ai une nouvelle à lui apprendre. Voudriez-vous dire à votre amie que Mr Kettering a été arrêté ce soir même pour le meurtre de sa femme ?

— Et vous me demandez d'annoncer cela à Catherine ?

Lenox respirait fortement comme si elle venait de courir, Poirot la trouva pâle et fatiguée.

— Je vous en prie, mademoiselle.

— Pourquoi ? demanda Lenox. Craignez-vous que cette nouvelle la bouleverse ? Vous imaginez-vous donc qu'elle aime cet homme ?

— Je l'ignore, mademoiselle. D'habitude, rien ne m'échappe, mais cette fois, je l'avoue, je n'ai pas vu clair. Vous êtes peut-être mieux renseignée que moi ?

— Oui, déclara Lenox ; mais je ne vous en dirai rien.
Elle se tut un moment, ses noirs sourcils froncés.

— Vous le croyez coupable d'un pareil crime ?

Poirot haussa les épaules.

— Bah ! la police l'en accuse.

— Mais pas vous. Il vous manque des preuves.

Poirot lui demanda d'une voix douce :

— Il y a longtemps que vous connaissez Derek Kettering, n'est-ce pas ?

— Depuis ma plus tendre enfance.

Poirot hocha plusieurs fois la tête sans parler.

D'un mouvement brusque, Lenox avança un siège et s'assit, les coudes appuyés sur la table et le menton posé sur les paumes de ses mains. Dans cette posture, elle regardait Poirot droit dans les yeux.

— Sur quoi se fonde-t-on pour l'arrêter ? La mort de sa femme a sans doute enrichi Derek ?

— Oui, il hérite de deux millions.

— Si elle n'était pas morte, il serait ruiné.

— Certainement.

— Il doit y avoir autre chose, insista Lenox. Je sais qu'il voyageait dans le même train que sa femme, mais ce n'est pas un motif suffisant.

— Dans le compartiment de Mrs Kettering on a trouvé un étui à cigarettes portant l'initiale « K » et qui n'appartenait pas à la victime. En outre, deux personnes ont vu Mr Kettering entrer et sortir de ce compartiment un peu avant l'arrêt du train à Lyon.

— Quelles sont ces deux personnes ?

— Votre amie, miss Grey et la danseuse, Mlle Mireille.

— Et quelle est l'attitude de Derek ?

— Il nie énergiquement être entré dans le compartiment de sa femme.

— Quel imbécile ! s'écria Lenox. Il y est allé juste avant Lyon ? Sait-on à quel moment elle... elle est morte ?

— Les docteurs ne peuvent rien préciser, mais ils pensent que la mort a eu lieu avant l'arrivée du train à

Lyon. Et nous savons que peu de temps après le départ de Lyon, Mrs Kettering était morte.

— Comment le savez-vous ?

— Une personne a pénétré dans le compartiment et l'a constaté, dit Poirot avec un petit sourire étrange.

— Et on n'a pas alerté les employés du train ?

— Non.

— Pourquoi cela ?

— Pour des motifs sans doute personnels.

— Vous les connaissez, ces motifs ?

— Je crois les deviner.

Lenox réfléchissait et Poirot l'observait en silence. Bientôt, elle redressa la tête. Une légère rougeur colorait ses joues et ses yeux brillaient.

— D'après vous, elle a été tuée par un des voyageurs, mais cela n'est pas nécessairement vrai. Quelqu'un a pu monter dans le train pendant l'arrêt à Lyon, entrer dans le compartiment de Mrs Kettering, la tuer, enlever le sac de bijoux et descendre du train sans être vu. Peut-être a-t-elle été tuée pendant l'arrêt en gare de Lyon. En ce cas, elle eût été vivante lorsque Derek alla la voir, et morte lorsque l'autre personne l'a trouvée.

Poirot se renversa sur le dossier de son fauteuil et poussa un profond soupir.

— Mademoiselle, votre raisonnement est très juste... très admissible. Je me débattais dans les ténèbres et vous m'avez éclairé.

Il se leva.

— Et Derek ? interrogea Lenox.

— Qui sait ? dit Poirot en haussant les épaules.

« Laissez-moi vous dire, mademoiselle, que je ne suis pas fier de moi. Non, moi, Hercule Poirot, je n'ai pas lieu, cette fois, de m'enorgueillir de mes prouesses. Peut-être vais-je apprendre du nouveau tout à l'heure. En tout cas, je ferai mon possible.

— Vous avez un rendez-vous ?

— Oui.

— Avec quelqu'un capable de vous renseigner ?

— Je l'espère. Il ne faut rien négliger. Au revoir, mademoiselle.

Lenox l'accompagna jusqu'à la porte.

— Vous ai-je été de quelque secours ? demanda-t-elle.

Poirot s'attendrit en regardant la jeune fille debout sur le seuil.

— Oui, mademoiselle. Que cette certitude vous réconforte.

Lorsque l'automobile se remit en route, Poirot s'absorba dans ses réflexions. Une petite lueur, annonciatrice du triomphe prochain, apparut dans ses yeux...

Il arriva quelques minutes plus tard au rendez-vous. M. Papopoulos et sa fille étaient arrivés avant lui. Il se confondit en excuses, se surpassa en politesses et attentions délicates envers ses hôtes.

Ce soir-là, le Grec paraissait particulièrement noble et bon, véritable patriarche accablé par le malheur à la fin d'une vie irréprochable.

La gracieuse Zia, pleine de gaieté, aimait la conversation et Poirot déployait une verve étincelante, racontait des plaisanteries, multipliait les bons mots, et comblait de compliments Zia Papopoulos. Le menu était fort bien choisi et les vins excellents.

À la fin du repas, M. Papopoulos s'enquit poliment :

— Et ce tuyau que je vous ai passé ? Le cheval vous a-t-il procuré une petite émotion ?

— Je suis en rapport avec... euh... mon bookmaker, répondit Poirot.

Les yeux des deux hommes se croisèrent.

— Un cheval bien connu, n'est-ce pas ?

— Non, dit Poirot, c'est ce que nos amis les Anglais appellent un « cheval noir ».

— Ah !

— À présent, allons faire un tour au casino et demandons à la roulette de nous donner le petit frisson, proposa joyeusement Poirot.

Au casino, Poirot tint joliment compagnie à Zia, tandis que Papopoulos s'éloignait.

Poirot n'avait pas de chance, mais Zia, qui se trouvait dans un moment de veine, gagna bientôt quelques billets de mille.

— Je ferais aussi bien de m'arrêter maintenant, déclara-t-elle sèchement à Poirot.

— Vous êtes étonnante ! s'exclama le détective. Mademoiselle Zia, je reconnais en vous la fille de votre père. Savoir s'arrêter : voilà un grand secret.

Ils firent un tour dans les salles.

— Je ne vois pas votre père, dit Poirot. Si vous voulez, mademoiselle, je vais aller prendre votre manteau et nous sortirons dans les jardins.

Mais Poirot ne se rendit pas directement au vestiaire. Peu de temps auparavant, il avait vu s'éloigner M. Papopoulos et il se demandait ce qu'était devenu le Grec. Il le retrouva dans le hall d'entrée. Debout près d'un pilier, le Grec s'entretenait avec une femme qui venait d'arriver : Mireille.

Poirot fit le tour de la salle et vint se placer de l'autre côté du pilier sans être vu des deux autres personnages. La danseuse parlait avec animation, tandis que Papopoulos émettait de temps à autre un monosyllabe accompagné de force gestes.

— Accordez-moi le temps nécessaire, disait Mireille. Patientez et je trouverai l'argent.

— Attendre... c'est scabreux ! ripostait le Grec en haussant les épaules.

— Vous n'attendrez pas longtemps, je vous le promets. Une semaine... une dizaine de jours au plus... c'est tout ce que je vous demande. Soyez tranquille. Vous aurez l'argent.

Papopoulos, mal à l'aise, regarda autour de lui... et vit Poirot à côté, l'air tout à fait innocent.

— Ah ! vous voilà, monsieur Papopoulos. Je vous cherchais. Voulez-vous me permettre de faire un petit tour avec Mlle Zia ? Bonsoir, mademoiselle, excusez-moi de ne

pas vous avoir vue tout de suite, ajouta-t-il en s'inclinant devant Mireille.

Visiblement ennuyée de cette interruption, la danseuse répondit avec froideur au salut de Poirot. Celui-ci s'en aperçut. Papopoulos ayant déjà répondu : « Certainement, mais certainement » à la demande qu'il venait de lui formuler, le détective s'esquiva. Il rapporta le manteau de Zia et tous deux se promenèrent dans les jardins.

— C'est ici qu'ont lieu les suicides, remarqua la jeune fille.

Poirot frémit.

— Il paraît. Les hommes sont stupides, n'est-ce pas, mademoiselle ? C'est si bon de manger, de boire et de respirer l'air pur. Il faut être fou pour quitter tout cela parce qu'on n'a pas d'argent... ou parce qu'on a des peines de cœur. L'amour engendre bien des drames, n'est-ce pas ?

Zia éclata de rire.

— Ne vous moquez pas de l'amour, mademoiselle, dit Poirot, la menaçant du doigt, vous qui êtes jeune et belle...

— Peut-être belle. Mais vous oubliez que j'ai trente-trois ans, monsieur Poirot. Je suis franche avec vous. Je perdrais mon temps à vouloir vous cacher mon âge. Comme vous le disiez à papa, il y a exactement dix-sept ans depuis l'époque où vous lui aviez rendu service à Paris.

— Quand je vous regarde, il me semble qu'il y en a beaucoup moins, dit Poirot. Vous n'avez guère changé... peut-être êtes-vous un peu plus mince, un peu plus pâle et plus sérieuse. Vous aviez seize ans et sortiez de pension : plus tout à fait la petite oie blanche et pas encore la femme. Vous étiez délicieuse, mademoiselle Zia. D'autres partageaient certainement mon opinion.

— À seize ans, on est crédule et un peu bête.

— Peut-être, acquiesça Poirot. À seize ans, on écoute le premier venu.

S'il s'aperçut du coup d'œil de travers que lui lança la jeune fille, il n'en fit rien voir et continua, l'air rêveur :

— Toute cette affaire me paraît bien bizarre. Votre père n'a jamais connu le fond de l'histoire.

— Vraiment ?

— Je vous l'affirme. Lorsqu'il m'a demandé des détails, je lui ai répondu textuellement ceci : « En évitant tout scandale, je vous ai rapporté le bijou. Ne me posez pas de questions. » Mademoiselle, savez-vous pourquoi je lui ai parlé ainsi ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Tout simplement parce que j'avais un faible pour une petite pensionnaire, toute pâle, toute menue et à l'air si grave.

— Je ne sais ce que vous voulez dire ! s'écria Zia.

— Voyons, mademoiselle ! Vous avez donc oublié Antonio Perezio ?

Zia étouffa un petit cri.

— Ce jeune homme travaillait dans la boutique de votre père. Pour arriver à ses fins, il leva les yeux sur la fille de son patron. Jeune, bien fait, beau parleur, il en avait le droit, n'est-ce pas ? Comme les amoureux ne peuvent tout le temps parler d'amour, d'autres sujets intéressants alimentaient leurs conversations... Il fut un jour question de ce magnifique joyau que détenait temporairement votre père. Et comme vous le disiez, mademoiselle, la jeunesse est folle et incrédule. Il fut aisé au beau soupirant de gagner la confiance de la demoiselle qui lui fit voir un instant le fameux bijou, et lui indiqua la cachette qui le renfermait. Un jour le trésor disparaît. Lorsque se produit cette incroyable catastrophe, la pauvre petite pensionnaire, effarée, ne sait à quel saint se vouer. Doit-elle parler ou se taire ? À ce moment entre en scène cet excellent Hercule Poirot. Tout s'arrange comme par miracle. Le joyau inestimable se trouve restitué à M. Papopoulos qui ne doit poser aucune question à M. Poirot.

Zia, l'air farouche, se tourna vers lui.

— Comment ! Vous le saviez ? Qui vous a dit ? Est-ce Antonio ?

— Non, personne ne m’a rien dit. J’ai deviné juste, n’est-ce pas, mademoiselle ? Inutile de vouloir devenir détective si l’on n’a pas le talent de lire dans l’âme des autres.

Pendant quelques minutes, la jeune fille marcha en silence. Bientôt, elle demanda d’une voix sèche :

— Qu’allez-vous faire à présent ? Vous allez tout raconter à mon père ?

— Non, soyez tranquille.

Elle le regarda intriguée.

— Vous attendez quelque chose de moi ?

— Je vous demande de m’aider, mademoiselle Zia.

— Qu’est-ce qui vous fait croire que je puisse vous aider ?

— Je l’espère seulement.

— Et si je refuse ?... Vous raconterez tout à mon père ?

— Mais non, mais non ! Débarrassez-vous de cette idée, mademoiselle. Je ne suis pas un maître chanteur. Je ne vous menace pas de révéler votre secret à quiconque. Vous refusez et tout est dit.

— Alors, pourquoi ?... commença Zia.

— Je vais vous l’expliquer, mademoiselle. En général, les femmes sont généreuses et aident volontiers ceux qui les ont tirées d’embarras. Autrefois, je me suis montré magnanime envers vous. Je me suis tu, alors que j’aurais pu parler.

Après un court silence, la jeune fille lui dit :

— Mon père vous a donné un « tuyau » l’autre jour.

— Oui, il a été très aimable.

— Je ne crois pas que je puisse vous apprendre rien de plus.

Si Poirot fut désappointé, il n’en laissa rien paraître. Pas un muscle de son visage ne remua.

— Eh bien ! dit-il gaiement. Parlons d’autre chose.

Et il se mit à plaisanter de bonne humeur.

Cependant Zia était distraite et répondait machinalement aux questions de Poirot. Quand ils se rapprochèrent du casino, elle se décida enfin à parler.

— Monsieur Poirot ?

— Oui, mademoiselle.

— Je serais contente de pouvoir vous rendre service à mon tour.

— Vous êtes on ne peut plus aimable, mademoiselle.

De nouveau il y eut une pause. Poirot, sans s'impatienter, la laissa prendre tout son temps.

— Bah ! Pourquoi vous le cacher, après tout ? dit-elle. Mon père est méfiant. Mais je sais qu'avec vous on peut dormir tranquille. Ne nous avez-vous pas dit que vous recherchiez simplement le meurtrier et que les bijoux passaient au second plan ? Je vous crois, monsieur Poirot. Vous aviez raison de supposer que nous nous trouvions à Nice à cause des rubis. Ils nous ont été remis et mon père vous a donné l'autre jour un renseignement concernant notre mystérieux client.

— Le Marquis, murmura Poirot.

— Oui, le Marquis.

— Avez-vous vu le Marquis, mademoiselle Zia ?

— Une fois, mais pas très distinctement... par le trou de la serrure.

— Cette façon de regarder présente toujours des difficultés, dit Poirot avec sympathie, mais enfin, vous l'avez vu et vous le reconnaîtriez ?

— Non. Il portait un masque, expliqua-t-elle.

— Était-il jeune ou vieux ?

— Il avait des cheveux blancs, peut-être une perruque. Elle lui allait fort bien, mais ce n'était pas un vieillard, il avait l'allure et la voix jeunes.

— La voix ? dit Poirot pensivement. Ah ! reconnaîtriez-vous sa voix si vous l'entendiez ?

— Peut-être.

— Cet homme vous intéressait donc beaucoup pour que vous l'ayez observé par le trou de la serrure ?

— Oui, j'étais curieuse de le voir. On en parlait tant. Ce n'est pas un voleur ordinaire... c'est plutôt un héros de roman.

- Oui... Oui... c'est peut-être cela.
- Mais j'ai autre chose à vous apprendre : un petit fait qui peut vous être utile.
- Quoi donc ?
- Comme je vous l'ai dit les rubis ont été remis à mon père, ici, à Nice. Je n'ai pas vu la personne qui les a remis, mais... je sais que...
- Eh bien ?
- C'était une femme.

CHAPITRE XXIX

UNE LETTRE DE ST MARY MAD

Chère Catherine,

Vous vivez à présent parmi les gens du grand monde et je me demande si cela vous intéressera de recevoir de nos nouvelles. Toutefois, comme je vous ai toujours prise pour une personne raisonnable, j'espère que vous ne vous êtes pas laissé griser par la fortune. Ici, tout suit son train-train habituel. L'arrivée du nouveau vicaire a causé de l'effervescence dans le pays, car il se montre fier et dédaigneux. À mon avis, c'est sûrement un prêtre de l'Église romaine. Tout le monde s'en plaint au pasteur, mais vous connaissez sa charité chrétienne qui lui interdit de juger son prochain.

Tous ces derniers temps, mes bonnes m'ont donné bien du souci, on ne peut leur faire aucune remarque. La petite Annie ne valait rien, avec ses jupes lui arrivant au-dessus des genoux ; figurez-vous qu'elle refusait de porter des bas de laine en hiver.

Je souffrais tellement de mes rhumatismes que le médecin m'a conseillé d'aller consulter un spécialiste de Londres ; je lui ai fait observer que cela m'entraînerait à une dépense de trois livres sterling, plus le prix du voyage ; mais en attendant jusqu'au mercredi, j'ai obtenu un billet à prix réduit. Le spécialiste a fait la grimace et m'a parlé dans un jargon incompréhensible, sans vouloir me déclarer franchement la nature de mon mal, jusqu'au moment où je lui ai dit : « Docteur, je suis une femme simple et j'aime qu'on me parle simplement. Oui ou non, ai-je un cancer ? » Il a dû m'avouer la vérité. Il m'a promis que je guérirais au

bout d'un an sans trop de souffrances. Je crois pouvoir supporter le mal aussi bien que toute autre chrétienne.

La solitude me pèse parfois, car toutes mes amies sont mortes ou ont quitté St Mary Mad. Je vous assure que je serais heureuse de vous avoir auprès de moi, ma chère petite. Si vous n'aviez pas hérité de cette fortune qui vous a permis de fréquenter la haute société, je vous aurais offert le double de gages que vous donnait la pauvre Jeanne, pour que vous preniez soin de moi.

Mais à quoi bon demander l'impossible ! Cependant, le sort peut se tourner contre vous... saurait-on prévoir l'avenir ? Tant d'aventuriers qui se disent titrés épousent de riches héritières, les abandonnent le jour du mariage et filent en emportant le magot.

Vous êtes trop raisonnable pour que pareil malheur vous arrive. Mais sait-on jamais ? Comme jusqu'ici les hommes ne vous ont guère adulée, vous pourriez facilement vous laisser prendre aux belles promesses. Si vous vous trouviez en pareille situation, n'oubliez pas qu'il y aura toujours une place pour vous auprès de moi. Vous me connaissez : je dis toujours ce que je pense, ce qui ne m'empêche pas d'avoir bon cœur.

Votre vieille amie affectionnée,

Amélia Viner.

P.-S. — J'ai lu dans le journal un entrefilet vous concernant ainsi que votre cousine la vicomtesse Tamplin. Je l'ai découpé et rangé dans mon album.

Dimanche, j'ai prié Dieu qu'il vous garde de toute vanité et de tout orgueil.

Catherine lut par deux fois cette lettre aux détails savoureux, et la posa sur sa table. Le cœur serré, elle regarda par la fenêtre de sa chambre les eaux bleues de la Méditerranée.

La lecture de cette missive éveilla soudain chez elle le désir nostalgique de revoir le petit village de St Mary Mad.

Pour un peu, elle aurait pleuré de tout son cœur, la tête enfouie entre ses bras.

Lenox entra à ce moment et la tira de ses tristes pensées.

— Bonjour, Catherine. Qu'avez-vous ce matin ?

— Rien.

Elle enferma la lettre de miss Viner dans son sac à main.

— Vous avez l'air toute chose. Écoutez-moi, j'espère que vous ne vous formaliserez pas, mais j'ai téléphoné à votre ami, M. Poirot, et l'ai invité à dîner avec nous à Nice. Craignant qu'il ne se dérange point spécialement pour moi, je lui ai dit que vous désiriez lui parler.

— Alors, vous tenez donc à le voir ? demanda Catherine.

— Oui. J'en suis amoureuse. Il a les yeux verts comme ceux du chat. Chez un homme, c'est une rareté.

— Bon, allons-y, dit Catherine avec indifférence.

Elle se sentait lasse. L'arrestation de Derek Kettering défrayait toutes les conversations, le mystère du Train Bleu revenait à chaque instant sur le tapis et Catherine avait dû subir les questions indiscrètes des avoués de lady Tamplin.

— J'ai commandé la voiture sous un prétexte quelconque, annonça Lenox. Je ne me souviens plus exactement de ce que j'ai raconté à maman, mais cela n'a guère d'importance, elle-même l'aura oublié. Si elle avait su que nous allions voir M. Poirot, elle aurait insisté pour nous accompagner afin de lui soutirer des nouvelles.

En arrivant au Negresco, les deux jeunes filles trouvèrent le détective qui les attendait.

Empressé et courtois, il les accabla de tant de politesses et de compliments que les deux jeunes filles ne purent contenir leur hilarité. Toutefois le repas fut loin d'être gai. Catherine demeurait rêveuse et distraite, et Lenox laissait souvent languir la conversation.

Au moment où ils s'assirent sur la terrasse pour prendre le café, elle interrogea Poirot à brûle-pourpoint :

— Comment va l'affaire ? Vous savez de quoi je parle ?

— La justice suit son cours.

— Et vous ne faites rien pour l'empêcher de commettre une telle iniquité ?

— Vous êtes jeune, mademoiselle. Il y a trois choses qu'il faut laisser agir lentement : le Bon Dieu, la Nature, et les vieilles gens.

— Monsieur Poirot, vous dites des sottises ! Vous n'êtes point vieux du tout !

— Que vous êtes charmante de me l'apprendre !

— Voici Mr Knighton, annonça Lenox.

Catherine jeta un coup d'œil de côté, puis tourna vivement la tête.

— Il est accompagné de Mr Van Aldin, reprit Lenox.

— Je voudrais dire un mot au major Knighton. Voulez-vous m'excuser ? Je reviens dans une minute.

Poirot, demeuré seul avec Catherine, se pencha vers elle et lui murmura :

— Mademoiselle, vous êtes distraite... Vos pensées voyagent loin d'ici n'est-ce pas ?

— Jusqu'en Angleterre, pas plus loin.

Guidée par une soudaine impulsion, elle prit la lettre reçue le matin même et la tendit à Poirot.

— Voici les premières nouvelles qui m'arrivent d'Angleterre et me rappellent mon ancienne existence... cela me fait tout de même de la peine.

— Et vous allez retourner à St Mary Mad ?

— Oh ! non ! Pourquoi y retournerais-je ?

— Excusez-moi.

Poirot se leva et alla rejoindre Lenox qui conversait avec Van Aldin et Knighton.

L'Américain paraissait vieilli. L'air hagard, il salua le détective d'un signe de tête.

Lorsque le millionnaire se retourna pour répondre à une observation faite par Lenox, Poirot tira Knighton à l'écart.

— Mr Van Aldin a l'air malade, lui dit-il.

— Cela vous étonne ? demanda Knighton. Le scandale causé par l'arrestation de Derek Kettering a fini de

l'achever. Il regrette même de vous avoir demandé de découvrir la vérité.

— Conseillez-lui de retourner en Angleterre.

— Nous partons après-demain.

— Voilà qui est parfait.

Après une minute d'hésitation, il regarda du côté de la terrasse où Catherine était assise.

— Allez donc apprendre cette nouvelle à miss Grey.

— Quelle nouvelle ?

— Dites-lui que vous... ou plutôt que Mr Van Aldin regagne l'Angleterre.

Knighton parut légèrement intrigué, mais il se rendit près de la jeune fille.

Poirot la regarda en hochant la tête d'un air satisfait, puis rejoignit Lenox et l'Américain. Au bout de quelques minutes, tous trois se dirigèrent vers la table de Catherine et Knighton.

La conversation devint alors générale.

Au bout d'un moment, le millionnaire et son secrétaire ayant pris congé, Poirot se disposa à partir.

— Je vous remercie infiniment de ce charmant déjeuner, mesdemoiselles. Ma foi, j'avais réellement besoin d'être réconforté. Il bomba le torse et se frappa la poitrine. À présent, vous avez devant vous un lion..., un géant. Ah ! mademoiselle Catherine, vous ne m'avez pas encore vu à l'œuvre ! Vous ne connaissez que l'aimable et calme Hercule Poirot, mais il existe un autre Hercule Poirot. Il va maintenant lancer des menaces et semer la terreur dans les cœurs de ceux qui l'écoutent !

L'air content de lui, Hercule Poirot considéra les deux jeunes filles qui paraissaient vraiment émues par son attitude, bien que Lenox se mordît la lèvre inférieure et que Catherine tordît les coins de sa bouche de façon bizarre.

— Et vous verrez, ajouta-t-il gravement, je tiendrai mes promesses et je réussirai ! Au revoir, mesdemoiselles.

À peine avait-il fait quelques pas que Catherine le rappela :

— Monsieur Poirot, vous aviez raison tout à l'heure. Je retourne bientôt en Angleterre.

La jeune fille rougit sous le regard scrutateur du détective.

— Je comprends, lui dit Poirot.

— Non, vous ne me comprenez pas.

— J'en sais plus long que vous ne pensez, mademoiselle.

Un sourire sur les lèvres, Poirot quitta Catherine. Montant dans un taxi, il se fit conduire à Antibes.

Hippolyte, l'impassible valet de chambre du comte de la Roche, nettoyait les superbes cristaux de son maître à la villa Marina.

Le comte passait la journée à Monte-Carlo. Jetant par hasard un coup d'œil à la fenêtre, Hippolyte aperçut un homme qui, d'un pas décidé, se dirigeait vers la porte d'entrée. Malgré toute son expérience, Hippolyte ne parvenait pas à classer ce visiteur d'allure particulière. Il appela Marie, sa femme, occupée dans la cuisine et attira son attention sur celui qu'il dénommait « ce type-là ».

— Ce n'est pas la police, cette fois ? demanda Marie, pleine d'inquiétude.

— Regarde et rends-toi compte.

Marie alla vers la fenêtre.

— Non. Tant mieux !

— En réalité, ils ne nous ont pas beaucoup dérangés, remarqua Hippolyte. Sans l'avertissement de M. le comte, je n'aurais jamais soupçonné cet étranger, qui se trouvait au café, d'être de la rousse.

La sonnette de la porte d'entrée retentit et Hippolyte, l'air grave et solennel, alla ouvrir.

— M. le comte est absent, monsieur.

Le petit homme aux larges moustaches sourit et dit d'un air placide :

— Je le sais. Vous vous nommez Hippolyte Flavelle, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Et votre femme s'appelle Marie Flavelle ?

— Oui, monsieur. Mais...

— Je voudrais vous parler à tous les deux, dit l'étranger en passant devant le valet de chambre. Votre femme est sans doute dans la cuisine ? J'y vais.

Avant qu'Hippolyte eût recouvré son aplomb, le visiteur, sans se tromper de porte, se rendit du vestibule dans la cuisine où Marie s'arrêta bouche bée pour le regarder.

— Voilà, dit l'étranger en s'asseyant sur une chaise. Je suis Hercule Poirot.

— Qui ça, monsieur ?

— Vous ne connaissez pas ce nom-là ?

— C'est la première fois que je l'entends prononcer, fit Hippolyte.

— Laissez-moi vous dire qu'on vous a mal instruit. Hercule Poirot est le nom d'un grand homme.

Il soupira en croisant ses mains sur sa poitrine.

Hippolyte et Marie le regardaient d'un air gêné.

Ils ne savaient que faire de ce visiteur inattendu...

— Monsieur désire... murmura machinalement Hippolyte.

— Je désire savoir pourquoi vous avez menti à la police.

— Monsieur ! s'écria Hippolyte. J'ai menti à la police, moi ! Jamais je n'ai fait pareille chose.

M. Poirot secoua la tête.

— Permettez-moi de vous contredire. Vous avez menti en plusieurs occasions. Attendez. Il tira un petit calepin de sa poche et le consulta. Ah ! oui : sept fois au moins. Je vais vous expliquer en quelles circonstances.

D'une voix calme, il énuméra devant eux les sept occasions où le domestique avait trompé la police.

Hippolyte en demeura stupéfait.

— Mais je ne suis pas ici pour vous parler de ces mensonges passés. Toutefois, mon cher ami, je vous conseille de ne point jouer au plus malin avec moi. Arrivons maintenant au mensonge qui m'intéresse : vous prétendez que le comte de la Roche est arrivé ici le 14 janvier au matin.

— Ce n'est pas un mensonge, monsieur. C'est la pure vérité. M. le comte est arrivé ici le matin du jeudi 14, n'est-ce pas, Marie ?

Marie s'empressa de donner son approbation.

— Oui, c'est vrai. Je m'en souviens parfaitement.

— Ah ! Et qu'avez-vous servi à déjeuner à votre bon maître ce jour-là ?

— Je...

Marie s'arrêta et essaya de reprendre ses esprits.

— C'est bizarre comme on se souvient de certaines choses... et comment on en oublie d'autres, observa Poirot.

Il se pencha en avant et, les yeux enflammés de colère, il frappa un grand coup de poing sur la table.

— Oui, je le répète. Vous mentez et vous croyez que personne n'en sait rien. Moi je vous dis que nous sommes deux à savoir... oui deux : le Bon Dieu...

Il leva la main au ciel et, se rejetant sur le dossier de son siège, il ferma les yeux et murmura :

— ... et Hercule Poirot.

— Je vous assure, monsieur, que vous vous trompez. M. le comte a quitté Paris lundi soir...

— Oui, par le rapide, dit Poirot. Je ne sais où il s'est arrêté en route. Toujours est-il qu'il est arrivé ici le mercredi matin et non le mardi matin.

— Monsieur fait erreur, dit Marie avec entêtement.

Poirot se leva.

— La loi suivra donc son cours.

— Que dites-vous, monsieur ? demanda Marie un peu émue.

— Vous allez être arrêtés et emprisonnés comme complices dans l'affaire du meurtre de Mrs Kettering, la dame anglaise qui a été assassinée.

— Assassinée !

La figure du valet de chambre avait pâli et ses genoux tremblaient. Marie lâcha son rouleau à pâtisserie et se mit à pleurer.

— Mais c'est impossible... impossible. Je croyais...

— Du moment que vous persistez dans votre mensonge, je n'ai plus rien à ajouter. Mais je vous trouve bien sots tous les deux.

Il se dirigeait vers la porte quand une voix le rappela.

— Monsieur ! Monsieur ! Je vous en prie, attendez une minute. Je ne m'imaginai pas qu'il s'agissait d'une affaire semblable. Je croyais seulement à une histoire de femme. M. le comte a bien eu autrefois quelques démêlés avec la police à propos de femmes. Mais un meurtre... c'est tout différent.

— Ma patience est à bout ! s'écria Poirot, brandissant son poing à la face d'Hippolyte. Vais-je passer la journée à discuter avec deux imbéciles comme vous ? Je ne demande que la vérité. Pour la dernière fois, quand M. le comte est-il arrivé à la villa Marina, mardi ou mercredi matin ?

— Mercredi, bégaya l'homme et, derrière lui, Marie approuvait de la tête.

Poirot les considéra pendant une minute ou deux.

— Vous avez bien fait de dire la vérité. Il s'en est fallu de peu que vous ne fussiez dans de vilains draps !

Tout guilleret, Poirot quitta la villa Marina.

— Voilà une de mes hypothèses confirmées. Voyons si la chance me favorisera toujours.

Il était six heures quand on remit à Mireille la carte d'Hercule Poirot.

Après un instant de réflexion, elle accepta de le voir.

Quand le détective entra, elle arpentait fiévreusement la chambre. Elle bondit vers lui comme une furie.

— Qu'y a-t-il encore de nouveau ? Ne m'avez-vous pas suffisamment torturée ? Vous m'avez fait trahir mon pauvre Derek. Que voulez-vous de plus ?

— Une simple petite question, mademoiselle. Lorsque le train eut quitté Lyon et que vous êtes entrée dans le compartiment de Mrs Kettering...

— Quoi ? Que dites-vous ?

Poirot la considéra d'un air de reproche.

— Quand vous avez pénétré dans le compartiment de Mrs Kettering...

— C'est faux ! Je n'y ai pas pénétré.

— Et que vous l'avez trouvée...

— Non ! Non !

— Ah ! par exemple !

Il marcha vers elle et lui cria d'un ton impérieux :

— Vous voudriez mentir à moi, Hercule Poirot ? Je sais ce qui s'est passé comme si j'avais assisté à la scène. Vous êtes entrée dans son compartiment et vous avez trouvé Mrs Kettering morte. Je vous dis que je le sais. Il est dangereux de me mentir, à moi. Prenez garde, mademoiselle Mireille !

Sous le regard scrutateur du détective, elle recula et baissa les yeux.

— Je... Je n'y suis pas entrée...

— Un seul point demeure douteux. Je me demande, mademoiselle, si vous avez trouvé ce que vous cherchiez ou...

— Ou quoi ?

— Ou si quelqu'un vous avait devancée.

— Je ne veux répondre à aucune de vos questions ! rugit la danseuse.

Elle s'échappa des mains de Poirot qui la retenait, et se jeta à terre en poussant des cris et des sanglots. Une servante, effrayée, se précipita dans la chambre.

Hercule Poirot haussa les épaules, leva les sourcils et s'éclipsa tranquillement.

Il paraissait très content de sa visite.

CHAPITRE XXX

MISS VINER DONNE SON AVIS

Catherine, accoudée à la fenêtre de la chambre à coucher de miss Viner, regardait la pluie fine qui tombait avec une inlassable persistance. De cette fenêtre, elle voyait l'allée conduisant à la grille, entre les plates-bandes soignées où, au printemps, s'épanouissaient les jacinthes bleues et roses.

Miss Viner, étendue dans son grand lit de l'époque victorienne, un plateau contenant les restes de son déjeuner repoussé sur l'édredon, lisait sa correspondance, tout en formulant ses commentaires parfois mordants.

Catherine tenait en main une lettre ouverte et la lisait pour la seconde fois. Cette lettre portait l'en-tête de l'hôtel Ritz, à Paris.

Chère mademoiselle Catherine,

J'espère que vous êtes en parfaite santé et que le retour de l'hiver anglais ne vous a pas trop déprimée. Quant à moi, je poursuis mon enquête avec la plus grande diligence. Ne croyez pas que je sois ici pour me reposer. D'ici peu, je dois aller en Angleterre et j'espère avoir le plaisir de vous voir encore une fois. Vous le voulez bien n'est-ce pas ? Je vous écrirai dès mon arrivée à Londres. Souvenez-vous que nous collaborons dans cette affaire.

Veillez croire, mademoiselle, à mes sentiments respectueusement dévoués,

Hercule Poirot.

Catherine fronça légèrement les sourcils.
Le contenu de cette lettre la laissait perplexe.

— Un pique-nique pour les enfants de chœur de la paroisse ! s'exclamait miss Viner. Oui, à condition que Tommy Saunders et Albert Dykes en soient exclus, sans quoi je ne donne pas un sou. Dimanche, à l'église, Tommy n'ouvrait pas la bouche pour chanter, et si Albert Dykes ne suçait pas une pastille de menthe, mon nez n'est plus au milieu de ma figure.

— Ils sont terribles, ces deux gamins ! acquiesça Catherine.

La jeune fille ouvrit la seconde lettre qu'elle avait reçue et une rougeur soudaine colora ses joues. Elle n'entendait plus qu'indistinctement les réflexions de miss Viner.

Quand Catherine revint à la réalité, miss Viner terminait une longue polémique.

—... Je lui ai répondu : « Pas du tout, miss Grey est bien la cousine de lady Tamplin. »

— Ainsi, miss Viner, vous défendez ma cause. C'est très gentil de votre part.

— Si vous voulez. Qu'elle soit oui ou non la femme du pasteur, cela m'importe peu, c'est une langue de vipère. Elle insinuait que vous aviez dû payer pour être reçue chez une personne portant le titre de « lady ».

— Elle ne se trompait peut-être pas beaucoup.

— Vous auriez aussi bien pu revenir au pays avec des allures de grande dame. Au lieu de cela, vous avez conservé votre ancienne simplicité et vous portez de bons bas de laine et des chaussures raisonnables. Hier encore, je disais à Hélène : « Voyez, miss Grey ; elle a fréquenté le grand monde et elle ne porte pas de jupes lui arrivant au-dessus des genoux, ni des bas de soie qui se démaillent quand on les regarde, ni des souliers ridicules comme les vôtres. »

Catherine sourit et se félicita de s'être vêtue conformément aux préjugés de miss Viner. La vieille demoiselle continua de plus belle :

— J'ai été heureuse de constater que la fortune ne vous avait pas tourné la tête. L'autre jour, je consultais mes

coupures de journaux. J'en possède plusieurs sur lady Tamplin et son infirmerie militaire, mais je ne les retrouve plus. Ma chérie, voulez-vous les prendre : elles sont dans une boîte, dans le tiroir du bureau. Vous y voyez plus clair que moi.

Catherine regardait la lettre qu'elle tenait à la main et se disposait à parler ; mais elle se retint et alla vers le bureau. Elle prit la boîte de coupures et se mit à les parcourir. Depuis son retour à St Mary, miss Catherine demeurait émerveillée devant le courage et le stoïcisme de miss Viner et elle lui avait accordé son amitié. Elle ne pouvait faire grand-chose pour la soulager, mais par expérience elle savait l'importance qu'attachent les vieilles gens aux mille petits riens de la vie courante.

— En voici une, annonça bientôt Catherine, « La vicomtesse Tamplin, qui a transformé sa villa de Nice en hôpital militaire, vient d'être victime d'un vol important. Parmi les bijoux disparus, se trouvaient les fameuses émeraudes de la famille Tamplin. »

— Probablement en pâte de verre, comme la plupart des bijoux de famille de ces dames du monde !

— En voici une autre avec son portrait : une charmante photographie de la vicomtesse Tamplin et de sa fille, Lenox.

— Passez-la-moi, dit miss Viner. On ne voit guère la petite. C'est aussi bien. La nature adore les contrastes et souvent les belles femmes ont de vilains enfants. Le photographe s'en est rendu compte.

Catherine se mit à rire.

« Parmi les femmes élégantes qui passent la saison sur la Riviera, citons la vicomtesse Tamplin, qui possède une villa au Cap-Martin. Elle y reçoit sa cousine, miss Grey, laquelle vient d'hériter d'une immense fortune. »

— Voilà celle que je cherchais, s'écria miss Viner. Votre photographie a dû paraître dans un journal, elle m'aura sans doute passé devant le nez sans que je la voie. Vous savez ce que je veux dire : « Madame Unetelle, passe la saison à tel endroit. » On la montre brandissant une crosse

de golf et levant la jambe. Certaines doivent être vexées de se voir dans cette posture.

Catherine ne répondit pas. L'air embarrassé, elle tira de son enveloppe la seconde lettre qu'elle avait reçue et la parcourut encore une fois. Puis, se tournant vers sa vieille amie :

— Miss Viner, une personne que j'ai rencontrée sur la Riviera désire venir me voir ici.

— Un homme ?

— Oui.

— Qui est-il ?

— Le secrétaire de Mr Van Aldin, le millionnaire américain.

— Comment se nomme-t-il ?

— Knighton, le major Knighton.

— Hum... le secrétaire d'un millionnaire. Il voudrait venir ici. Écoutez-moi, Catherine, je vais vous donner un conseil. Vous êtes gentille et raisonnable et bien que vous ayez la tête bien fixée sur les épaules, laissez-moi vous dire que toute femme commet une sottise au moins une fois dans sa vie. Je parie dix contre un que cet homme court après votre argent.

D'un geste elle écarta la réponse que s'appropriait à lui faire Catherine.

— Il fallait s'y attendre. Qu'est après tout le secrétaire d'un millionnaire ? Neuf fois sur dix, un jeune homme distingué qui aime la vie facile et luxueuse, mais ne possède aucun esprit d'initiative, et, s'il existe une situation plus douce que celle de secrétaire d'un millionnaire, c'est encore de devenir l'époux d'une femme riche. Je ne dis pas que vous ne puissiez inspirer de l'amour à un homme, mais vous n'êtes plus jeune et, malgré la fraîcheur de votre teint, vous n'êtes pas une beauté. Je voudrais vous mettre en garde. Si toutefois vous êtes décidée à commettre une folie, veillez à ce que votre fortune demeure en votre nom personnel. J'ai fini. Qu'avez-vous à dire de cela ?

— Rien... Cela vous dérangerait-il qu'il vînt me voir ?

— Je m'en lave les mains. Suivez mon conseil ou ne le suivez pas, cela vous regarde. Voulez-vous le retenir à déjeuner ou à dîner ? Hélène peut préparer un repas convenable... si elle ne perd pas la tête.

— Vous êtes gentille, miss Viner. Il me prie de lui téléphoner. Je vais lui dire que nous serions enchantées s'il acceptait de déjeuner avec nous. Il viendra en auto de Londres.

— Hélène cuira du bœuf aux tomates ; c'est ce qu'elle réussit le mieux. Elle a la main lourde pour pétrir une tarte, qu'elle fasse plutôt un pudding. Vous prendrez un bon morceau de fromage chez Abbot et du vin vieux à la cave, du vin laissé là par mon père !

— Oh ! miss Viner, cela n'est pas nécessaire !

— Si, mon enfant. Un homme aime du bon vin aux repas. J'ai aussi de l'excellent whisky d'avant-guerre. La clef de la cave se trouve dans le troisième tiroir de la commode, dans la seconde paire de bas à gauche.

Catherine alla vers la cachette indiquée.

— La seconde paire, vous entendez. La première renferme mes boucles d'oreilles en diamants et ma broche en filigrane.

— Oh ! fit Catherine déconcertée. Voulez-vous que je les range dans votre coffre à bijoux ?

— N'en faites rien. Mon pauvre père avait fait construire un coffre-fort dans le sous-sol de notre maison. Tout fier de cette innovation, il dit à ma mère : « Mary, tu mettras tes bijoux dans ton coffret et je les enfermerai ici chaque soir ! » Ma mère, une femme pleine de tact et pas contrariante, porta tous les soirs à mon père son coffret à bijoux fermé à clef.

« Une nuit, les cambrioleurs pénétrèrent dans la maison et, naturellement, allèrent tout droit au coffre-fort. Mon père n'avait pu tenir sa langue et avait parlé de son coffre-fort dans tout le village, si bien que chacun pouvait croire qu'il contenait tous les trésors du roi Salomon.

« Ils enlevèrent tout, la vaisselle d'argent, un plat en or qu'on avait offert à mon père et le coffret à bijoux. »

Miss Viner soupira.

— Mon père était dans tous ses états en songeant aux bijoux de ma mère, parmi lesquels se trouvaient de très jolis camées, des coraux rose pâle et deux magnifiques diamants. Mais elle dut lui avouer que, par prudence, elle avait gardé ses bijoux dans un corset où ils étaient demeurés à l'abri.

— Et le coffret à bijoux était vide ?

— Oh ! non, répondit miss Viner, il eût été trop léger. Ma mère, en femme intelligente, avait tout prévu. Elle ramassait ses boutons dans son coffret à bijoux. Chose curieuse, mon père en fut mortifié et déclara qu'il n'admettait pas le mensonge. Je m'aperçois que je parle toujours de moi. Allez téléphoner à votre ami et rapportez un bon morceau de viande. Recommandez à Hélène de ne pas avoir de bas percés lorsqu'elle servira à table.

La pluie avait cessé lorsque Knighton arriva au cottage. Un pâle soleil éclairait la chevelure de Catherine, tandis que, debout sur le seuil de la porte, la jeune fille l'accueillait.

Il se précipita vers elle, avec un empressement tout juvénile.

— Je suis heureux de vous revoir, miss Grey. L'amie chez qui vous demeurez ne se formalisera pas de ma venue ?

— Entrez et tâchez de gagner son amitié. Elle ne vous plaira peut-être pas au premier abord, mais elle possède un cœur d'or.

Miss Viner, majestueusement installée dans le salon portait une parure de camées si miraculeusement conservée à sa famille. Elle reçut Knighton avec une politesse froide, capable de décourager plus d'un, mais Knighton possédait un charme tout personnel qui s'imposait et, au bout de quelques minutes, miss Viner se dégela à vue d'œil.

Le déjeuner fut gai et Hélène, qui arborait une paire de bas de soie toute neuve, accomplit des merveilles dans son service. Le repas terminé, Catherine et Knighton firent une promenade et rentrèrent à l'heure du thé, qu'ils prirent en tête à tête, miss Viner étant allée se reposer.

Lorsque l'automobile se fut éloignée, Catherine monta lentement l'escalier. Une voix l'appela. Elle entra dans la chambre de miss Viner.

— Votre ami est parti ?

— Oui. Je vous remercie de m'avoir permis de le recevoir ici.

— Pas la peine de me remercier. Me prenez-vous pour une vieille avare qui ne pense jamais aux autres ?

— Vous êtes bien gentille pour moi, lui dit Catherine, d'un ton affectueux.

— Humm... fit la vieille toute radoucie.

Catherine allait sortir, lorsque miss Viner la rappela :

— Dites, Catherine, j'ai eu tort de mal parler de ce jeune homme avant de l'avoir vu. Quand un homme joue la comédie, il peut se montrer aimable, galant, et plein de charmantes attentions ; mais lorsqu'il est amoureux, il ressemble à un agneau. Je suis certaine que ce jeune homme est sincèrement amoureux de vous.

CHAPITRE XXXI

MONSIEUR AARON DÉJEUNE

M. Joseph Aaron but une longue gorgée, posa son verre sur la table en soupirant de plaisir, s'essuya la bouche et, la figure réjouie, regarda son hôte assis en face de lui.

— Donnez-moi un bon bifteck, dit M. Aaron.

M. Poirot sourit.

— Ne prenez-vous pas de hors-d'œuvre ? demanda-t-il à son invité.

— Si, des hors-d'œuvre, de l'omelette, mais donnez-moi, insista-t-il, un bon morceau de bifteck saignant.

Poirot passa la commande et le repas se poursuivit silencieusement. Enfin, M. Aaron poussa un long soupir, reposa sa fourchette et son couteau, grignota un morceau de fromage avant de permettre à son esprit de se tourner vers d'autres préoccupations.

— Monsieur Poirot, dit-il, quand il eut achevé son repas, vous vouliez, tout à l'heure, me demander un petit renseignement. Je serais heureux de pouvoir vous le fournir.

— Vous êtes on ne peut plus aimable. À qui pouvais-je mieux m'adresser, sinon à mon vieil ami, M. Joseph Aaron, pour tout ce qui touche la profession dramatique ?

— Vous avez raison, monsieur Poirot. Qu'il s'agisse du passé, du présent ou du futur, Joé Aaron connaît tout.

— Précisément, monsieur Aaron, dites-moi ce que vous savez d'une jeune personne du nom de Kidd.

— Kidd ? Kitty Kidd ?

— Oui, Kitty Kidd.

— Une artiste très adroite qui paraissait fort bien sur la scène en travesti masculin. Elle chantait et dansait. Est-ce bien celle-là qui vous intéresse ?

— Oui, c'est bien elle.

— Elle gagnait bien sa vie au théâtre et ne restait jamais sans engagement.

— Mais elle ne joue plus jamais depuis quelque temps, n'est-ce pas ?

— Non. Elle a quitté la scène pour suivre un riche Français.

— Quand ça ?

— Il y a environ trois ans. Son départ a été véritablement une perte pour le music-hall.

— Elle avait vraiment du talent ?

— Comme un ange !

— Vous ne connaissez pas le nom de l'individu avec qui elle est allée à Paris ?

— C'est un type de la haute... un comte ou un marquis. Il me semble bien que c'est un marquis.

— Et vous ignorez ce qu'elle est devenue ?

— Ma foi, je n'en ai pas entendu parler et je ne l'ai jamais rencontrée. Je parie qu'elle joue son rôle de marquise dans une ville d'eau, quelque part, à l'étranger. Elle est capable de tout, cette Kitty !

— Très bien, fit Poirot d'un air pensif.

— Je regrette de ne pouvoir vous en apprendre plus long sur son compte. Je voudrais tant vous rendre service, monsieur Poirot. Vous m'avez autrefois tiré d'un mauvais pas, je ne l'oublie point.

— Nous sommes quittes à présent.

— Un service en vaut un autre. Ah ! ah ! s'esclaffa M. Aaron.

— Votre profession doit être très intéressante ? dit Poirot.

— Comme ci, comme ça, l'un dans l'autre, il n'y a pas à se plaindre. Mais il faut toujours avoir l'œil ouvert. On ne sait jamais ce qui peut plaire au public.

— La danse a pourtant acquis une grande vogue, ces dernières années.

— En effet, moi je n'ai jamais bien compris l'engouement suscité par les ballets russes ; cependant le public adore cela.

— J'ai rencontré une danseuse sur la Riviera... Mlle Mireille.

— Mireille ? La fameuse Mireille ! Elle trouve toujours des gens pour financer ses rôles... quoi qu'il en soit, elle danse très bien. Je l'ai vue et je sais à quoi m'en tenir. Personnellement, je n'ai pas eu affaire à elle, mais il paraît qu'elle est intraitable et, pour un rien, se met dans des rages folles.

— Oui, il paraît, dit Poirot.

— Elles appellent ça avoir du tempérament.

— Il n'y a pas longtemps que Mireille danse sur la scène ? demanda Poirot.

— Deux ans et demi environ. Un duc français l'a lancée. En ce moment, elle est l'amie d'un ancien ministre de Grèce.

— Ah !

— Oui, Mireille ne laisse pas d'herbe croître sous ses pieds. On dit que le jeune Kettering a tué sa femme pour elle. Je n'affirmerai rien. En tout cas, il est en prison et Mireille a dû se débrouiller. Elle n'a pas perdu son temps. D'après ce qu'on raconte, elle porte un rubis de la grosseur d'un œuf de pigeon.

— Ah ! voilà une nouvelle intéressante.

— Elle m'a été rapportée par un ami. Mais ce rubis n'est peut-être que du verre teinté. Les femmes sont toutes les mêmes, elles aiment à broder un tas d'histoires à propos de leurs bijoux. Mireille raconte à qui veut l'entendre que ce rubis porte malheur ; elle l'appelle « Cœur de Feu ».

— Si j'ai bonne mémoire, dit Poirot, le « Cœur de Feu » est la plus grosse pierre d'un collier fameux.

— Ne vous l'avais-je pas dit ? Elles mentent comme des arracheuses de dents quand il s'agit de leurs bijoux. Celui de Mireille est un gros rubis suspendu par une chaîne de

platine ; mais, comme je le disais tout à l'heure, je parie que ce rubis n'est qu'un morceau de verroterie.

— Non, dit Poirot à voix basse, non, je crois que vous faites erreur.

CHAPITRE XXXII

CATHERINE ET POIROT COMPARENT LEURS IMPRESSIONS

— Il me semble que vous avez changé, mademoiselle, dit Poirot à Catherine.

Dans la salle à manger de l'hôtel Savoy, à Londres, les deux amis bavardaient, assis l'un en face de l'autre à une petite table.

— Oui, je vous trouve différente.

— En quoi ?

— Mademoiselle, j'éprouve de la peine à exprimer certaines *nuances*.

— J'ai vieilli ?

— Oui, vous avez vieilli. Je n'entends point par là que des rides et des pattes-d'oie enlaidissent votre visage. Lors de notre première rencontre, vous considérez la vie de l'œil calme et amusé d'une spectatrice qui, confortablement installée dans un fauteuil, assiste à la représentation.

— Et maintenant ?

— Maintenant, vous ne vous contentez plus de regarder. Peut-être allez-vous me trouver absurde, mais je découvre dans vos traits la lassitude du lutteur aux prises avec de grandes difficultés.

— La vieille miss Viner se montre parfois un peu acariâtre, dit Catherine en souriant, mais je la prends comme elle est. Il faudra que vous veniez la voir à St Mary Mad. Vous apprécierez son courage et sa force de caractère.

Ils se turent pendant que le garçon leur servait avec dextérité un poulet à la casserole.

Ensuite, Poirot dit à Catherine :

— Avez-vous vu de vos amis de la Riviera depuis votre retour en Angleterre, mademoiselle ?

— Oui, j'ai eu la visite du major Knighton.

— Ah ! vraiment ?

Sous le regard malicieux de Poirot, Catherine baissa les yeux.

— Mr Van Aldin réside donc à Londres ?

— Oui.

— J'irai le voir demain ou après-demain.

— Vous lui apportez des nouvelles ?

— Pourquoi cette question ?

— Je... je pensais... balbutia Catherine.

Poirot l'observa longuement.

— Voyons, mademoiselle, je devine que vous désirez m'interroger. N'hésitez pas. Cette affaire du Train Bleu, n'est-elle pas notre « roman policier » ?

— Je voudrais, en effet, vous poser quelques questions.

— Eh bien, je vous écoute.

Catherine regarda Poirot d'un air décidé.

— Que faisiez-vous à Paris, monsieur Poirot ?

Poirot sourit.

— J'ai fait une visite à l'ambassade de Russie.

— Oh !

— Cela ne vous dit rien ? Attendez. Je ne me renfermerai pas dans ma coquille. Je vais jouer cartes sur table. Vous vous doutez, mademoiselle, que je suis loin de me réjouir de l'arrestation de Derek Kettering ?

— Voilà ce qui m'intriguait. À Nice, je me figurais que vous abandonniez l'affaire.

— Vous cachez le fond de votre pensée, mademoiselle. À franchement parler, c'est moi qui ai conduit Kettering où il se trouve à présent. Sans moi, le juge d'instruction s'efforcerait encore d'imputer ce crime au comte de la Roche. Mademoiselle, je ne regrette aucun de mes actes. Je vise un seul but : la recherche de la vérité et cette piste m'a mené tout droit sur Kettering. S'arrête-t-elle là ? La police

le croit, mais moi, Hercule Poirot, je ne suis point satisfait. Mademoiselle, avez-vous des nouvelles récentes de miss Lenox ?

— Une courte lettre écrite à la hâte, et c'est tout. Elle semble ennuyée de mon départ.

— Le soir de l'arrestation de Kettering, j'ai eu avec elle une entrevue intéressante à plusieurs points de vue.

Poirot demeura un instant silencieux et Catherine le laissa réfléchir.

— Mademoiselle, dit-il enfin, j'aborde un sujet délicat. Cependant, laissez-moi vous parler en toute sincérité. Vous me reprendrez si j'ai tort. Je connais une jeune personne qui aime Mr Kettering et, pour elle... oui, pour elle, j'espère avoir raison contre la police. Vous savez de qui je parle ?

— Oui, répondit Catherine.

Poirot se pencha vers elle.

— Je suis mécontent de la tournure que prend l'affaire. L'enchaînement des faits, du moins, des faits principaux, conduisaient à l'arrestation de Mr Kettering. Mais on a jusqu'ici négligé un détail...

— Lequel ?

— Le visage de la victime. Je me suis cent fois demandé : Derek Kettering était-il l'homme à défigurer ainsi sa femme après l'avoir assassinée ? Pour quel motif ? ou dans quel dessein ? Comment concilier cet acte sauvage avec le tempérament de Mr Kettering ? En vain je m'interroge. Pour m'aider à résoudre le problème, je ne possède que ceci.

D'un geste rapide il prit son portefeuille et en tira quelque chose qu'il tint délicatement entre le pouce et l'index.

— Mademoiselle, vous souvenez-vous de m'avoir vu enlever ces cheveux de la couverture dans le wagon ?

Catherine se pencha pour les examiner.

Poirot hocha lentement la tête.

— Cela ne vous dit rien, mademoiselle ?

— J'ai eu de bizarres soupçons. Voilà pourquoi je vous demandais ce que vous faisiez à Paris.

— Lorsque je vous ai écrit...

— De l'hôtel Ritz ?

Un sourire énigmatique parut sur le visage de Poirot.

— Oui, de l'hôtel Ritz. Parfaitement ! J'aime le luxe...
Quand un millionnaire me l'offre.

— Et l'ambassade russe, que vient-elle faire là-dedans ?

— Elle ne vient pas directement en ligne de compte. J'y suis allé prendre certains renseignements. J'y ai vu un personnage que j'ai menacé... oui, moi, Hercule Poirot, je l'ai menacé.

— De la police ?

— Non... de la presse... une arme bien plus terrible.

Il observa Catherine.

— Monsieur Poirot, dit-elle en souriant, en ce moment n'imitiez-vous pas l'huître qui se renferme dans sa coquille ?

— Non, non ; je ne fais point de mystères. Je suspectais ce Russe d'être l'intermédiaire dans la vente du « Cœur de Feu ». Devant lui, je devins affirmatif et il m'avoua tout. J'appris où s'opéra la transaction et il me parla d'un homme qui faisait les cent pas dans la rue... un homme à cheveux blancs, mais qui marchait du pas souple d'un homme jeune. En mon for intérieur, je dénommai cet individu « Monsieur le Marquis ».

— Et maintenant vous êtes à Londres pour voir Mr Van Aldin ?

— Pas seulement dans cette intention. Depuis mon arrivée ici, j'ai pris des renseignements sur deux autres personnes : un agent théâtral et un médecin éminent d'Harley Street. Mettez ces faits l'un à côté de l'autre et dites-moi la conclusion que vous en tirez.

— Moi ?

— Oui, vous. D'abord, je dois vous avouer que je me suis souvent demandé si le vol et le meurtre avaient été commis par la même personne.

— Et à présent ?

— À présent, je sais à quoi m'en tenir.

Il y eut un silence, puis Catherine leva la tête. Ses yeux pétillaient de curiosité.

— Je ne suis pas aussi compétente que vous, monsieur Poirot. Je ne découvre rien dans ce que vous venez de me dire et mes soupçons viennent de sources toutes différentes.

— C'est compréhensible. Un miroir reflète la vérité, mais chacun le regarde de la place qu'il occupe.

— Mes idées sont peut-être absurdes et en désaccord avec les vôtres, toutefois...

— Parlez, je vous prie.

— Tenez, ceci peut-il vous aider ?

Poirot saisit la coupure de journal que lui tendait Catherine. Il la lut et répondit gravement :

— Je vous le disais, mademoiselle, chacun regarde le miroir sous un axe différent, mais le miroir reflète toujours le même objet.

Catherine se leva.

— Je m'en vais, dit-elle. Je n'ai que le temps d'attraper mon train, monsieur Poirot.

— Oui, mademoiselle...

— Ne tardez pas, je vous en prie. Je... je ne puis attendre plus longtemps.

Sa voix se brisa.

Il lui caressa la main d'un geste rassurant.

— Courage, mademoiselle. Le but est proche.

CHAPITRE XXXIII

UNE NOUVELLE HYPOTHÈSE

— Monsieur Poirot désire venir ici vous parler, monsieur.

— Qu'il aille se faire pendre ailleurs ! s'écria Van Aldin.

Knighton garda un respectueux silence.

Le millionnaire se leva et marcha à grands pas dans la pièce.

— Avez-vous lu les ragots dans la presse de ce matin ?

— J'y ai jeté un coup d'œil, monsieur.

— Les journaux réclament toujours une proie.

Le millionnaire s'assit, passant sa main sur son front.

— Je regrette d'avoir chargé ce petit Belge de s'occuper de l'affaire. Mais je ne songeais qu'à une chose : retrouver l'assassin de Ruth.

— Vous ne voudriez tout de même pas voir votre gendre aller et venir en liberté ?

Van Aldin soupira.

— J'aurais préféré faire justice moi-même.

— Le procédé me paraît bien peu sage, monsieur.

— Tant pis ! Cet homme désire absolument me voir ?

— Oui monsieur.

— Bien. Dites-lui qu'il vienne dans la matinée.

Une heure après, Poirot pimpant et débonnaire, fut introduit auprès de M. Van Aldin. Sans paraître s'émouvoir de l'attitude peu cordiale du millionnaire, il plaisanta aimablement sur divers sujets. Il était venu à Londres, expliqua-t-il, pour consulter son médecin et il nomma un éminent chirurgien de la capitale.

— Non... non, pas une blessure de guerre... un souvenir de ma profession, une balle envoyée par le browning d'un mauvais garçon, dit Poirot en se frottant l'épaule gauche avec une grimace.

— Monsieur Van Aldin, ajouta-t-il, vous jouissez d'une santé florissante ; vous ne répondez point à l'idée que nous nous faisons des Yankees millionnaires, martyrs de la dyspepsie.

— Je suis solide au poste, déclara Van Aldin. Je mène une vie très simple et très ordonnée.

— Avez-vous revu miss Grey ? demanda Poirot au secrétaire, de l'air le plus innocent du monde.

— Moi... oui ; une ou deux fois, répondit Knighton.

Il rougit un peu, et Van Aldin s'écria, tout étonné :

— C'est bizarre que vous ne m'en ayez point parlé, Knighton.

— Je ne croyais pas que cela pût intéresser monsieur.

— J'aime beaucoup cette jeune fille, dit Van Aldin.

— Dire qu'elle est retournée s'enterrer à St Mary Mad. C'est pitoyable ! déclara Poirot.

— Moi, je la trouve admirable, approuva chaudement Knighton. Beaucoup de personnes à sa place auraient refusé d'aller soigner une vieille maniaque avec qui elle n'a aucun lien de parenté.

Les yeux de Poirot clignotèrent.

— Maintenant, messieurs, à l'ouvrage !

Les deux autres le regardèrent avec surprise.

— Tout d'abord, je vous conseille de ne point vous troubler par ce que je vais vous dire, monsieur Van Aldin : supposons que Mr Derek Kettering ne soit pas le meurtrier de sa femme...

— Quoi ?

L'étonnement des deux hommes allait grandissant.

— Je répète : supposons que Mr Kettering ne soit pas le meurtrier de sa femme.

— Êtes-vous fou, monsieur Poirot ? interrompit Van Aldin.

— Non, je ne suis pas fou... tout au plus un peu bizarre, suivant l'opinion de certaines gens. Mais, en ce qui concerne ma profession, je « connais mon affaire » comme

on dit. Répondez-moi, monsieur Van Aldin. Si ma supposition était la réalité, seriez-vous content ?

Le millionnaire ouvrait de grands yeux.

— Bien sûr, répondit-il enfin. Monsieur Poirot, vous amusez-vous à faire un exercice de suppositions, ou bien avez-vous changé d'avis ?

Poirot leva les yeux au ciel.

— Il nous reste un dernier espoir : le meurtrier est peut-être le comte de la Roche. Du moins, j'ai réussi à renverser son alibi.

— Comment y êtes-vous parvenu ?

Le détective haussa modestement les épaules.

— Je pratique certaines méthodes personnelles : un peu de tact et d'habileté... et le tour est joué.

— Mais les rubis... objecta Van Aldin. Ne disiez-vous pas que les rubis trouvés en la possession du comte étaient faux ?

— Et de toute évidence, il n'aurait commis le crime que pour s'emparer des rubis... c'est vrai. Toutefois, ne perdons pas de vue qu'un autre larron a pu se présenter avant lui.

— Voilà une hypothèse tout à fait nouvelle, s'écria Knighton.

— Croyez-vous réellement à toutes ces absurdités, monsieur Poirot ? demanda le millionnaire.

— Jusqu'ici, ce n'est qu'une supposition, la preuve reste à établir et pour cela il faut que vous m'accompagniez à Nice afin d'étudier l'affaire sur place.

— Vous pensez réellement que je doive vous suivre ?

— Comme vous voudrez.

Il y avait dans la brève réponse de Poirot un reproche qui n'échappa point au millionnaire.

— Bien, j'irai. Quand voulez-vous que nous partions, monsieur Poirot ?

— En ce moment les affaires pressent, observa Knighton.

Le millionnaire, sa décision prise, repoussa d'un geste l'objection de son secrétaire.

— Ceci passe avant tout. Nous partirons dès demain, monsieur Poirot. Par quel train ?

— Nous prendrons le Train Bleu, répondit Poirot en souriant.

CHAPITRE XXXIV

ENCORE LE TRAIN BLEU

« Le train des millionnaires », comme on le désigne parfois, se lançait à une vitesse vertigineuse dans une courbe de la voie ferrée. Van Aldin, Knighton et Poirot gardaient le silence. Le millionnaire et Knighton occupaient deux compartiments communiquant entre eux et voyageaient dans les mêmes conditions que Mrs Kettering et sa femme de chambre lors du drame. Poirot s'était réservé un compartiment un peu plus loin, dans la même voiture.

Durant le trajet, de pénibles souvenirs hantaient la pensée de Van Aldin. Poirot et le secrétaire échangeaient quelques paroles à voix basse.

Lorsque le train eut achevé le long parcours de la « Ceinture » et gagné la gare de Lyon, Poirot déploya soudain une activité surprenante. Van Aldin comprit alors l'intention de Poirot : le détective voulait reconstituer le crime. Jouant à lui seul tous les rôles, Poirot était tour à tour la servante brusquement enfermée dans son compartiment, Mrs Kettering surprise de la présence de son mari dans le train, Derek Kettering, découvrant que sa femme voyageait en même temps que lui... Il tenta différentes expériences pour découvrir le meilleur moyen de se dissimuler dans le second compartiment.

Tout à coup, une idée sembla le frapper. Il saisit le bras de Van Aldin.

— Ah ! mon Dieu, j'oubliais ! Nous devons descendre à Paris. Vite, vite, sautons du train.

Empoignant une valise de chaque main, il se précipita sur le quai. Van Aldin et Knighton, déconcertés, le suivirent. Le millionnaire avait toutes les peines du monde

à se débarrasser de la piètre opinion qu'il s'était formée tout d'abord sur les capacités de Poirot.

À la sortie on les empêcha de passer ; ils avaient, en effet, oublié de se munir de leurs billets, confiés au conducteur du Train Bleu.

Les explications claires et rapides de Poirot ne produisirent aucun effet sur l'employé au visage impassible.

— Finissons-en ! s'écria Van Aldin. Je vois que vous êtes pressé, monsieur Poirot. Remboursez le prix des billets depuis Calais et suivez votre idée.

Poirot cessa de parler et demeura comme pétrifié. Son bras levé en un geste de protestation resta en l'air.

— Je me comporte en imbécile ! déclara-t-il. Décidément, je perds la boussole. Reprenons le train et continuons tranquillement notre voyage. Pourvu que le Train Bleu soit encore là !

Ils arrivèrent juste à temps. Le train démarrait quand Knighton, qui arrivait le dernier, grimpa avec sa valise.

Le conducteur leur fit des remontrances bien senties et les aida à transporter les bagages dans leur compartiment. Van Aldin ne se plaignit point, mais il fulminait intérieurement contre l'attitude incompréhensible de Poirot. Demeuré seul avec Knighton pendant une minute ou deux, il déclara :

— Ce voyage ne rime à rien. Notre homme ne sait plus où il en est. Il possède certaines compétences, mais lorsqu'un individu perd son sang-froid et court comme un lapin surpris, il ne fait rien de bon.

Poirot revint au bout d'un moment et se confondit en humbles excuses ; il paraissait si bouleversé qu'il eût été cruel de l'accabler de reproches. Van Aldin accepta ses regrets avec froideur et se domina pour ne point lui adresser de violents reproches.

Ils dînèrent au wagon-restaurant et, à la stupéfaction de ses deux compagnons, Poirot suggéra que, pendant la nuit,

tous les trois demeureraient assis dans le compartiment de Van Aldin.

Le millionnaire lui adressa un regard interrogateur.

— Monsieur Poirot, vous devez nous cacher quelque chose ?

— Moi ? Quelle idée !

Van Aldin n'était pas satisfait. Le conducteur reçut l'ordre de ne point faire les lits. L'étonnement qui se peignit sur le visage de cet employé disparut devant un généreux pourboire.

Les trois hommes gardaient le silence.

Poirot, très agité, ne tenait plus en place. Bientôt il se tourna vers le secrétaire.

— Major Knighton, la porte de votre compartiment est-elle fermée ?... je veux parler de celle qui donne sur le corridor.

— Oui, je viens moi-même d'en pousser le verrou.

— Êtes-vous certain de l'avoir bien fermée ?

— Attendez, je vais m'en assurer si vous voulez, dit Knighton en souriant.

— Non, ne vous dérangez pas. Je veux m'en rendre compte personnellement.

Par la porte de communication, il entra dans le second compartiment et revint au bout d'une seconde.

— Vous avez raison. Veuillez excuser les manies d'un vieil homme.

Il ferma la porte de communication et reprit sa place dans le coin de droite.

Les heures s'écoulaient. Le trio somnolait par moments et se réveillait en sursaut. C'était sans doute la première fois que trois voyageurs ayant retenu des couchettes dans le train le plus luxueux du monde, refusaient délibérément de profiter du confort pour lequel ils avaient payé. De temps à autre, Poirot consultait sa montre et, hochant la tête, s'abandonnait au sommeil.

À un moment donné, il se leva et ouvrit la porte de communication : il jeta un coup d'œil scrutateur dans le

compartiment voisin et revint s'asseoir.

— Qu'y a-t-il ? Qu'attendez-vous donc de ce côté ? demanda Knighton.

— J'ai les nerfs à fleur de peau, avoua Poirot. Je ressemble à un chat marchant sur des braises... Le moindre bruit me fait bondir.

Knighton bâilla.

— Vous nous en faites faire un triste voyage ! J'ose espérer que vous savez où vous voulez en venir, monsieur Poirot, murmura-t-il.

Il s'installa de son mieux pour dormir.

Van Aldin et son secrétaire sommeillaient lorsque Poirot, regardant sa montre pour la quatorzième fois, se pencha vers le millionnaire et le frappa sur l'épaule.

— Eh ? Que voulez-vous ?

— Dans cinq minutes nous arrivons à Lyon, monsieur.

— Mon Dieu ! — Le visage de Van Aldin devint pâle et hagard sous la lumière blafarde de la veilleuse. — C'est à peu près à cette heure-ci que ma pauvre Ruth a été tuée.

Il se redressa, les yeux perdus dans le vague. Les lèvres serrées, il évoqua intérieurement l'horrible tragédie qui attristait le reste de ses jours.

On entendit le grincement des freins, puis le train ralentit et entra dans la gare de Lyon. Van Aldin abaissa la vitre et se pencha à la fenêtre.

— Si Derek n'est pas le meurtrier et si votre nouvelle hypothèse se confirme, l'homme a quitté le train à cette gare, dit-il par-dessus son épaule.

À leur grande surprise, Poirot hocha la tête.

— Non, ce n'est pas un homme qui a quitté le train, mais... une femme.

Knighton poussa une exclamation.

— Une femme ? interrogea vivement Van Aldin.

— Parfaitement une femme ! Si vous vous souvenez, monsieur Van Aldin, miss Grey dans sa déposition a déclaré qu'un jeune garçon vêtu d'un pardessus et coiffé d'une casquette est descendu sur le quai, sous prétexte de se

dérrouiller les jambes. Pour moi, ce jeune garçon n'était autre qu'une femme.

— Qui était cette femme ?

Le visage de Van Aldin exprimait l'incrédulité, mais Poirot répondit d'un ton grave et catégorique.

— Son nom - ou plutôt le nom qu'elle a porté pendant plusieurs années - est Kitty Kidd, mais vous, monsieur Van Aldin, vous la connaissez sous le nom d'Ada Mason.

Knighton se leva d'un bond.

— Est-ce possible ?

Poirot se tourna brusquement vers lui.

— Ah ! — pendant que j'y pense - permettez-moi de vous offrir une cigarette de votre propre étui. Quelle imprudence de l'avoir laissé tomber, lorsque vous êtes monté dans le train, sur la voie de ceinture.

Knighton le regarda d'un air hébété.

Il fit un mouvement, mais Poirot l'arrêta d'un geste.

— Non, inutile d'essayer de fuir, lui conseilla-t-il d'une voix mielleuse. Au départ de Paris j'ai déverrouillé moi-même la porte donnant sur le corridor et nos confrères de la police, installés dans ce compartiment, barrent votre retraite. Comme vous le savez, sans doute, la justice française vous réclame, monsieur Knighton, ou, si vous le préférez, monsieur le Marquis.

CHAPITRE XXXV

EXPLICATIONS

— Vous désirez des explications ?

Poirot esquissa un sourire. Il déjeunait en compagnie du millionnaire dans l'appartement de celui-ci à l'hôtel Negresco. Son amphitryon paraissait soulagé d'un gros poids, mais demeurait encore perplexe. Poirot se rejeta sur le dossier de sa chaise, alluma une de ses cigarettes minuscules et leva au plafond des yeux méditatifs.

— Oui, je vais vous donner des explications. Un détail m'avait intrigué dès l'abord : le visage défiguré de Mrs Kettering. Ce fait, assez fréquent dans nos enquêtes judiciaires, révèle un souci de rendre méconnaissable la victime. Naturellement, je me suis tout de suite posé cette question : la morte était-elle vraiment Mrs Kettering ? Le témoignage catégorique de miss Grey me fit écarter toute autre supposition. La pauvre femme était bien Ruth Kettering.

— À partir de quel moment avez-vous soupçonné la femme de chambre ?

— Pas immédiatement. Un détail infime attira mon attention sur elle : l'étui à cigarettes retrouvé dans le compartiment et qu'elle prétendit avoir été offert par Mrs Kettering à son mari. Étant donné les relations entre les deux époux, ce présent me parut invraisemblable. Dès lors, je mis en doute la véracité des déclarations d'Ada Mason. En outre, je tins compte du fait qu'elle était au service de sa maîtresse depuis seulement deux mois. De toute évidence, il semblait impossible qu'elle fût mêlée au crime, puisqu'elle était restée à Paris et qu'après cela plusieurs personnes avaient vu Mrs Kettering en vie, mais...

Poirot se pencha en avant, leva l'index et le secoua avec énergie sous le nez de Van Aldin.

... Mais, je suis un bon détective. Je suspecte toujours ; personne n'échappe aux soupçons d'Hercule Poirot. Je n'ajoute foi à rien de ce qu'on peut me raconter. Je me dis en moi-même : qui nous prouve qu'Ada Mason fut laissée à Paris ? Tout d'abord, la réponse à cette interrogation fut concluante. Nous avons la déposition de votre secrétaire, le major Knighton, tout à fait en dehors de l'affaire, puis les paroles mêmes de Mrs Kettering au conducteur. Mais j'écartai à priori la déclaration de l'employé, car une idée saugrenue germa dans mon esprit. Si par hasard ma supposition était exacte, ce second témoignage devenait sans valeur. Je m'efforçai donc de démolir l'assertion de Knighton. Celui-ci jurait avoir vu Ada Mason à Paris, au Ritz, après le départ du Train Bleu. En examinant méticuleusement les faits, je relevai deux importants détails. Tout d'abord, par une curieuse coïncidence, votre secrétaire était chez vous depuis deux mois. En second lieu, son nom a pour initiale un « K ». Supposons... je dis supposons... que l'étui à cigarettes retrouvé dans le compartiment fût le sien. Et si Ada Mason et lui travaillaient ensemble, n'eût-elle pas répondu exactement comme elle l'a fait en reconnaissant cet objet ? Prise au dépourvu, elle invente une histoire accablante pour Mr Kettering. Bien entendu, cette accusation n'entraîne pas dans leur plan original ; aussi Ada Mason ne fut pas trop affirmative, pour le cas où Kettering fournirait un alibi.

« Si vous voulez bien jeter un regard en arrière, vous vous souviendrez d'un fait significatif. Je laissai entendre à la femme de chambre que l'homme qu'elle avait vu en compagnie de sa maîtresse n'était pas le comte de la Roche, mais Derek Kettering. Sur le moment, elle hésita. Cependant, à mon retour à l'hôtel, vous m'appreniez par téléphone qu'Ada Mason, après réflexion, maintenait que cet homme était Derek Kettering. Je m'y attendais un peu. Après que j'eus quitté votre hôtel, elle consulta quelqu'un.

Qui ? Le major Knighton. Celui-ci donna ses instructions et elle s'y conforma. Autre chose ; au cours d'une conversation, le major Knighton fit allusion devant moi à un vol de bijoux commis dans une maison où il demeurerait. Était-ce là une simple coïncidence... ou bien un nouvel anneau de la chaîne ?

— Monsieur Poirot, j'ai sans doute l'esprit obtus, mais j'avoue qu'un détail m'échappe jusqu'ici. Qui est l'homme qui monta dans le train à Paris ? Derek Kettering ou le comte de la Roche ?

— Voilà où réside l'extrême simplicité de l'affaire, dit Poirot. *Cet homme n'a jamais existé.* Ah ! mille tonnerres ! Seule Ada Mason nous parle de ce personnage et nous croyons la femme de chambre parce que Knighton affirme l'avoir vue à Paris.

— Ruth elle-même a dit au conducteur qu'elle avait laissé sa servante à Paris.

— Attendez, nous y arrivons. Nous croyons avoir l'attestation de Mrs Kettering, c'est fait : une morte ne saurait fournir un témoignage. Nous possédons seulement la déposition du conducteur... ce qui est différent.

— Alors, vous croyez que cet homme a menti ?

— Non, non ! Il a répété ce qu'il pensait être la vérité. La femme qui lui dit avoir laissé sa servante à Paris n'était pas Mrs Kettering.

Le millionnaire ouvrit de grands yeux étonnés.

— Monsieur Van Aldin, Ruth Kettering était morte avant l'arrivée du train en gare de Lyon. C'est Ada Mason, vêtue des vêtements élégants de sa maîtresse, qui acheta le panier-dîner et qui parla au conducteur du train.

— Impossible !

— Pas impossible du tout, monsieur Van Aldin. Aujourd'hui toutes les femmes se ressemblent et on les identifie plutôt par la toilette que par le visage. Ada Mason était de la même taille que votre fille, vêtue du somptueux manteau de fourrure et du petit chapeau rouge enfoncé jusqu'aux yeux, avec une mèche de cheveux châtain

dépassant sur chaque oreille. Rien d'étonnant que l'employé s'y soit trompé. Il n'avait point encore parlé à Mrs Kettering, ne l'oubliez pas. Certes, il avait vu la servante, au moment où celle-ci lui remettait les billets de chemin de fer, mais il en avait eu tout juste l'impression d'une grande femme maigre, habillée de noir. Souvenez-vous aussi que Mason, ou Kitty Kidd, était une actrice, capable de transformer son apparence et de changer le timbre de sa voix. Donc, pas de danger que l'employé reconnût la servante sous son costume d'emprunt, mais lorsqu'il découvrirait le corps de Mrs Kettering il pouvait s'apercevoir que ce n'était pas la même personne qui lui avait parlé la veille : d'où la nécessité de défigurer le visage de la victime. Le principal risque que courait Ada Mason était que miss Grey entrât dans le compartiment après le départ de Paris. Elle prévint cet ennui en se procurant un panier de victuailles et en s'enfermant au verrou.

— Mais qui a tué Ruth... et à quel moment ?

— Tout d'abord, ne perdons pas de vue que le crime fut projeté et exécuté par les deux complices, Knighton et Ada Mason. Knighton se trouvait ce jour-là à Paris pour votre service. Il sauta dans le train quelque part sur la voie de Ceinture. Mrs Kettering a dû témoigner quelque surprise en le voyant, mais elle ne soupçonnait pas de mauvaises intentions. Peut-être a-t-il attiré son attention vers la fenêtre et, comme elle se détournait pour regarder, il lui glissa la corde autour du cou. Une seconde après, tout était fini. Ayant fermé la porte du compartiment, les deux comparses se mettent à l'œuvre. Ils dépouillent la morte de ses vêtements, enroulent le corps dans une couverture et le placent dans le compartiment voisin sur la banquette, parmi les valises et sacs de voyage. Knighton descend du train, emportant le sac de bijoux de Mrs Kettering. Puisque le crime sera supposé avoir été commis environ douze heures plus tard, le meurtrier ne court aucun risque et son témoignage, ainsi que les propos de la pseudo Mrs

Kettering au conducteur du train, fourniront à sa complice un parfait alibi.

À la gare de Lyon, Ada Mason se procure un panier-dîner ; elle se réfugie dans le cabinet de toilette, et revêt en hâte le manteau de sa maîtresse, ajuste deux fausses boucles de cheveux châains sous le petit chapeau rouge, et se maquille le visage pour ressembler autant que possible à Mrs Kettering.

Lorsque le conducteur se présente pour faire les lits, elle lui raconte son histoire toute préparée d'avance : elle a laissé sa domestique à Paris : pendant qu'il prépare la couchette, Ada Mason regarde par la fenêtre le dos tourné au corridor où circulent les voyageurs. Sage précaution, car miss Grey, passant précisément à cet instant, devait jurer plus tard que Mrs Kettering vivait encore à cette heure-là.

— Continuez, je vous prie, dit Van Aldin.

— Ada Mason dispose alors le cadavre dans la couchette, place soigneusement les effets de sa maîtresse au pied du lit, et, après avoir revêtu elle-même un complet masculin, elle se prépare à descendre du Train Bleu. Lorsque Derek Kettering pénètre dans le compartiment de sa femme qu'il croit endormie, la mise en scène ne laisse rien à désirer et Ada Mason se cache dans le second compartiment en attendant le moment de descendre sans se faire reconnaître. Une fois que le conducteur a sauté sur le quai à Lyon, elle le suit sans se presser comme si elle prenait l'air. Elle profite d'un moment où personne ne l'observe pour gagner l'autre quai, monte dans le premier train pour Paris et se rend à l'hôtel Ritz. Une autre complice de Knighton a retenu, la veille, une chambre au nom de Ada Mason. Il ne lui reste qu'à attendre patiemment votre arrivée. Pas une seconde les bijoux n'ont été en sa possession. Personne ne suspecte Knighton et, protégé par sa fonction de secrétaire, il apporte impunément les bijoux à Nice. Leur livraison à M. Papopoulos est déjà prévue et, au dernier moment, Mason

les remet au Grec. Voilà un plan admirablement échafaudé : on ne pouvait s'attendre à moins de la part d'un maître du crime comme le Marquis.

— Et vous croyez sérieusement que Richard Knighton est un assassin d'envergure qui opère de longue date ?

Poirot approuva de la tête.

— Un des principaux atouts de ce soi-disant marquis consistait en une distinction et un charme naturels dont vous fûtes vous-même victime, monsieur Van Aldin, en l'engageant comme secrétaire sans prendre de renseignements sur son compte.

— Je puis vous affirmer qu'il n'a jamais sollicité cet emploi ! s'écria le millionnaire.

— Il a présenté sa requête de façon si astucieuse qu'il a réussi à duper un homme aussi perspicace que vous-même.

— J'ai examiné les références qu'il m'a présentées : elles m'ont paru excellentes.

— Oui ! oui ! Cela faisait partie de son jeu. En tant que Richard Knighton, il demeurerait sans reproche. Issu d'une honorable famille possédant de hautes relations, il se comporta loyalement pendant la guerre et semblait défier tout soupçon. Mais lorsqu'il m'arriva de glaner des renseignements sur le mystérieux Marquis, je découvris une certaine similitude entre les deux personnages : Knighton parle français comme un Parisien ; il a vécu en Amérique, en France et en Angleterre aux époques mêmes où le Marquis opérait dans ces mêmes pays. Ce « gentilhomme » effectuait des vols de bijoux en Suisse au moment où vous faisiez la connaissance du major Knighton et où vous entamiez les pourparlers en vue de l'achat du fameux « Cœur de Feu ».

— Mais pourquoi a-t-il tué ? murmura Van Aldin d'une voix brisée. Un voleur vraiment habile pouvait s'emparer des bijoux sans risquer la peine de mort.

Poirot hocha la tête.

— Le Marquis n'en est pas à son premier assassinat. Il tue d'instinct. De plus, il croit échapper plus sûrement à la

justice en ne laissant aucune preuve derrière lui. Les morts ne parlent pas ! Le Marquis a la passion des bijoux historiques. Il a tendu ses filets longtemps à l'avance en s'installant chez vous comme secrétaire et en persuadant sa complice de se faire agréer comme femme de chambre auprès de votre fille à qui, pensait-il, vous destiniez le collier. Malgré ce plan mûrement établi, le Marquis n'hésita pas à payer les services de deux gredins pour vous tendre un guet-apens la nuit où vous êtes entré en possession des bijoux. Cette manœuvre ne réussit point, et je ne crois pas qu'il en fût marri outre mesure. Il fondait plutôt ses espoirs sur une autre combinaison : aucun soupçon ne pouvait atteindre Richard Knighton. Mais comme tous les grands hommes - car le Marquis était un grand homme - il avait ses faiblesses. Il devint passionnément amoureux de miss Grey et, devinant l'amour inspiré à la jeune fille par Derek Kettering, il ne sut résister à la tentation d'accuser Derek du crime au moment opportun.

« Et maintenant, je vais vous dire un fait troublant. Miss Grey n'est point du tout une personne imaginative. Et pourtant elle croit fermement avoir senti à côté d'elle la présence de votre fille dans les jardins du casino de Monte-Carlo, après une longue conversation qu'elle venait d'avoir avec Knighton. Il lui semblait que la morte voulait lui révéler que Knighton était son meurtrier. Cette idée lui parut si fantastique à ce moment-là qu'elle n'osa s'en ouvrir à personne, mais elle en était si fortement convaincue qu'elle agit en conséquence. Loin de décourager les assiduités de Knighton, elle feignit, devant lui, d'admettre la culpabilité de Derek Kettering.

— C'est extraordinaire ! murmura Van Aldin.

— En effet. On ne s'explique guère ces interventions de l'au-delà. À propos, un léger détail m'a intrigué au plus haut point. Votre secrétaire est affligé d'une boiterie assez visible, résultant d'une blessure de guerre ; or, le Marquis marchait comme tout le monde. Mais miss Lenox Tamplin m'a dit incidemment, un jour, que la claudication avait

beaucoup surpris le chirurgien qui avait soigné Knighton à l'hôpital de lady Tamplin. Je pensai aussitôt à une simulation. Lors de mon voyage à Londres, je me rendis chez le praticien en question ; il me fournit certains détails techniques qui confirmèrent mes soupçons. Avant-hier j'ai prononcé le nom de ce chirurgien en présence de Knighton. Il eût été tout naturel que celui-ci me dît qu'il avait été soigné par lui pendant la guerre, mais il se tut, et ce fait, apparemment insignifiant, dissipa mes derniers doutes. En outre, miss Grey m'a montré une coupure de journal où il était question d'un vol commis à l'hôpital de lady Tamplin pendant que Knighton s'y trouvait. Miss Grey se rendit compte qu'elle et moi suivions la même piste lorsque je lui écrivis de l'hôtel Ritz à Paris.

« À Paris, mon enquête n'avancait guère, mais j'obtins tout de même le résultat voulu. J'appris qu'Ada Mason arriva au Ritz le lendemain du crime et non la veille.

Un long silence s'établit, puis le millionnaire tendit la main à Poirot par-dessus la table.

— Saisissez-vous l'importance du service que vous me rendez ? dit-il d'une voix grave. Vous recevrez mon chèque dès demain, mais toute ma fortune ne saurait vous témoigner ma reconnaissance. Vous êtes un type admirable, monsieur Poirot.

Le détective se leva, bomba le torse.

— Je suis seulement Hercule Poirot, dit-il avec modestie. Dans mon genre, je suis un grand homme, tout comme vous, monsieur Van Aldin. Je suis enchanté d'avoir pu vous être utile. Maintenant, je vais réparer les avaries causées par le voyage. Hélas ! je n'ai pas mon excellent George !

Dans le salon de l'hôtel il rencontra un ami : le vénérable M. Papopoulos, eu compagnie de sa fille Zia.

— Je vous croyais loin de Nice, monsieur Poirot, murmura le Grec en serrant la main que lui tendait amicalement le détective.

— Mes occupations me contraignent à rentrer, mon bon monsieur Papopoulos.

— Vos occupations ?

— Parfaitement. Et votre santé, comment va-t-elle, mon cher ami ?

— Beaucoup mieux. De fait, nous retournons demain à Paris.

— Vous m'en voyez ravi. J'espère que vous n'avez pas entièrement ruiné l'ex-ministre de Grèce ?

— Moi ?

— J'ai appris que vous lui aviez vendu un merveilleux rubis - ceci tout à fait entre nous - que porte actuellement Mlle Mireille, la danseuse.

— Oui, oui, monsieur Poirot, c'est la vérité.

— Un rubis qui ressemble assez au célèbre « Cœur de Feu ».

— Certes, ils ont entre eux quelque similitude, répondit le Grec d'un air détaché.

— Vous êtes un véritable artiste en matière de bijoux. Toutes mes félicitations, monsieur Papopoulos. Mademoiselle Zia, je suis désolé que vous regagniez si vite Paris. Je comptais avoir le plaisir de sortir en votre compagnie maintenant que ma mission est accomplie.

— Serait-il indiscret de vous demander en quoi consistait cette mission ?

— Pas le moins du monde ! Je viens de réussir à faire coffrer le Marquis.

Une expression rêveuse assombrit légèrement le noble visage de M. Papopoulos.

— Le Marquis ? Tiens, mais ce nom ne m'est pas tout à fait inconnu ! Mais non, pourtant... il ne me dit rien.

— Naturellement. Comment le connaîtriez-vous ? Je parle d'un vulgaire assassin et voleur de bijoux. On vient à l'instant de l'arrêter pour le meurtre de la dame anglaise, Mrs Kettering.

— Vraiment ? Quelle affaire passionnante !

Un échange d'adieux très courtois s'ensuivit et lorsque Poirot se fut suffisamment éloigné, M. Papopoulos se tourna vers sa fille.

— Zia, déclara-t-il avec conviction. Cet homme est le diable !

— Il me plaît.

— À moi aussi. N'empêche que c'est un vrai sorcier !

CHAPITRE XXXVI

AU BORD DE LÀ MER

Les mimosas se fanaient et répandaient dans l'air une odeur fade. Des géraniums roses s'entrelaçaient sur la balustrade de la terrasse de la villa Marguerite. Dans le jardin les œillets exhalaient un parfum doux et pénétrant. La Méditerranée était plus bleue que jamais.

Poirot, assis sur la terrasse, en compagnie de Lenox Tamplin, achevait de répéter à la jeune fille l'histoire qu'il avait racontée à Van Aldin deux jours auparavant. Lenox l'avait écouté d'un air attentif, les sourcils froncés et le regard sombre.

Elle lui demanda simplement :

— Et Derek ?

— On lui a rendu la liberté hier matin...

— Où est-il ?

— Il a quitté Nice dans la soirée d'hier.

— Pour aller à St Mary Mad ?

— Oui, à St Mary Mad.

Il y eut une pause.

— Je m'étais trompée sur la nature des sentiments de Catherine envers Derek, avoua Lenox. Je ne me doutais pas qu'elle l'aimait réellement.

— C'est une personne renfermée : elle garde ses secrets pour elle.

— Elle aurait tout de même pu m'accorder quelque confiance, dit Lenox avec une nuance d'amertume dans la voix.

— Certes, répondit Poirot. Mais miss Catherine ayant passé la majeure partie de son existence à écouter parler les autres, a perdu l'habitude de raconter ses joies et ses peines.

— J'étais stupide de m'imaginer qu'elle préférerait Knighton. Sans doute est-ce parce que moi-même...

Poirot lui serra affectueusement la main.

— Ne perdez pas courage, mademoiselle.

Lenox contempla la mer, et son visage aux traits disgracieux prit une expression de tragique beauté.

— Après tout, cela n'aurait pu marcher. Je suis trop jeune pour Derek. Il ressemble à un gosse qui a oublié de devenir raisonnable. Il a encore besoin de la surveillance maternelle.

Un long silence suivit. Puis Lenox se tourna vers le détective.

— Je vous ai tout de même aidé, monsieur Poirot, convenez-en !

— Je vous l'accorde, mademoiselle. C'est vous qui m'avez ouvert les yeux en me disant que le meurtrier ne voyageait pas nécessairement dans le Train Bleu. Jusqu'alors, je ne m'expliquais pas de quelle façon le crime avait pu être commis.

Lenox poussa un soupir profond.

— Ah ! voilà qui me console !

Loin derrière eux, le sifflet strident d'une locomotive déchirait les airs.

— Encore ce maudit Train Bleu ! s'exclama Lenox. Le train est un monstre infatigable, n'est-ce pas, monsieur Poirot ? Les gens ont beau être assassinés, il n'en continue pas moins sa course éperdue. Je dis des sottises, excusez-moi, monsieur Poirot. Mais comprenez mon idée.

— Oui ! Oui ! Mademoiselle ! Et comme le train, la vie poursuit son cours. Fort heureusement !

— Pourquoi ?

— Parce que le train finit par arriver à destination et il y a un proverbe anglais qui dit...

— « Les amoureux se rencontrent au terme du voyage », acheva Lenox en souriant. Hélas ! ce n'est pas le cas pour moi.

— Mais si ! Mais si ! Patience ! Vous êtes jeune, plus jeune que vous le croyez. Ne calomniez pas le train, c'est le bon Dieu lui-même qui le guide !

De nouveau retentit le sifflet de la locomotive et le détective revint à la charge :

— Fiez-vous au train, mademoiselle. Croyez à la parole d'Hercule Poirot. Il sait à quoi s'en tenir !

FIN

[1] En anglais, Catherine s'écrit avec un K.